HISTOIRE ROMAINE,

TOME SECOND.

HISTOIRE ROMAINE,

DEPUIS

LA FONDATION DE ROME,

jusqu'à la Translation de l'Empire par CONSTANTIN.

Traduite de l'Anglois de LAURENT ECHARD.

TOME SECOND,

Contenant l'Histoire de la République Romaine, depuis l'an de Rome 410. jusqu'en 694.

Nouvelle Edition, revûë & corrigée.

A PARIS,
Chez GABRIEL MARTIN, Libraire ruë Saint Jacques, vis-à-vis la ruë du Plâtre, à l'Etoile.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE
DES SOMMAIRES du second Volume.

HISTOIRE ROMAINE.
LIVRE SECOND.
CHAPITRE VII.
Depuis la guerre des Romains contre les Samnites, jusqu'à celle de Pyrrhus Roi d'Epire.

Espace de soixante-trois ans.

An de R. 410.

I. *QUels étoient les Samnites.* II. *Origine de la guerre que les Romains leur déclarent.* III. *Les Samnites sont battus.* IV. *Bataille sanglante où les Samnites sont taillés en*

CHAPITRE VIII.

Depuis la premiere guerre contre Pyrrhus, jusqu'à la premiere guerre Punique, ou des Carthaginois, lorsque les Romains commencerent à porter leurs armes hors de l'Italie.

Espace de quinze ans.

CHAPITRE IX.

Depuis le commencement de la premiere guerre Punique, jusqu'au tems que les Romains se rendirent aussi redoutables par mer que par terre.

Espace de quarante-sept ans.

I. *Occasion de la premiere guerre des Romains & des Cartha-* — An de R. 489.

CHAPITRE X.

Depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique, juſqu'au tems que Scipion l'Africain la termina.

Eſpace de dix-ſept ans.

CHAPITRE XI.

Depuis la fin de la seconde guerre Punique, jusqu'à la fin de la troisiéme, & à la ruine de Carthage.

Espace de cinquante-cinq ans.

CHAPITRE XII.

Depuis la destruction de Carthage, jusqu'à la fin de la conspiration des Gracques, qui voulurent donner atteinte au gouvernement consulaire.

Espace de vingt-trois ans.

1. D*Estruction de la ville de Corinthe.* II. *Révolte de Viriatus en Espagne.* III. *Viriatus est lâchement assassiné.* IV. *Mauvais succès des Romains en Espagne.* V. *Scipion l'Africain second du nom envoyé en Espagne.* VI. *Siége de Numance.* VII. *Prise de cette ville.* VIII. *Conspiration de Tiberius Gracchus.* IX. *Sa mort.* X. *Guerre contre Aristonicus.* XI. *Aristonicus vaincu, pris & étranglé.* XII. *Mort étrange de Scipion l'Africain.* XIII. *Projets de C. Gracchus.* XIV. *Les Che-*

An de R. 607. 612. 617. 619. 620. 621. 623. 626. 631.

CHAPITRE XIII.

Depuis la fin de la sédition des Gracques, jusqu'à la fin de la guerre civile en Italie, & la dictature perpetuelle de Sylla.

Espace de quarante-une ans.

CHAPITRE XIV.

Depuis la dictature arbitraire de Sylla, jusqu'au Triumvirat de César, de Pompée & de Crassus, ruine de l'état consulaire, & le premier pas à la puissance imperiale.

Espace d'environ vingt-deux ans.

Fin de la Table des Sommaires du second Volume.



HISTOIRE ROMAINE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Depuis la guerre des Romains contre les Samnites, jusqu'à celle de Pyrrhus roi d'Epire.

Espace de soixante-trois ans.

An de R. 410.

I. Quels étoient les Samnites

Les Samnites étoient Sabins d'origine, & en avoient vraisemblablement tiré leur nom. Ils occupoient une partie de ce qu'on appel-

An de R. 410.

le maintenant en Italie le roïaume de Naples, à l'orient de Rome, dont ils étoient éloignés de cent milles. Ils comptoient parmi leurs vassaux, les Picentins, les Vestins, les Maruccins, les Frentans, les Pelignes, les Marses & les Hirpins, tous peuples de ce même roïaume. Les Sidicins habitans de ce territoire furent l'occasion de la guerre des Samnites & des Romains.

II. Origine de la guerre que les Romains leur déclarent.

Attaqués par un peuple aussi belliqueux que les Samnites, ils avoient d'abord demandé du secours aux habitans de la Campanie leurs voisins; mais jugeant par leur vie efféminée & voluptueuse, qu'il n'y avoit pas beaucoup à espérer de leur assistance, ils solliciterent les Romains à les secourir. La justice plûtôt que l'ambition engagea la république à leur accorder ce qu'ils demandoient. Car ce ne fut pas sans bien de la répugnance que le sénat se résolut de rompre avec les Samnites, qui de tems immémorial étoient les alliés du peuple Romain: & si le mépris qu'ils firent de son intercession dans cette conjoncture

n'eût contribué à le déterminer, peut-être auroit-il pris une résolution différente.

An de R. 410.

Il ne falloit pas des forces médiocres contre des ennemis du caractére des Samnites, naturellement fiers & belliqueux. On fit à Rome deux corps d'armée, que commanderent les consuls M. Valerius Corvus & Cornelius Cossus. L'un marcha vers Capouë, & l'autre vers le païs des Samnites. Valerius rencontrant leur armée dans la Campanie, lui livra la bataille, la gagna, & pilla le camp. Les Romains victorieux avoüerent qu'ils n'avoient jamais vû d'action si vive que ce jour-là; & ne pouvant assés admirer leur bonne fortune, ils voulurent sçavoir des Samnites, comment avec tant de valeur & d'ardeur de vaincre, ils s'étoient enfin résolus à fuir. Cette demande faisoit honneur aux vaincus; ils répondirent dans le même sens: « Qu'étant enfin fatigués de la prodigieuse résistance des Romains, ils avoient voulu envisager des hommes si fermes au combat, & qu'aïant pour cela levé les yeux, ils avoient

III. Les Samnites sont battus.

An de R. 410.

» vû sortir des flammes de ceux de
» leurs ennemis, & qu'effraïés de ce
» prodige & de leurs regards terri-
» bles, ils n'avoient pû resister da-
» vantage. »

Cornelius collegue de Valere moins habile que lui, engagea inconsiderément ses troupes dans des lieux si desavantageux, qu'il auroit été infailliblement défait, s'il y eût été attaqué. Mais P. Decius Mus, tribun d'une légion, s'étant apperçû de la faute du consul, lui donna le tems de se dégager, en se saisissant d'une hauteur, d'où il tira si à propos & si juste sur les Samnites, qu'il les obligea à faire un mouvement qui changea tout leur ordre de bataille, & qui emporta un tems considérable. Le consul, plus habile à réparer sa faute qu'il n'avoit été à l'éviter, gagna cependant un autre terrein, & eut le loisir de s'y établir. Le tribun étoit demeuré durant tout ce changement exposé aux efforts des Samnites, qui se rendirent à la fin maîtres de la hauteur. Quand il vit que la résistance y devenoit inutile, il perça à la tête de sa légion,

au travers des ennemis, & gagna encore le gros de l'armée, dont il étoit devenu le conservateur. Le consul ne perdit alors aucun moment, chargea, rompit les Samnites, & en fit un si grand carnage qu'il en demeura trente mille sur le champ de bataille. Les consuls victorieux triompherent, à la fin de la campagne, & le tribun Decius reçût toutes les loüanges dûës à sa conduite & à sa valeur.

An de R. 410.

IV. Bataille sanglante où les Samnites, sont taillés en piéces.

Les peuples de la Campanie, connoissant leur foiblesse & la force des Samnites, ne se crûrent point encore assés en sûreté après deux victoires, & désirerent par précaution que les Romains laissassent quelques troupes en garnison à Capouë, & dans leurs autres places, durant l'hiver. Ils ne sçavoient pas ce qu'il y a toûjours à craindre d'une garnison étrangere, mais ils ne furent pas long-tems à l'ignorer. Les soldats Romains charmés de la douceur du climat, & oubliant ce qui les y avoit conduits, & ce qui les y retenoit, formerent le barbare dessein d'en massacrer les habitans, & de s'y établir en leur

An de R. 411.

V. Insigne trahison des soldats Romains prévenuë par les chefs, & punie par le sénat

An de R. 411.

place. Ils n'oserent pourtant l'exécuter, sans le communiquer aux troupes qui hivernoient, comme eux, en d'autres quartiers prochains; ce qui fit échoüer l'entreprise, quoique ceux à qui elle avoit été communiquée, y eussent donné leur consentement. Mais les commandans de ces troupes aïant appris ce qui se tramoit, changerent soudain les garnisons, & rompirent par ce seul mouvement un projet, dont le jour de l'exécution étoit déjà arrêté parmi les conjurés. Les coupables découverts craignirent le châtiment. Alors risquant tout pour s'en exempter, ils se révoltent contre leurs chefs, se rassemblent, font général malgré lui T. Quinctius, marchent vers Rome en corps, & font tout ce qu'auroient pû faire les Samnites victorieux.

Le sénat irrité d'une si odieuse perfidie, ne voulut pas, comme il avoit fait autrefois, les rappeller à leur dévoir par des discours: déterminé à les forcer à l'obéïssance, il nomma un dictateur. M. Valerius Corvus, sorti nouvellement du consulat, fut jugé

jugé digne de l'être. Après avoir donné à L. Emilius Mamercinus la place inférieure à la sienne, il eut bientôt mis sur pié autant de légions qu'il en falloit, pour reduire les révoltés. Sa présence & la supériorité de ses forces firent rentrer les rébelles en eux-mêmes, & ils demanderent en grace l'abolition de leur crime. Le grand nombre des coupables causa l'impunité, & l'amnistie générale termina la dictature.

An de R. 411.

L'hiver n'avoit pas permis aux Samnites de se prévaloir de la mutinerie des légions; leur propre foiblesse avoit aussi contribué à leur inaction. La diligence des Romains à recommencer leurs hostilités, dès les premiers jours du printems, effraïa leurs ennemis, qui devenus plus prudens, parce quils étoient devenus plus foibles, insinuerent des propositions de paix. On peut conclure de la facilité à les accepter, & du désistement du sénat à secourir les Sidicins, qu'il ne fut pas fâché de voir la fin de la guerre.

An de R. 412.

VI. Paix conclüe avec le Samnites.

Les Samnites inférant des dispositions pacifiques des Romains victo-

An de R. 412.

rieux, qu'ils obtiendroient d'eux encore d'autres articles, s'ils les proposoient, les prierent d'empêcher les Latins & ceux de la Campanie, de fournir du secours aux Sidicins. Mais cette requête, dans laquelle les Samnites n'apercevoient aucun inconvenient, en avoit deux très-grands à l'égard des Romains, qui ne vouloient ni montrer aux Samnites que la république n'étoit pas en droit de commander à aucun de ces peuples, ni faire paroître à ceux du Latium & de la Campanie qu'elle prétendoit les dominer, en leur commandant avec empire. Le sénat, qui sentit ces deux difficultés, se flata qu'en imitant les oracles par l'ambiguité d'une réponse équivoque, il se tireroit d'embarras : mais il se trompa. Les Latins & les peuples de la Campanie, comprirent qu'elles étoient ses vûës : irrités de voir que tous les égards fussent pour les Samnites, ils renoncerent à une protection où la partialité leur sembloit évidente ; & du mepris de la protection ils en vinrent à la révolte ; car on ne peut donner un autre nom à

An de R. 412.

cette pretention, que manifesterent alors les Latins, de partager le consulat avec Rome, & même d'être admis dans le sénat, dont ils vouloient composer la moitié : ainsi souvent un rafinement excessif, & trop de jalousie dans l'autorité, perdent ce qu'on auroit conservé avec de la modération.

An de R. 413. VII. La guerre déclarée aux Latins.

Manlius Torquatus consul pour la troisiéme fois, & Decius Mus son collegue se préparerent à la guerre, dont on ne faisoit pas à Rome d'heureux pronostics. L'armée, & les généraux séparément, eurent même des songes assés fâcheux, suivant l'interprétation qu'on y donna : mais au-lieu d'être ébranlés de ces présages, les chefs n'en furent que plus déterminés à vaincre ou à mourir. Ils se jurerent mutuellement « que celui « des deux qui après bien des éforts « croiroit l'issuë du combat douteu- « se, se devoueroit dans ce moment, « afin d'avoir les Dieux propices, & « d'éloigner leur vengeance de des- « sus l'armée, qui étoit plus utile à « l'état que la vie d'un consul. » Joindre la prudence à un sentiment si heroïque étoit faire tout servir à

An de R. 413.

la victoire. Les peuples qu'on alloit combattre s'étoient instruits dans l'art militaire avec les Romains mêmes, & avoient une discipline qui ne differoit gueres de la leur. Les consuls faisant reflexion que tant d'égalité dans l'usage des armes ne souffroit pas qu'on donnât rien au hasard, défendirent sous peine de la vie aux officiers & aux soldats d'engager la moindre affaire avec les Latins sans un ordre positif; de peur que la témérité d'un ou de plusieurs particuliers ne nuisît à un évenement, dont la valeur ne décide jamais seule.

VIII. Action heroïque de Decius.

Après toutes ces précautions la bataille se donna, & les Latins poussant extraordinairement le corps que commandoit Decius, le firent plier, avec esperance de le rompre. Decius qui se souvenoit de son voeu, ne douta point que ce ne fut le moment de l'accomplir, & se precipita alors si impétueusement parmi les ennemis, qu'il y rencontra bientôt la mort qu'il cherchoit, mais qu'il donna auparavant à bien d'autres. Ses soldats animés par son exemple, le suivent, & n'aïant pour but que de

l'imiter, enfoncent à leur tour les Latins, & leur raviffent enfin la victoire, lorfqu'ils s'en croïoient certains. Ce que fit Manlius pour l'honneur des loix militaires, après avoir recueilli le fruit du voeu de fon collegue, n'eft pas moins rare que la pieté & le courage de Decius. On lui raconta que le jeune Manlius fon fils paffant avant la bataille à la tête de l'armée, fuivi de fa légion, Metius chef des Tufculans l'avoit provoqué au combat d'homme à homme, & que le jeune homme acceptant le défi, avoit tué l'officier. Manlius n'auroit pas été infenfible dans un autre tems à la gloire que venoit d'acquerir fon fils, & apparemment il l'auroit voulu ignorer : mais fçachant qu'il avoit defobeï à l'ordonnance des confuls, il préféra l'amour de l'ordre à la vie de ce fils, & le condamna à la perdre. Un arrêt fi cruel, mais très-utile, coûta bien des larmes à celui qui le rendoit ; & fi en cette rencontre les loix triompherent de la tendreffe paternelle, elles n'en étoufferent pas les fentimens. L'armée & le public en général exprimerent l'horreur qu'ils

IX. Manlius fait mourir fon fils.

An de R. 413.

en avoient, en donnant depuis le nom de *Manliana Dicta*, à tous les arrêts d'une justice trop exacte & trop sévére. Si Manlius après un tel sacrifice eût réfusé le triomphe, il auroit accordé ce qu'il devoit à la patrie avec ce qu'il devoit à la bienséance, mais il l'acepta ; ce qui fit naître une grande diversité de sentimens. Les vieux sénateurs respectant en sa cruauté son attachement au bien public, allerent selon l'usage au devant de lui. Les jeunes mépriserent ce devoir, & ne voulurent point se prêter à une cérémonie injurieuse aux manes du fils de Manlius.

La défaite des Latins & la paix accordée à leurs prieres, sous des conditions qui ne furent pas les mêmes pour tous, n'ôterent point l'envie aux habitans d'Antium, de mesurer encore une fois leurs armes avec les Romains. La maladie de Manlius, resté seul consul, fut cause que l'on fit un dictateur pour commander l'armée. L. Papirius Crassus fut élevé à cette dignité,

& un autre L. Papirius Curſor fut choiſi pour général de la cavalerie. Mais la campagne ne leur fournit pas de quoi ſe ſignaler, parce que les Antiates n'y eurent point d'armée. Faute d'y trouver des ennemis, le dictateur alla prendre des quartiers chés eux, & y ſubſiſta quelques mois à leurs dépens : c'eſt à quoi ſe réduiſit cette expédition.

An de R. 413.

Tiberius Emilius Mamercinus & Q. Publilius Philo, ſucceſſeurs de Manlius au conſulat, ſe virent contraints de recommencer la guerre avec les Latins, au ſujet de quelques terres de leur dépendance, réünies au domaine de la république, qui acqueroit toûjours ſur l'ennemi, quand il étoit aggreſſeur. Elle étoit ſi accoûtumée à les vaincre, qu'il ne faut pas s'étonner de la nouvelle victoire que les conſuls remporterent encore ſur ces peuples. Publilius, qui mérita une bonne partie de la gloire de cette journée, admit enſuite à l'alliance des Romains, pluſieurs des villes des Latins, qui avoient été plus maltraitées que les autres dans la guerre précédente, par la confiſca-

An de R. 414.

X. La guerre recommence avec les Latins qui ſont vaincus.

An de R. 414.

tion & le démembrement d'une portion de leur territoire. Pour Emilius, il alla avec l'armée faire le siége de Pedum, que le secours de diverses villes mit en état de se défendre, au-delà de ce qu'avoient espéré les Romains. Ce n'est pas que dans toutes les sorties, ou dans les partis qu'on détâchoit, Emilius n'eût de perpétuels avantages; mais comme ils n'étoient pas décisifs, le siége fut long, & le consul y contribua lui-même par une avidité de gloire mal placée. Apprenant que son collegue à la fin de sa campagne avoit obtenu le triomphe, il ne put resister à un sentiment de jalousie. Et afin de joüir du même honneur aussi-tôt que lui, il quitta brusquement l'armée & vint à Rome. Ce contre-tems opposé à toutes les regles de la sagesse, méritoit qu'on fît un exemple de cet ambitieux consul; mais le sénat qui ne vouloit pas dégrader un patricien, en lui refusant ce qu'il venoit d'accorder à plebéïen, ni aussi paroître récompenser le mépris de la discipline militaire, remit jusqu'après

XI. Jalousie du consul Emilius.

la prise ou la capitulation de la ville le triomphe demandé. Ce simple délai étoit une grace à en bien juger ; mais Emilius ne le crût pas ; & n'écoutant que son ressentiment, il se lia avec les tribuns du peuple, à la sollicitation de Publilius, qui lui promit plus qu'il ne vouloit tenir. Le sénat pour les punir tous deux les priva du consulat, en leur ordonnant de faire un dictateur ; car c'étoit le seul droit qu'il eut sur les consuls.

La nomination appartenoit à Emilius, parce qu'il étoit dans le mois où l'on portoit les faisceaux devant lui ; & il surprit également tout le monde, en conférant la dictature à Publilius Philo son collegue, de famille plebéïenne, qui déclara Junius Brutus général de la cavalerie. La noblesse n'avoit rien de bon à attendre d'un magistrat suprême, qui devoit son élevation à des passions aussi tyranniques que le dépit & la jalousie. L'expérience lui apprit bientôt plus certainement ce qu'elle en devoit croire. En effet, que pouvoit-on faire qui lui fût plus

An de R. 414.

préjudiciable, que la publication de ces loix, par où le dictateur commença l'exercice de sa charge ? La premiere étoit, « Que tout plebiscite assujettiroit indifféremment le » patricien & le plebéïen. La seconde, que les ordonnances des comices assemblées en centuries, recevroient leur derniere confirmation du peuple, quand elles auroient été une fois admises & agréées du sénat. Et la troisiéme, que la censure seroit partagée entre la noblesse & le peuple, qui par l'institution la devoit posseder seul. » Ainsi la malignité de deux hommes avilissoit au dedans la majesté de l'état, qu'ils relevoient d'ailleurs eux-mêmes au dehors, par une grande réputation de valeur.

An de R. 415.

Le consulat d'Emilius & de Publilius étant fini, sans que le premier eût satisfait à la condition dont dépendoit son triomphe, cet honneur passa à leurs successeurs, après la prise de Pedum, emportée d'assaut sous les consuls L. Furius Camillus, & C. Mœnius. Cette conquête suffisoit pour le mériter : mais

ces consuls l'aïant étenduë encore plus loin en soûmettant cette même année d'autres villes à l'obéïssance des Romains, on n'estima pas que cet unique honneur égalât leurs exploits, & on y ajoûta l'érection de leurs statuës equestres, qui furent placées dans le *Forum* : récompense précieuse en ce tems-là, où le véritable mérite se contentoit d'être honoré.

An de R. 415.

On a déjà insinué que les conditions de paix imposées aux villes des Latins après leur derniere défaite, avoient été différentes selon la maniere dont elles s'étoient comportées à l'égard de la république, & que l'on avoit traité avec beaucoup de rigueur celles qui avoient été réputées chefs de faction. Antium qui avoit toûjours fait paroître, que l'obéïssance lui coûtoit plus qu'aux autres, païa bien cher ce généreux amour de sa liberté. Maîtrisée par une colonie qui lui fut envoïée, on lui défendit tout commerce maritime, & il ne lui resta de privileges que ceux de la colonie, & l'opinion d'être incorporée avec elle. Riche en vaisseaux longs (es-

XII. Châtiment de la ville d'Antium.

An de R. 415.

pece de galere) on ne lui en laiſſa aucun, aiant tous été conduits à Rome, ou brûlés. Et pour perpetuer le châtiment, on reſerva de ces derniers la partie appellée *Roſtrum*, garnie d'ordinaire de fer ou de cuivre, & qui eſt ce que nous nommons l'éperon de la galere, & on en conſtruiſit une tribune dans la place publique, de deſſus laquelle les orateurs prononcerent depuis leurs harangues, & qui fut appellée *Roſtra*, à cauſe de la matiere emploïée à cet édifice.

An de R. 416.

XIII. Supplice d'une Veſtale.

Sous le conſulat de C. Sulpicius Longus & de P. Ælius Poetus, arriva le tragique ſcandale de la Veſtale Minutia, brûlée vive à Rome, comme coupable d'impureté, dans un champ qui porta depuis le nom de ſcélérat ou d'exécrable, par rapport au crime qui avoit cauſé le ſupplice; crime qu'on appelloit inceſte. C'étoit le terme dont on exprimoit en général l'incontinence des Veſtales. Cette même année Quintus Publilius Philo, honoré ſucceſſivement des dignités de conſul & de dictateur, ſe vit enſuite

élevé à la préture, qui depuis vingt-neuf ans qu'elle étoit établie, n'avoit été éxercée que par des patriciens : & ce qui est remarquable, le sénat n'en témoigna aucun déplaisir, se faisant sans doute une habitude du sentiment de son impuissance.

An de R. 416.

Les Romains depuis leur derniere guerre contre les Latins, n'en avoient plus avec aucun peuple, quand celle des Arunciens & des Sidicins commença. Les Arunciens s'étoient donnés à la république il y avoit déjà du tems, de sorte qu'il y alloit de son devoir de les assister, & c'étoit aussi l'intention du sénat, mais abandonnés à eux-mêmes par la nonchalance des consuls, ils furent vaincus & traités si rigoureusement de leurs ennemis, qu'ils se virent réduits à quitter leur ancienne demeure, & à s'aller établir à Suessa, nommée dans la suite Arunca. Les Sidicins orgueilleux de ce succès, firent l'année suivante une ligue avec quelques villes voisines, & sur tout avec les habitans de Cales, maintenant Calvi en Umbrie,

XIV. Guerre avec les Sidicins.

An de R. 417.

An de R. 417.

& revinrent attaquer les Arunciens, dans l'esperance de les subjuguer sans retour. Et cela seroit sans doute arrivé, si Valerius Corvus, un des grands genéraux de son tems, & consul pour la quatriéme fois, n'eût appris aux Sidicins & à leurs alliés par une victoire complete, combien la protection des Romains, étoit puissante & redoutable. Cales en fit une triste expérience; car assiégée & prise, les consuls de l'année suivante y envoïerent une colonie de deux mille cinq cens hommes qui changerent bien la destinée de ses imprudens citoïens.

Les triomphes étoient devenus si communs à Rome, qu'il est presque inutile de dire que Corvus obtint celui qu'il méritoit, Il est plus à propos de remarquer que sous son consulat il y eut un dictateur, sans autre nécessité que celle d'obeïr à l'usage qui s'étoit introduit, de ne pouvoir assembler les comices, ni faire une nouvelle élection de consuls, en l'absence de ceux qui l'étoient; qu'en créant le magistrat supérieur à tous les autres. L. Emilius Mamer-

cinus fut élû à cette fin, & Q. Publilius Philo, que la fortune ne cessoit point de favoriser, fut nommé général de la cavalerie. Au reste on ne doit point s'étonner que je n'aie fait aucune mention des dictateurs des années 414. & 416. Promus à cette dignité contre les regles, & inutilement, à quoi bon ces personnages muets & oisifs sur la scene ? je me contente d'indiquer Emilius pour le trente-cinquiéme,

An de R. 417.

La terreur du nom Gaulois ne s'effaçoit point de l'esprit des Romains, malgré la puissance de la république. L'an 421. ils n'hesiterent point à créer M. Papirius Crassus dictateur, & Valerius Publicola lieutenant de la cavalerie, au simple bruit d'un mouvement chés cette redoutable nation, qui ne pensoit à rien du tout de ce que publioit la renommée. Papirius soulagé de la crainte de ces ennemis imaginaires, signala sa dictature par l'addition des tribus Metiane & Scaptienne aux vingt-sept premieres; ce qui forma le nombre de vingt-neuf tribus. La multiplication des sujets de la ré-

An de R. 421.

An de R. 421.

publique exigeoit d'elle cette augmentation. Elle acorda en même tems aux habitans d'Acerra, le droit de bourgeoisie, mais non pas celui de suffrage dans les comices ; car elle sçavoit mettre des bornes à ses faveurs. L'édit de cette restriction porte le nom de Papirius, mais de Papirius étant préteur.

An de R. 422.

XV. Dames Romaines empoisonneuses.

La réputation des dames Romaines, qui s'étoient autrefois si distinguées par l'amour de la vertu & de la patrie, se démentit étrangement l'an 422. de la fondation de Rome. Cent soixante & dix se mêlant de faire le mêtier d'empoisonneuses, & de réduire cet art en préceptes, furent tout à la fois accusées, convaincuës & punies.

Un crime dont tant de gens étoient complices, devenoit une espece de maladie épidémique, qui menaçoit tout l'état. On recourut au reméde qu'on avoit emploïé pour la peste: & l'on nomma exprès un dictateur qui alla en cérémonie attacher le clou au temple de Jupiter. Cn. Quintilius s'acquitta de cette commission avec L. Valerius

lerius Potitus, qu'il fit son lieutenant.

An de R. 423. 424.

Les deux années suivantes furent emploïées à la guerre contre les Privernates, qui à la sollicitation de Vitruvius Vaccus, homme distingué chés les Arunciens, avoient commencé les hostilités. La premiere campagne s'ouvrit, & finit par une bataille que gagnerent les Romains : & à la seconde, Vitruvius tomba vif entre leurs mains, & Privernum, maintenant Piperno, se rendit. L'auteur de cette guerre & les principaux chefs de la nation païerent de leur tête la faute qu'ils avoient faite. Le reste des habitans, que les vainqueurs épargnerent, eut le sort ordinaire à ceux qui se soûmettoient. (Un fait aussi peu considerable est contemporain à une des plus singulieres époques de l'histoire universelle ; je parle de l'année qu'Alexandre renversa l'empire des Perses, & fonda celui des Macedoniens: ce fut la soixante & uniéme depuis l'incendie de Rome par les Gaulois.) L'exemple des Privernates auroit dû apprendre aux ha-

XVI. Guerre avec les Privernates, qui sont vaincus.

An de R. 425.

An de R. 425.

habitans de Palépolis dans la Campanie, qu'il eſt dangereux d'inſulter un peuple accoutumé à vaincre ; mais la témérité ne ſe regle point ſur les exemples. Agreſſeurs, à l'inſtigation des Samnites, qui leur repreſentoient les grands ravages que la peſte cauſoit à Rome, ils firent eux-mêmes ſur les terres de la république, tous ceux qu'un ennemi inſolent pour commettre. Elle avoit alors la guerre avec Fregelles, toute affligée qu'elle étoit de la contagion. Ses généraux marcherent aux Palépoliens protegés des Samnites & des Tarentins, comme ſi l'état n'eût point eu à partager ſes ſoins. La fortune fut d'intelligence avec la juſtice, Rome prit la ville de Palépolis ; ſitué préciſément où eſt aujourd'hui la ville de Naples : trois autres villes de la domination des Samnites, furent auſſi forcées de ſe rendre. Les diſgraces arrivées à ces deux peuples en particulier, n'ôterent point le courage aux Tarentins leurs alliés, qui ſeuls ſoûtinrent la guerre, en attendant qu'ils y engageaſſent de nou-

XVII. Guerre avec Fregelles & Palépolis.

An de R. 427.

XVIII. Priſe de Palépolis aujourd'hui Naples.

veau les Samnites, ou nombre de Palépoliens attachés à leur anciennne liberté, & les Vestins avec eux.

An de R. 427.

Pendant que ces quatre peuples se réünissoient ainsi contre Rome; l'usure qui y exerçoit toûjours son empire y excita alors une grande émotion. Un jeune homme nommé C. Publilius, penetré de douleur de voir son pere accablé & tourmenté au sujet de ses dettes, par L. Papirius insigne usurier & le plus impitoïable de tous, se fit esclave de celui-ci, afin de délivrer son pere de la persécution. Le fils étoit jeune & beau, & Papirius impudique. Les graces naturelles de l'esclave allument un indigne amour dans le cœur de l'usurier; Publilius pressé de répondre à sa passion le réfuse. Papirius rebuté s'en venge, & le fait foüetter inhumainement. Publilius se presente au peuple, tout déchiré de coups, & lui expose les deux causes de sa douleur. Il s'attire la compassion de ceux qui le voïent, & peu de jours après on publie deux loix, dont l'une défendoit, de retenir esclave

XIX. Effet de l'usure à Rome.

An de R. 427.

celui qui auroit été puni de cette maniere, lorſque ce n'étoit point pour des actions honteuſes ; & l'autre ordonnoit que les ſeuls biens du débiteur, & non ſa perſonne, feroient engagés à l'avenir au créancier, de quelque nature que fût la dette. C'eſt ainſi qu'un malheur particulier produiſit un bonheur général ; car en conſéquence de ces loix on ouvrit les priſons à tous ceux que l'uſure y detenoit ; ce qui calma le peuple, que l'avantage de ces nouvelles ordonnances concernoit particulierement.

An de R. 428.

XX. Guerre contre les Veſtins, & contre les Samnites : les Veſtins ſont battus.

Pendant que l'on faiſoit à Rome ces ſages réglemens, les conſuls marchoient ſéparement aux ennemis. Junius Brutus Scéva que l'on oppoſa aux Veſtins, les battit, & prit enſuite deux de leur villes. L. Furius Camillus ſon collegue étant tombé malade près de Samnium, ne voulut pas dans l'incertitude de ſa guériſon, laiſſer ſon armée ſans chef, & créa dictateur L. Papirius Curſor, général d'une grande réputation, qui nomma Q. Fabius Maximus Rullianus général de la cavalerie. Le dic-

An de R. 428.

tateur sçavoit ce qu'il devoit à l'usage & à la religion, de sorte qu'avant toutes choses il voulut aller renouveller ses auspices à Rome. L'armée étoit toûjours campée à la vûë des Samnites ; qui se tenoient sur la défensive. Il prévit qu'en son absence, ils chercheroient à combattre, & par précaution il défendit à son lieutenant de sortir de ses retranchemens, quelque occasion que lui en donnassent les ennemis. Il partit donc, dans la confiance qu'il seroit obéi mais il ne le fut pas. Fabius voit jour à vaincre, il sort de ses lignes, attaque les Samnites, & en fait un grand carnage. Papirius de retour, ne trouve que le vainqueur & point d'ennemis ; il veut punir celui qui a transgressé ses ordres, & prétend que la mort est duë à sa desobéïssance. L'armée s'oppose à la condamnation de Fabius, & le dictateur dénué d'autorité céde à la force, sans changer de sentiment. Il se plaignit au sénat d'un exemple aussi dangereux, mais le sénat & les tribuns du peuple blâmerent une sévérité trop semblable à l'ingratitude, & déclarerent loua-

XXI. Les Samnites sont défaits par Fabius, qui les attaque sans en avoir reçu l'ordre du dictateur.

An de R. 428.

ble d'action de l'accusé. La chaleur que le dictateur témoigna en cette rencontre, aliena de lui l'affection des soldats, & peu s'en fallut qu'ils ne contribuassent à la perte d'une bataille qu'il donna bientôt après. Le danger où il se vit alors, l'obligea à relâcher de sa dureté dans le service, & les légions qui l'estimoient d'ailleurs, remarquant ce changement de conduite, conçûrent une nouvelle affection pour lui. Cette victoire sur lui-même lui en procura une prompte sur les Samnites, dont il désola ensuite le païs, & qu'il força à demander la paix.

An de R. 431.

Leur procedé, après l'avoir obtenuë, fut une preuve qu'ils en étoient indignes, ne s'étant occupés durant ce tems-là qu'à chercher l'occasion de la pouvoir violer. Le sénat instruit des forces qu'ils avoient rassemblées, ne jugea devoir confier les siennes qu'à un dictateur, qui fut A. Cornelius Arvina, sous lesquel M. Fabius Ambustus fit la fonction de général de la cavalerie. Jamais les Samnites depuis le commencement de leurs guerres avec les Ro-

mains, ne combattirent si vaillamment que contre ce dictateur, & ne souffrirent un plus cruel échec. Le détail n'en serviroit à rien, il suffit de dire qu'épuisés de courage même de vertu, ils envoïerent à Rome, de leur propre mouvement, & dans la seule vûë de mériter leur grace, le butin qu'ils avoient fait en d'autres tems, tous les prisonniers, & même jusqu'au corps mort de leur général qui s'étoit tué de desespoir, craignant la vengence du vainqueur & des vaincus. Le sénat reçût volontiers les captifs, accepta une partie des effets qu'on lui rapportoit : & méprisa le reste. La paix qu'on lui demandoit fut une des choses refusées, & la cause d'une ignominie que toutes les victoires des Romains n'ont jamais pû effacer.

An de R. 431.

XXII. Les Samnites sont encore battus, & se soûmettent aux vainqueurs.

XXIII. Les Romains refusent d'accorder la paix aux Samnites.

Pontius personnage de la plus haute consideration chés les Samnites, leur aïant fait voir les conséquences de cet affront, remet sur pié un petit nombre de troupes : avec lesquelles il s'avance jusqu'à Caudium, qui n'est qu'un village aujourd'hui nommé Arpaïa, entre Capouë & Bene-

An de R. 432.

XXIV. Les Romains sont punis de leur orgueil par un stratagéme des Samnites.

An de R. 432.

vent. Etant-là il déguise dix de ses soldats en bergers, avec ordre d'aller à Calacia, où les deux consuls campoient, & de dire en cas qu'on les prît & qu'on les interrogeât, que Lucerie dans la Poüille étoit assiegée par les Samnites, & réduite à la derniere extrémité. Tout se passa comme il l'avoit prévû; les consuls crurent les prétendus bergers, & de peur que les Apuliens négligés ne se joignissent aux Samnites, ils résolurent de secourir une place, qui étoit plus en sureté qu'eux.

XXV. Fourches Caudines.

Il n'y avoit que deux chemins pour aller à Lucerie. L'un étoit large & commode; mais plus long; au lieu que l'autre, moins détourné & plus court, formoit un défilé étroit, & commandé de toutes parts. Les consuls choisirent ce dernier chemin, afin d'arriver plûtôt devant la ville. S'étant engagés dans le défilé, dont les Samnites occuperent aussitôt les deux gorges, ils se trouverent enfermés, sans avoir aucune issuë, & demeurerent à la merci de l'ennemi. Les Samnites voïant que les Romains ne leur pouvoient échaper

per, envoïerent d'abôrd consulter Herennius Pontius pere de leur général, sur la maniere de se conduire dans cette heureuse conjoncture. La question étoit embarassante, & deux couriers consécutifs apporterent deux différentes réponses du vieillard. La premiere étoit de vaincre le sénat par générosité, en renvoïant l'armée & ses chefs sans leur faire aucun mal; & la seconde, de passer tout au fil de l'épée. Il mandoit par le dernier courier qu'il n'y avoit que ces deux voies à prendre: que la premiere leur mériteroit l'amitié d'un peuple puissant, & que l'autre affoibliroit pour long-tems cette nation formidable; qu'il s'agissoit en un mot ou de gagner les Romains ou de les abattre. Les Samnites mal inspirés ne suivirent aucun des deux partis que leur proposoit le sage Herennius, & traiterent avec les consuls aux conditions suivantes. 1°. Que l'armée Romaine se retireroit par le même endroit par où elle étoit entrée dans le défilé, mais sans armes & sans autres habits que leurs robes de dessous, (c'est-

An de R. 432.

à-dire en chemises, ou peu s'en faut,) & qu'auparavant elle passeroit sous le joug, en signe de servitude. 2°. Qu'elle abandonneroit incontinent tout ce qu'elle occupoit du territoire de Samnium, & qu'elle rappelleroit toutes ses colonies. 3°. Que de part & d'autre on vivroit à l'avenir, dans une confédération égale & respective. Après cette honteuse & pitoïable capitulation, les consuls gagnerent Capouë, & vinrent de là à Rome. L'indignation d'y voir les légions nuës & sans armes, fut le premier mouvement du sénat & du peuple. La fureur prit ensuite la place de l'indignation, & on ne parla que de vengeance. Les consuls eux-mêmes touchés d'un sentiment de honte, ne voulurent plus paroître en public, ni exercer aucune fonction.

XXVI. Humiliation des Romains.

Un dictateur destiné à convoquer les comices pour une nouvelle élection suppléa à leur défaut. On nomma d'abord Q. Fabius Ambustus, qui choisit P. Ælius Petus pour commandant de la cavalerie; mais l'élection de Fabius aïant été trou-

vée défectueuse, on lui substitua M. Emilius Papus qui donna à Valerius Flaccus la charge dépendante de la dictature. Mais cette grande dignité si souvent salutaire à l'état, n'apporta aucun reméde à ses maux. On ne put convenir d'une élection de consuls, & l'on s'en tint à un interregne, pendant lequel Rome vit ses sujets exposés aux outrages continuels des vainqueurs, qui respectent rarement la foi d'un traité ignominieux. A la fin l'interregne cessa pourtant, & on élut pour consuls, L. Papirius Cursor & Q. Publius Philo. Pendant que le sénat étoit assemblé à leur occasion, Posthumius un des consuls vaincus à Caudium, offrit de s'aller rendre aux Samnites avec Veturius son infortuné collegue, afin que volontairement exposés à la merci de l'ennemi, ils pûssent en se livrant à lui, rompre un traité qu'eux seuls, & non la république, avoient fait. Cette proposition reçûë agreablement à Rome fut rejettée à Samnium par Pontius, avec colere & mépris, & ainsi la guerre recommença.

An de R. 432.

An de R. 433.

An de R. 433. XXVII. Les Romains se vengent.

La réputation de Papirius fit que l'armée Romaine se prépara gaiement à venger l'affront reçû l'année précedente ; & alors les Samnites reconnurent l'utilité des conseils qu'ils avoient negligés. Battus autant de fois qu'ils parurent en campagne, ils passerent à leur tour sous le joug, reperdirent les places reconquises ou cedées, rendirent malgré eux les six cens ôtages, qu'on leur avoit laissés pour caution de l'accomplissement du traité, & se crurent heureux d'obtenir une tréve de deux ans.

An de R. 435. & 436. XXVIII. Création de deux nouvelles tribus.

Ce fut dans cet intervalle de paix que l'on créa deux nouvelles tribus, appellées l'Ufentine & la Falerine, & celles-là ajoûtées aux autres feront qu'à l'avenir nous en compterons trente-une. La tréve du côté des Samnites se passa en intrigues pour recommencer la guerre, & ils eurent l'adresse d'y engager les Hetruriens.

An de R. 437.

Le succès qu'avoit eu Papirius Cursor contre les Samnites, n'ôta point l'envie au sénat de se confier plûtôt à un dictateur qu'aux consuls pour le commandement de l'armée. L. Emilius honoré de cet emploi,

dont il fit part à L. Fulvius en le désignant général de la cavalerie, avoit ouvert la campagne par le siége de Satricula ville du Latium, qui n'existe plus, & qui s'étoit revoltée contre les Romains. Il apprit que les Samnites, & leurs alliés venoient au secours de la place; & afin de ne point diviser ses forces, il leva le siége & marcha à eux. La victoire se déclara en sa faveur, mais le tems de sa dictature expirant avant qu'il pût profiter du gain de la bataille, on créa un autre dictateur nommé Fabius Maximus, lequel donna le commandement de la cavalerie à Q. Aulius Cerretanus. Satricula qui avoit resisté aux efforts d'Emilius, fut forcé de se rendre à Fabius, qui toûjours victorieux des Samnites, étendit fort loin de leur côté les frontieres de la république.

An de R. 437.

An de R. 438.

Une dangereuse conspiration découverte en 439. obligea le sénat à demander aux consuls un dictateur. Ils déférerent cette dignité à C. Mœnius, qui arrêta très-promptement le desordre, après avoir fait général de la cavalerie M. Fostus.

An de R. 439.

An de R. 440.

Et comme l'année suivante on résolut à Rome de continuer vivement la guerre contre les Samnites, on nomma encore un dictateur, qui fut C. Pételius Libo, & ce qui est assés singulier, on continua dans la lieutenance générale celui que Mœnius y avoit élevé. Les Samnites aïant toûjours été vaincus depuis le traité de Caudium, ils étoient devenus si foibles, qu'on doit plûtôt s'étonner de leur perseverance à continuer la guerre, que des perpetuels avantages que les Romains remporterent sur eux. Les Hetruriens témoignoient par leurs préparatifs être si résolus à la faire sans leurs alliés, que cela procura encore la nomination d'un dictateur, mais sans nulle occasion pour lui de se signaler, parce qu'ils se tinrent toûjours sur la défensive. C. Junius Bubulcus parvint à cette grande charge : mais s'il ne l'illustra par aucune action d'éclat, l'année qu'il l'exerça devint au moins remarquable par le fameux ouvrage de Claudius Appius censeur, qui seul entreprit & acheva, comme dit Tite-Live, ce

An de R. 441.

XXIX. Construction du grand chemin nommé *Via Appia*.

grand chemin nommé *Via Appia*, qui alloit depuis Rome, en passant par Capouë, jusqu'à Brunduse, aujourd'hui Brindisi, dans le Golfe Adriatique, ce qui fait plus de cent cinquante lieuës de France : ouvrage dont on voit encore maintenant de considerables vestiges, & qui est aussi respectable par sa durée que par son étenduë.

An de R. 441.

La continuation de la guerre avec l'Hetrurie, donna lieu à la dictature de L. Papirius Cursor, qui fit C. Junius Bubulcus son lieutenant. Papirius plus heureux dans cet emploi que son prédecesseur ne l'avoit été, sçut attirer l'ennemi au combat, & le vaincre si parfaitement, que depuis cette défaite, si les Hetruriens conserverent la volonté de nuire aux Romains, ils en perdirent le pouvoir. Quatre ans après cette victoire la nécessité de proceder à une élection de consuls, causa la création de P. Cornelius Scipio pour dictateur, & celle de P. Decius Mus pour général de la cavalerie. C'é-

An de R. 443.

An de R. 447.

toit un grand choix pour peu de chose, mais l'usage le vouloit. On continua la guerre pendant deux années contre les Samnites, qui épuisés par cette guerre qui duroit depuis douze ans, (à compter du jour de la rupture de la tréve,) renouvellerent leur ancienne alliance avec Rome. Les Eques qui les avoient tant de fois secourus n'y furent point compris. Abandonnés aux justes ressentimens de la république, elles en fit une punition exemplaire ; & les peuples voisins intimidés par-là, aimerent mieux se soûmettre aux Romains, que d'éprouver les suites d'une vaine défense. Celle des Eques toute inutile qu'elle leur fut, parut néanmoins requerir un dictateur : on jugea C. Junius Bubulcus propre à l'être, & il déféra à M. Titinius le commandement de la cavalerie. Il n'y a rien de plus à la louange de ce dictateur, que de dire qu'il triompha le huitiéme jour après son départ de Rome, ce qui suppose aller, combatre, vaincre & revenir. Les

An de R. 449. XXX.

Les Samnites renouvellent leur ancienne alliance avec les Romains.

An de R. 451.

Hetruriens unis aux Umbriens tenterent encore une fois la fortune. Elle se déclara absolument contr'eux, & M. Valerius Maximus successeur immédiat de Bubulcus à la dictature, aidé de M. Emilius Paulus son lieutenant, acheva enfin de les dompter. Ils avoient disputé pendant 432. ans la supériorité aux Romains, ou avoient combattu pour ne leur être pas assujettis. Les Umbriens s'étoient imprudemment engagés dans la guerre des Eques, ils en furent châtiés par la perte d'une partie de leur païs, qui servit à fortifier une puissance qui devoit incessament porter le dernier coup à la leur.

An de R. 452.

XXXI. Les Eques sont entierement domptés par les Romains.

La paix qui vint à la suite de tant de victoires, ne fit que réveiller l'inquiétude du peuple de Rome, & de ses tribuns. Admis à partager avec les patriciens les plus grands honneurs de la république, ils demanderent encore à être reçûs au nombre des pontifes & des augures. Le sénat accoutumé à la condescendance, & qui destinoit ses forces à se faire respecter au dehors, consentit

An de R. 453.

An de R. 453. XXXII.

On multiplie le nombre des pontifes & des augures.

au partage. Mais afin de ne pas priver la noblesse des emplois religieux dont elle étoit en possession, il prit le parti de les multiplier, de sorte qu'au lieu de quatre pontifes, & d'autant d'augures, établis par rapport aux quatre tribus de Rome qui devoient avoir chacun le leur, on créa quatre nouveaux prêtres plebeïens & cinq nouveaux augures, afin que le nombre de ceux-ci restât impair. L'année de cette nouvelle création qui étoit celle du consulat de M. Valerius Corvus, on renouvella, mais en termes plus précis qu'auparavant, la loi d'appel au peuple; elle fut ainsi confirmée une troisiéme fois depuis l'expulsion des rois, & toûjours à la sollicitation de quelqu'un de la famille des Valerius. Ce fut par lui & sous son consulat que les Eques révoltés, perdirent enfin le reste de leur païs, & en même tems leur liberté, mais sans renoncer à leur naturel féroce, qui ne cessa que quand leur nom fut tout-à-fait éteint. On célébra le

An de R. 454.

lustre, l'année d'après la magistrature de Valerius, & on y fit deux

nouvelles tribus, sçavoir l'Aniensis, & la Tarentine, ce qui en composa trente-trois. Ce n'étoit pas sans raison qu'on en augmentoit le nombre de tems en tems, puisque la république acquéroit continuellement de nouveaux sujets ; & qu'au lustre qui suivit ce dernier, on compta deux cens soixante & deux mille trois cens vingt-deux citoïens libres, & en possession des mêmes immunités.

An de R. 454.

XXXIII. On forme deux nouvelles tribus.

An de R. 458.

L'impuissance des Samnites étoit la mesure sur laquelle ils regloient l'observation de leurs traités avec les Romains. A la faveur d'un repos de six années, ils recommencerent la guerre, & livrerent encore plusieurs batailles dans lesquelles ils n'eurent presque aucun avantage. La plus célébre fut celle qu'ils perdirent, assistés des Umbriens & des Gaulois, en combattant contre les consuls Fabius Maximus & Decius Mus. Ils y firent des efforts surprenans, & le second consul issu d'un sang où l'amour de la patrie étoit héréditaire, ne pouvant plus leur résister, se dévoüa comme son pere

XXXIV. Les Samnites attaquent les Romains & sont battus.

An de R. 458.

avoit fait quarante ans auparavant ; & remporta par cette pieuse résolution la victoire que les Samnites se promettoient de leur extrême courage & de celui de leurs alliés.

An de R. 460. XXXV. Ils sont taillés en pieces.

Ces nouvelles prospérités des Romains n'ôterent point à leurs ennemis l'envie de tenter encore la fortune ; mais malgré leur ardeur & leurs grandes espérances, Papirius fils de celui dont nous avons déjà si souvent parlé, en tua un nombre prodigieux, fit trois mille huit cens prisonniers, & leur enleva en une même campagne plusieurs villes. Ro-

An de R. 461. XXXVI. Ils battent les Romains.

me ne voïant plus que des triomphes, eût pû se flater d'être invincible, si la défaite du consul Q. Fabius Maximus Gurges, par ces même Samnites tant de fois terrassés, ne lui eût appris, qu'il n'étoit pas encore impossible de la vaincre. Le sénat irrité de cet échec voulut ôter au consul le commandement de l'armée,

An de R. 462.

mais le vieux Fabius son pere, surnommé Maximus, s'étant offert de marcher en qualité de lieutenant de son fils, on laissa à l'un & à l'autre la disposition des légions. La victoi-

re qui n'avoit jamais abandonné le pere lui fut fidelle, & il fit revivre par un dernier triomphe ceux que sa famille, & lui principalement, avoient tant de fois obtenus. Pontius général des Samnites ne fut pas le moindre ornement du triomphe. Après avoir essuïé cet affront public, il eut la tête tranchée.

An de R. 462. XXXVII. Ils sont battus par Fabius Maximus pere du consul qu'ils avoient vaincus, & font leur paix.

La foi des traités n'arrêtoit plus depuis long-tems les Samnites, & fondés, je ne sçai sur quoi, il ne s'étoit pas écoulé une année lorsqu'ils manquerent à celui qu'ils venoient de jurer. Cette infraction impudente entraîna la perte d'une partie des villes qui leur restoient, & fournit en moins d'une année la matiere de deux triomphes au consul M. Curius Dentatus. Trois colonies envoïées à Castrum, à Sena & à Adria assûrerent ces conquêtes.

An de R. 463. XXXVIII. Ils recommencent la guerre, & sont vaincus.

On avoit reçû à Rome un si grand nombre de gens de diverses nations, qu'il étoit de la politique d'éclairer de près leurs actions par une inspection plus particuliere. On créa donc de nouveaux magistrats qu'on appella Triumvirs Capitaux, *Triumviri*

An de R. 464. XXXIX. Sédition du peuple Romain.

An de R. 464.

Capitales. Ils condamnoient à des amendes pecuniaires ; avoient inspection sur les prisons, & présidoient à l'exécution des criminels ; ils condamnoient à mort les esclaves ; mais leur pouvoir ne s'étendoit pas sur les citoïens Romains. La prosperité d'un état n'est pas toûjours celle des sujets. Le commun peuple de Rome, aussi misérable par les usures, que dans les tems les plus difficiles de la république, & mécontent du sénat, se retira sur le Janicule résolu à une séparation qu'il avoit déjà projetté deux fois. Quinsius Hortensius, fait alors dictateur, eut des peines infinies à calmer cette sédition, & n'obligea les mutins à retourner en leurs maisons que sous promesse que les plebescites à l'avenir serviroient de loix générales, & que la noblesse, comme le peuple, seroit tenuë de s'y soûmettre. Une loi déjà publiée deux fois en différens tems devoit avoir selon l'usage le nom de son auteur : elle prit cependant celui du dictateur, & fut appellée *lex Hortensia.*

An de R. 466.

Les Romains, après avoir vengé leurs propres querelles, s'armerent

pour celles de leurs alliés. Les Thuriniens ou Thuriens, dans la Calabre citerieure, s'étoient plaints à eux, de ce que les Lucaniens situés à l'extrêmité de l'Italie, & leurs voisins les vexoient perpetuellement, & sans avoir reçû d'eux aucune injure. le sénat envoïa du secours aux opprimés, & mit à la raison ceux qui n'en avoient d'autre dans cette guerre, que la supériorité des forces.

An de R. 471.

XI. Les Lucaniens domptés par les Romains.

Les derniers peuples d'Italie, qui s'opposerent avec le plus de fermeté à la grandeur des Romains, furent les Tarentins, ainsi nommés de la capitale de leur état, ville célébre par la multitude & l'opulence de ses habitans, au sud-est de l'Italie, & distante de Rome de deux cens quarante milles. Le sénat prétendit qu'ils avoient pillé quelques vaisseaux appartenans aux sujets de la république; mais la ville de Tarente aïant nié le fait & refusé de donner satisfaction, on arma de part & d'autre, & voilà l'origine de cette guerre. Les Tarentins sçavoient que les Romains s'étoient fait une infinité d'ennemis; ils s'allierent à tous ceux qui

An de R. 471.

§XLI. Guerre contre les Tarentins, & ce qui l'occasionna.

An de R. 472.

l'étoient véritablement, & se liguerent avec les Samnites, les Lucaniens, les Messapiens, les Brutiens, les Apuliens, ces quatre derniers leur étant limitrophes. Ces forces réünies ne parurent pas encore suffisantes aux Tarentins, ils implorerent aussi la protection de Pyrrhus roi d'Epire, le plus grand capitaine qu'on pût opposer aux Romains, & celui qui ébranla davantage leur domination en Italie. Les historiens ont marqué exactement quand cette guerre commença; & ont dit que ce fut l'an 473. de la fondation de Rome; 3724. de la création du monde; la quatriéme année de la cent-vingt-quatriéme Olympiade; 228. ans depuis l'état consulaire; 109. depuis l'incendie de Rome par les Gaulois; l'an 49. de l'empire des Macedoniens, & 279. ans avant la naissance de Jesus-Christ.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Depuis la premiere guerre contre Pyrrhus jusqu'à la premiere guerre Punique ou des Carthaginois, lorsque les Romains commencerent à porter leurs armes hors de l'Italie.

Espace de quinze ans.

An de R. 473. 1.

Pyrrhus passe en Italie au secours des Tarentins.

PYrrhus émû par les instantes prieres des Tarentins, ou gagné par les riches présens qu'ils lui firent au nom de tous les differens peuples d'Italie, & peut-être séduit par les louanges flateuses qu'ils lui donnoient, d'être le plus fameux capitaine de son siécle, & le seul capable d'arrêter les progrés d'une république, que l'ambition rendoit aussi dangereuse que la force de ses armes, s'engagea enfin de passer en Italie à leur secours. Mais soupçonnant qu'une nation impatiente de se venger, trouveroit trop long le délai nécessaire à une expédition telle qu'il se la proposoit, en attendant qu'il partît lui-même, il

An de R. 473.

envoïa trois mille hommes à Tarente, ſous les ordres du célébre Cyneas originaire de Theſſalie, diſciple de Démoſthene & excellent orateur. Il partit peu de tems après & arriva par mer avec vingt élephans, trois mille chevaux, vingt mille hommes de pié, deux mille archers, & cinq cens frondeurs qui combattoient de loin, mais avec un ſuccès étonnant. Sa flotte diſperſée d'abord par la tempête ne ſe rejoignit toute entiere qu'à Tarente, où le vaiſſeau qui le portoit vint des premiers.

II. Portrait des Tarentins.

En attendant que ſes troupes ſe raſſemblaſſent, il s'appliqua à connoître le genie & les mœurs des Tarentins, mais ſans prendre nulle autorité ſur eux, parce qu'il vouloit la recevoir des magiſtrats-mêmes. Ce peuple, tout bien éxaminé, lui parut efféminé, pareſſeux, livré ſans réſerve aux plaiſirs, & adonné au vin, à la bonne chere & aux danſes : c'étoit-là de quoi faire de mauvais ſoldats. Quand Pyrrhus eut accepté le ſuprême commandement, le premier exercice de ſa juriſdic-

tion fut de fermer les lieux qui servoient de réduit ordinaire à la jeunesse, & où elle ne prenoit que des maximes de libertinage & de débauche. Il exerça ensuite les habitans au maniement des armes & à la discipline militaire. Et aïant remarqué ceux qui étoient les plus propres à la guerre, il les enrôla, & renvoïa ceux qui n'auroient servi que de nombre, ou de mauvais exemple. Pendant qu'il s'occupoit du soin de dresser ces nouveaux soldats, & d'une infinité d'autres choses qui tendoient pourtant toutes au même but, ses espions lui raporterent que le consul P. Valerius Lævinus s'avançoit à la tête d'une armée nombreuse, & qu'il ravageoit tous les lieux de la Lucanie qui étoient sur son passage. Les alliés des Tarentins n'avoient point encore joint le corps d'armée, mais Pyrrhus crut qu'il y alloit de sa gloire de ne pas attendre, que les Romains le vinssent chercher jusque dans son camp, & marcha à eux. En étant très-proche, il envoïa offrir sa médiation à Lævinus, comme s'il n'eût eu dessein que de reconcilier

An de R. 473. III.

Réponse fiere du consul Lævinus à un Envoïé de Pyrrhus.

les Romains & les Tarentins. Mais le consul méprisant cette finesse, répondit, qu'il ne vouloit point de Pyrrhus pour arbitre : qu'il l'aimoit mieux ennemi que médiateur, & que tels étoient les sentimens de la république. Il appuïa ce fier discours d'un trait d'audace & de confiance, en ordonnant que l'on promenât les ambassadeurs par tout le camp, afin qu'ils rapportassent plus fidelement à leur maître ce qu'ils y auroient vû.

Pyrrhus avoit prévû la reponse du consul, & n'attendoit que le retour de ses ministres pour prendre sa derniere résolution. Il se mit donc en marche dès qu'il eût appris d'eux le résultat de leur commission, & il étendit son armée dans la plaine qui est entre Pandosie & Heraclée, (deux villes du roïaume de Naples) & comme il n'étoit separé de l'armée Romaine que par le Siris (aujourd'hui le Sinno ou Senno, qui arrose le païs connu autrefois sous le nom de Lucanie,) & que les Romains campoient de l'autre côté de la riviere, il leur opposa ses meilleures troupes afin de défendre le passage. Lævi-

nus jugeant de son intention par les mouvemens qu'il lui voïoit faire, ne voulut pas lui donner le tems de se retrancher, & ordonna à ses troupes de passer la riviere. L'infanterie aïant trouvé un endroit guéable, entra la premiere dans l'eau & gagna terre. La cavalerie passa en divers endroits, & l'une & l'autre arriverent presque en même tems. Les Grecs qui défendoient le passage craignant d'être envelopés, firent quelques mouvemens en arriere: & Pyrrhus pour les soûtenir se mit en bataille & commença la charge. Il étoit remarquable par la richesse & l'éclat de ses armes; mais rien ne le distingua plus que sa conduite. On eût dit à le voir partout où sa présence étoit nécessaire, qu'il se produisoit selon les besoins. On réconnoissoit dans chaque évenement la sagesse de ses ordres & la présence de son esprit. Général & soldat il commandoit & combattoit. Aïant eu dans la mêlée son cheval tué sous lui, un officier de ses troupes le dégagea, & pour le sauver plus facilement, l'obligea à changer ses armes contre les

An de R. 473.

IV. Bataille sanglante.

An de R. 473.

siennes. Ce changement fut fatal à l'officier, que l'on crut être le roi & qui se vit bientôt percé de coups. Aussitôt les Romains éleverent ses armes comme un trophée,& peu s'en fallut que ce vain signal ne décidât de la victoire. Car l'armée de Pyrrhus, croïant être sans chef, perdit courage, & ne reprit une nouvelle ardeur, qu'après avoir reconnu le roi à ses discours & à ses actions. Alors l'évenement de la bataille qui paroissoit douteux, ne le fut plus, & devint funeste aux Romains. Les elephans n'avoient point encore paru : Pyrrhus ordonne qu'on les lâche, & il est incontinent obeï. L'aspect de ces animaux inconnus étonne le soldat Romain. Les chevaux effraïés de leur masse énorme, & frappés d'une odeur particuliere à ces animaux, reculent; & malgré l'effort des cavaliers se renversent sur les derniers rangs,& y jettent le trouble & la confusion. Pyrrhus, profitant du désordre, fait avancer un corps de cavalerie Thessalienne, qui charge celle des Romains épouvantés & mal ralliés, la presse, la rompt, & la

V. Pyrrhus met les Romains en fuite par le moïen de ses éléphans.

met en fuite, malgré la résistance de Lævinus blessé en ce dernier choc. La perte fut presque égale entre les vainqueurs & les vaincus, puisque les Grecs, selon Plutarque qui le raporte d'après Denys d'Halicarnasse, perdirent treize mille hommes en cette bataille, & les Romains quinze mille, outre dix huit cens prisonniers.

Pyrrhus eut de la modération dans sa prosperité : il traita les captifs, avec l'humanité ordinaire aux Grecs, & donna la sépulture également aux morts des deux partis. Se promenant sur le champ de bataille, il admira la forte constitution des Romains & leur courage, tous étant couchés le visage tourné vers l'ennemi. Il crut même, malgré la pâleur de la mort remarquer encore sur leurs visages un reste de cette fierté qui est le principe de la valeur naturelle, & frappé de ces idées il s'écria : « Que n'ai-je de tels soldats ! Avec eux je « serois bientôt maître du monde. » Tout conspiroit au bonheur de Pyrrhus. A peine a-t-il gagné la bataille qu'il voit arriver les troupes des Samnites, des Messapiens & des Luca-

An de R. 473.

VI. Il s'avance du coté de Rome.

niens, sans lesquelles il ne pouvoit rien entreprendre. Avec ce renfort, qui supplée à toutes ses pertes, il prend le chemin de Rome & s'avance jusqu'à Preneste, (maintenant Palestrine, qui n'en est qu'à 12. lieues communes.) Mais les Romains vigilans s'étoient déjà rétablis: leurs nouvelles légions montroient la même audace que les anciennes; & on auroit dit à les voir, qu'elles alloient plûtôt conquerir de nouveaux païs, que défendre le leur. Les discours de Fabricius, patricien honoré de la noblesse & du peuple, avoient en partie inspiré cetre assurance à ses concitoïens. Car il ne cessoit point de leur dire, que la perte de la bataille n'étoit duë qu'à la mauvaise conduite de Lævinus, & nullement à la valeur des Grecs; & que Pyrrhus avoit vaincu le consul & non les Romains.

VII. Vigilance & fermeté des Romains.

Le roi d'Epire ne s'étoit pas imaginé, que la république pût si vîte se remettre en état de lui résister; mais reconnoissant qu'il s'étoit mal à propos flaté de réduire une nation, sur laquelle l'adversité ne pouvoit rien,

&

& qui avoit tant de ressource dans son propre courage, il eut recours à la négociation, Il n'estimoit rien d'impossible à Cyneas quand il s'agissoit de persuader, & il disoit d'ordinaire, que Cyneas avoit pris plus de villes par son éloquence, que lui par ses armes. Ce fut ce ministre qu'il envoïa à Rome à dessein de sonder les intentions du sénat, & de le disposer à pardonner aux Tarentins. Ce Grec insinuant & flateur n'épargna ni souplesse ni artifice, pour surprendre l'amitié de la noblesse, & sur-tout des Dames ausquelles il offrit de magnifiques présens de la part de Pyrrhus. Mais tous les refuserent, & la corruption ne trouva aucun accès dans le cœur des Romains. Cyneas changea de methode, & voïant l'inutilité de celle-là, il emploïa l'éloquence après la liberalité. Revêtu d'un caractére public, il demanda audience au sénat, & l'aïant obtenuë, il mit en œuvre tout ce que la rhétorique a de plus spécieux : il ne parla que de l'estime de Pyrrhus pour les Romains, de sa disposition à renvoier sans rançon

An de R. 473.

VIII. Il envoïe un ambassadeur à Rome.

An de R. 473.

leurs prisonniers, à fournir à la république autant de troupes qu'elle en voudroit pour achever la conquête de l'Italie ; & enfin de la forte passion qu'il avoit de devenir avec les Tarentins l'ami & l'allié des Romains : ajoûtant que c'étoit l'unique récompense que Pyrrhus se proposoit des services qu'il étoit prêt à leur rendre, &de ses sentimens à leur égard. Le sénat à moitié persuadé panchoit au moins à un accommodement ; mais Appius Claudius le rappella à d'autres sentimens. Ce bon vieillard s'étoit fait conduire au sénat ce jour-là, car il étoit devenu aveugle & très-infirme. Il n'avoit écouté Cyneas qu'avec une impatience extrême, & si la bienséance l'empêcha de l'interrompre, il se dédommagea à la fin de l'audience. Car alors il représenta avec tant de solidité au sénat le tort qu'il se feroit, en acceptant le traité demandé par l'ambassadeur, que tous les sénateurs honteux de n'avoir pas pensé comme lui, conclurent de renvoïer Cyneas & de lui dire pour toute réponse, que quand Pyrrhus au-

An de R. 473. IX. Réponse du sénat.

roit retiré ses troupes de l'Italie, on entreroit en négociation avec lui, parce qu'il seroit messéant à la république de traiter autrement, que la perte qu'elle avoit faite ne l'empêcheroit pas de réduire les Grecs à reprendre le chemin de leur païs, si auparavant la raison ne les obligeoit à le faire d'eux-mêmes. Cyneas, de retour au camp de Pyrrhus, lui rendit compte de son ambassade, en homme qui n'étoit pas encore revenu de l'étonnement où l'avoit mis tout ce qu'il avoit vû & entendu à Rome. Et comme Pyrrhus le pressoit de lui définir le caractére du sénat & du peuple, il lui dit en peu de mots, que toutes les fois quil réfléchissoit sur la majesté & la sagesse du sénat, il avoit peine à se persuader que ce ne fut pas une assemblée de Dieux au lieu d'une société d'hommes, & qu'au regard du peuple, c'étoit un hydre qui renaissoit à mesure qu'on l'abattoit. « Et « si vous en doutés, Seigneur, (con- « tinua-t-il,) je vous dirai que le con- « sul a déjà une armée sur pié plus « forte que la premiere, & que cel- «

An de R. 473.

» le-là sera suivie d'une autre dès
» qu'il le voudra.

Quand les Romains n'auroient eu qu'à ménager la rançon de leurs prisonniers, ils ne pouvoient se dispenser d'envoïer des ambassadeurs au roi d'Epire. Il suffit de dire que C. Fabricius, distingué par ses rares vertus & par un desintéressement parfait malgré sa pauvreté, fut le chef de l'ambassade. Pyrrhus qui connoissoit de nom tous les illustres Romains, n'ignoroit pas le mérite de celui-ci. En effet, il lui rendit tous les honneurs imaginables, & instruit de sa pauvreté il lui offrit les plus riches présens, en ajoûtant avec politesse, qu'ils ne l'engageoient à rien contre son devoir, n'étant que de simples témoignages de l'estime qui lui étoit dûë. Le refus que Fabricius en fit avec une fermeté invincible, causa une nouvelle admiration au roi qui ne se lassoit point de loüer l'ambassadeur. Le lendemain ce prince voulut éprouver le courage de Fabricius, & voir s'il étoit aussi intrépide que desintéressé: &, parce que c'est dans les premiers

X. Fabricius refuse les présens de Pyrrhus.

mouvemens de la ſurpriſe que la conſtance ou la foibleſſe paroît, il commanda que l'on tint caché derriere une tapiſſerie, le plus grand de ſes élephans, armé, & qu'à un certain ſigne que feroit le roi, au milieu d'une converſation avec l'ambaſſadeur, l'élephant ſe montrât, aïant ſa trompe levée ſur la tête de Fabricius, & que ſon cri effraïant accompagnât l'horreur du ſpectacle. Tout ſe paſſa ſelon l'ordre de Pyrrhus, mais contre ſon eſpérance: car tenter la vertu c'eſt la ſoupçonner. Fabricius, ſans avoir jamais ni vû ni oüi ce terrible animal, demeura dans ſa tranquilité ordinaire, & ne doutant point de l'intention du roi il lui dit en ſoûriant: « Je « ſuis aujourd'hui ce que j'étois hier. » Il voulut dire, qu'il étoit inſenſible à la crainte comme aux préſens. Pyrrhus admira la vertu Romaine dans la conduite de Fabricius, & en ſa ſeule conſidération relâcha tous les priſonniers, à condition cependant qu'ils lui ſeroient rendus, ſi le ſénat perſiſtoit à vouloir la guerre. Le ſénat aïant reſolu de la conti-

An de R. 473.

nuer, ordonna sous peine de mort aux prisonniers de retourner au camp de Pyrrhus. Cette même année Tib. Corruncanius & Lævinus son collegue vainquirent les Hetruriens révoltés : le Lustre revint aussi pendant leur consulat, & le dénombrement fut de deux cens soixante & dix-huit mille deux cens vingt-deux hommes en état de porter les armes.

An de R. 474.

L'armée Romaine étoit si impatiente de voir l'ennemi, que les consuls P. Sulpicius Saverrio & P. Decius Mus qui la commandoient, marcherent au-devant de lui avec une diligence incroïable. Elle rencontra celle des Grecs près d'Asculum, (aujourd'hui Ascoli dans la Poüille, & non Asculum dans la marche d'Ancone.) Deux armées en présence ne manquoient jamais alors de se battre ; ainsi elles ne penserent plus qu'à le faire avec avantage. Pyrrhus serré en son poste, par la nature du terrein entouré de bois, ne put s'y servir de sa cavalerie. Il ne fit aussi que peu d'usage de ses élephans, parce qu'ils arriverent

XI. Seconde bataille.

trop tard, ceux qui les conduisoient ne leur aïant pû faire passer qu'avec peine une petite riviere très-rapide. Ainsi le combat se passa entre l'infanterie, ce qui étoit favorable aux Romains. On se chargea avec fureur, mais l'action ne s'étant engagée qu'assés tard, la nuit y mit fin de bonne heure. Le lendemain on recommença. Pyrrhus aïant gagné un terrein plus uni que le jour précédent, avoit changé sagement son ordre de bataille, mis ses éléphans au centre & garni de frondeurs & d'archers les intervalles de ce même centre, ce qui le rendoit impénétrable. Et c'est dans cette disposition, & après avoir fait occuper par des détachemens à droite & à gauche les postes d'où les Romains auroient pû l'incommoder, qu'il alla à eux. Les consuls n'eurent pas la prévoïance de Pyrrhus, & rendirent leurs files si serrés, qu'il ne leur resta de place pour aucune évolution, ensorte que d'un combat général ils en faisoient un combat d'homme à homme. Les Romains animés à vaincre, & attaquans les Grecs sans pen-

An de R. 474.

An de R. 474.

ser à se conserver eux-mêmes, comme s'ils se fussent estimés invulnérables, firent un grand carnage des soldats de Pyrrhus. Mais à force de pousser ce qui étoit devant eux, étant parvenus au centre de la bataille, ils furent si bien reçûs des éléphans & de la cavalerie qui n'avoit point encore combattu, que ne pouvant résister plus long-tems, ils prirent le parti de la retraite, & regagnerent leur camp. Leur perte fut de six mille hommes en tout, & celle de Pyrrhus de quatre mille. Je n'ignore point que les historiens ont parlé diversement de cette bataille; mais je crois avoir rapporté ce qu'ils en ont dit de plus certain.

XII. Les Romains sont battus.

La flaterie étoit le partage des Grecs. Les courtisans de Pyrrhus ne manquerent pas à le féliciter sur la gloire de cette journée. Accoûtumé à voir fumer l'encens sans s'en repaître, il méprisa celui qu'on lui offroit, & répondit: « Vous n'y pensés pas, encore une pareille victoire & nous sommes perdus. » C'étoit certainement bien penser, puisqu'en effet Pyrrhus avoit perdu, depuis

qu'il étoit en Italie, ses meilleures troupes & ses principaux officiers, & qu'il n'étoit point à portée comme les Romains de réparer de semblables pertes. Il étoit trop sage pour ne pas terminer là sa campagne: ainsi il ne se passa rien de plus cette année.

An de R. 474.

C. Fabricius & Q. Emilius Papus consuls en 475. ou selon Sigonius en 474. donnerent toute leur application à former une armée capable de vaincre. Trouvant le même courage aux légions, que lorsqu'on les avoit menées la premiere fois contre les Grecs, ils ne balancerent point à les aller chercher. Les Romains & eux n'étant qu'à une petite distance, Fabricius reçut une lettre du premier medecin de Pyrrhus, par laquelle il lui offroit d'empoisonner ce Prince & de terminer ainsi la guerre, sans exposer la république à de plus longs dangers, pourvû que la récompense égalât la grandeur du service qu'il prétendoit rendre. Fabricius saisi d'horreur à une telle proposition, la communiqua à son collegue, & écrivit ensui-

An de R. 475.

XIII. Générosité de Fabricius

An de R. 475.

te au roi en ces termes : « Pyrrhus » choisit aussi mal ses amis que ses » ennemis ; il fait la guerre à des gens » de bien, & se confie à des traîtres. » les Romains n'agissent pas de mê- » me ; ils détestent tout genre de » perfidie, & ce qu'ils ne peuvent » acquerir par les armes, ils ne l'a- » chetent point par la trahison. » Pyrrhus à qui le reste de la lettre expliquoit l'offre du medecin, après avoir exprimé son indignation contre lui, donna toute son admiration à la grandeur d'ame & à la générosité du consul, & s'écria qu'il n'étoit pas plus facile au Soleil de quitter son cours, qu'à Fabricius de s'écarter du chemin de la vertu. Eloge digne de ce consul, & qui convenoit en général aux Romains de son tems, en qui l'amour propre n'avoit point encore détruit celui du bien public, qui est la source des grandes actions.

Pyrrhus profita de l'avis qu'on lui donnoit, & il en connut la vérité. La mort du medecin fut le juste châtiment de son crime; & la liberté des prisonniers Romains, la pre-

An de R. 475.

miere marque de la gratitude de ce prince. Le sénat l'accepta, mais afin de n'être pas inférieur en générosité au roi d'Epire, il lui renvoïa un semblable nombre de Samnites & de Tarentins, faits prisonniers en plusieurs rencontres. Pyrrhus devenu l'admirateur des Romains, ne leur faisoit plus la guerre qu'à regret; & ne cherchant qu'à sortir de l'Italie sans honte, il députa une seconde fois Cyneas au sénat, afin de l'engager à la paix. Ce ministre le trouva ferme dans les premieres conditions que la république avoit exigées dès le commencement de l'autre négociation, & ne put l'engager à se relâcher de ce préliminaire. L'inutilité de cette seconde ambassade jetta Pyrrhus dans une extrême agitation. Il désiroit sincerement la fin de la guerre; mais l'éclat de son entreprise ne souffroit pas qu'il la laissât imparfaite, & il falloit quelque prétexte honorable pour s'en tirer. La fortune lui en présenta un, tel que la gloire la plus délicate n'en pouvoit être offensée. Il y avoit long-tems que les Siciliens, & les

An de R. 475.

XIV. Pyrrhus abandonne l'Italie, & passe en Sicile.

Carthaginois étoient en guerre. Les derniers, supérieurs agissoient dans la Sicile en maîtres, ou plûtôt en tyrans. Les Siciliens après avoir jetté les yeux de toutes parts, ne voïent que Pyrrhus capable de les délivrer. & s'adressent à lui. C'étoit dans le tems précisément, où il ne cherchoit qu'une occasion de repasser la mer. Il saisit celle-là avec joie, & laissant à Tarente une garnison plus forte que le peuple ne souhaitoit, il fit voile en Sicile avec trente mille hommes de pié, & deux mille cinq cens chevaux: ce qui suppose un renfort de troupes ou d'Epire, ou d'ailleurs. Son séjour en Italie fut de deux ans & quatre mois.

An de R. 476.

L'éloignement de Pyrrhus laissa aux Romains tous le tems de se venger des Samnites, des Tarentins, des Lucaniens & des Brutiens; car ces peuples ne pouvoient plus seuls resister aux forces de la république. Aïant perdu tout ce qui avoit été attaqué & ne conservant que ce que l'ennemi n'avoit pas eu le tems de conquerir en deux campagnes, ils inviterent Pyrrhus à les venir secou-

rir une seconde fois. Il étoit alors aussi mécontent des Siciliens, qu'ils paroissoient peu satisfaits de lui. Pouvoit-il mieux prendre son tems pour les quitter ? Il leur signifia son départ, & se mit en état de revenir en Italie.

An de R. 476.

Son retour auroit moins inquiété les Romains en un autre tems : mais être à la fois attaqués par la peste & par Pyrrhus, c'en étoit trop. On créa un dictateur, uniquement afin d'attacher le clou sacré au temple de Jupiter, comme un reméde à la contagion. P. Cornelius Rufinus consul de l'année précédente, promû à la dictature, s'étoit acquitté de la cérémonie selon la coûtume. Ce fut aux consuls M. Curius Dentatus & à L. Cornelius Lentulus, à faire de leur part ce qu'il falloit pour resister à Pyrrhus ; mais quand le premier voulut lever des troupes, le peuple eut la témérité de s'y opposer. Curius sans s'alarmer de la contradiction, continua à disposer les enrôlemens, en mettant dans la boëte ordinaire les noms de toutes les tribus : & le sort étant tombé

An de R. 477.

An de R. 478.

An de R. 478.

sur la tribu Polliane, on ordonna au premier qu'elle nomma, de comparoître. Il se cacha, bien loin d'obéïr, & le consul punissant sa rébellion, commanda que l'on vendît ses biens à l'encan; ce qui étoit une ignominie chés les Romains. Le condamné, qui avoit le droit d'appel aux tribuns du peuple, se servit du bénéfice de la loi. Mais le consul y eut si peu d'égard qu'il lui fit un crime de sa provocation, pour me servir du terme latin, & condamna le soldat à être vendu lui-même, disant, qu'un sujet desobéïssant étoit un fardeau à la république, dont il étoit bon de la soulager.

Les tribuns ne prirent point la défense du coupable, & cet éxemple passa depuis en loi chés les Romains, qui déclaroient esclave celui qui réfusoit de s'enrôler, quand il étoit nommé par sa tribu, ou que le sort le vouloit. Le trajet de Pyrrhus de Sicile à Tarente, fut plus heureux que n'avoit été quatre ans auparavant son passage de Grece en Italie. Il y débarqua suivi de vingt mille hommes de pié, & de trois mil-

XV. Il revient en Italie.

le chevaux; & quand il eut joint à ses propres toupes celles des Tarentins & de leur alliés, il s'approcha de Samnium, où les Romains achevoient d'assembler une des plus grandes armées qu'ils eussent encore mises sur pié. Curius Dentatus avoit assemblé les premieres troupes, & Lentulus son collegue le suivoit d'assés loin avec un corps considérable. Pyrrhus pour empêcher une union qui auroit rendu ses forces trop inférieures, sépara ses troupes, & en envoïa la moindre partie en Lucanie : à dessein d'amuser Lentulus, & de marcher en même tems avec l'élite de ses soldats contre Curius, campé avantageusement près de Benevent. Il y auroit surpris ce consul, par une marche forcée qu'il fit de nuit, s'il ne s'étoit égaré dans un bois, d'où il ne put sortir avant le jour. L'approche imprévûë de l'ennemi jetta d'abord de la confusion dans l'armée Romaine. Mais la bonne conduite du consul rétablit tout. Il rangea promptemant les légions en bataille, & pour montrer aux Grecs, qu'ils ne l'avoient point

An de R. 478.

An de R. 478.

surpris, en attendant qu'elles occupassent les postes qu'on leur avoit marqués, il chargea si brusquement l'avantgarde de Pyrrhus, qu'elle se renversa sur le corps qui la suivoit, & prit la fuite. Les Grecs perdirent dans ce premier choc bien des soldats & quelques élephans. Curius encouragé par ce succès, s'étend dans la plaine & engage la bataille. Il eût été difficile pendant une grande partie du jour d'en prévoir l'évenement; car si d'un côté les Grecs se trouverent les plus foibles, ils attaquerent de l'autre avec tant d'opiniâtreté, & troublerent tellement les rangs des Romains, avec leurs élephans, que le consul se vit poussé jusqu'à la tête de son camp, sans avoir pu se rallier. Le terrein en étoit avantageux, & il faut ajoûter, qu'il y avoit laissé une garde qui le soûtint si à propos, qu'elle le mit en état de recommencer un nouveau combat. L'avantage du lieu fit celui qu'eurent alors les Romains, qui tirant de haut en bas, ne portoient pas un coup inutile. Une grêle de traits, qui tomba sur les élephans

An de R. 478.

phans, détermina la victoire; car ces animaux blessés, & ensuite épouvantés par des feux de bitumes & par des cordes enduites de poix, qui degoutoient sur eux, retournerent en arriere, & jetterent dans les phalanges Grecques le même désordre qu'ils causoient communément parmi les légions. Les Romains qui n'avoient plus qu'à les suivre au lieu de les éviter, acheverent de tuer ceux qui échapperent aux élephans furieux, & en firent un si grand massacre qu'Eutrope prétend que la perte de Pyrrhus monta à vingt-trois mille hommes. Son camp livré en proïe aux Romains, devint aussitôt l'objet de leur admiration par sa singularité & sa symétrie. Jusqu'à ce jour-là, les Romains comme tous les peuples d'Italie n'avoient point de camp tracé, & chacun dressoit sa tente à la maniere des bergers sans observer d'alignement, & sans autre précaution, que de ne pas trop s'éloigner de ses compagnons. De sorte, que leur surprise fut extrême, voïant un camp dont le terrein étoit mesuré, environné de tranchées, &

XVI. Il est battu par les Romains

XVII. Camp de Pyrrhus.

An de R. 478.

fermé comme une citadelle reguliere. Ils connurent l'ufage de ce campement, s'en fervirent depuis, & le perfectionnerent enfuite de maniere, qu'après avoir pris leur modele d'après les Grecs, ils ont été eux-mêmes pour les campemens & l'art militaire le modele de toutes les nations guerrieres. Quel triomphe n'étoit pas dû au vainqueur de Pyrrhus! La forme en étoit prefcrite, mais néanmoins tout y fut nouveau pour Rome, qui vit enfemble treize cens-captifs, quatre élephans, & dans une quantité de meubles précieux, l'image d'un luxe inféparable des Tarentins, fi odieux aux Romains, que les cenfeurs C. Fabricius & Q. Emilius Papus chafferent certe année même hors du fénat Cornelius Rufinus quoiqu'honoré de deux confulats & d'une dictature, par la raifon qu'il fe faifoit fervir en vaiffelle d'argent, & qu'il en avoit le poids de dix livres. Le luftre qui revint alors, apprit à la république qu'elle avoit en fa capitale deux cens foixante & onze mille deux cens vingt-quatre

habitans sujets à la capitation, & capables de scrutin dans les comices. J'oubliois à dire que Lentulus collegue de Curius triompha à son tour, & peu de jours après lui, des Samnites & des Lucaniens.

Pendant que l'on se réjouissoit à Rome des prospérités de l'état, Pyrrhus montroit dans ses malheurs une constance propre à rassurer ses alliés. Il leur persuada même qu'il avoit reçu des lettres de Grece & d'Asie, qui lui apprennoient qu'on lui destinoit un puissant sécours. Cette nouvelle plus propre à seduire les Tarentins, qu'il assembla exprès pour leur en faire part, qu'elle n'avoit de vrai-semblance, passa de bouche en bouche jusqu'au camp des Romains, qui credules jusqu'à n'en pas douter, n'oserent désarmer. Pyrrhus qui n'avoit pensé qu'à imposer aux Tarentins, de peur qu'ils n'apportassent des obstacles à son départ, le vit sans peine, & s'embarqua la nuit, après avoir laissé par honneur une médiocre garnison à Tarente, n'emmenant en tout que huit mille hommes de pié, & cinq

XVIII. Pyrrhus s'en retourne en Epire.

An de R. 478.

cens chevaux avec lui. Voilà quelle fut l'iſſuë d'une guerre de ſix années, entre la république Romaine, & le fameux Pyrrhus, le plus grand prince de ſon tems, auſſi renommé par ſa valeur que par ſon habileté & ſon expérience à la guerre, & qui n'avoit pour tout défaut dans ce noble exercice, que celui de ſçavoir mieux conquerir, que garder ce qu'il avoit conquis. Sa maniere de camper ſervit depuis de modele aux Romains. Ils apprirent encore de lui, à éviter les plaines dangereuſes à l'infanterie, & à ſoûtenir un combat de cavalerie, ce qu'ils n'avoient point ſçu encore juſques-là.

An de R. 480.
XIX.
Ambaſſadeurs de Ptolomée Philadelphe.

Le nom Romain déja connu avant Pyrrhus au-delà des mers, devint bien plus célébre depuis la défaite de ce prince en Italie. On fit gloire de rechercher l'amitié d'une république auſſi redoutable que celle de Rome, & ceux qui n'avoient point ſes armes à craindre, déſirerent ſon alliance, par eſtime pour ſon gouvernement. Ptolomée Philadelphe roi d'Egypte, que ſon amour pour les arts & les ſciences a im-

mortalisé, fut le premier de ceux, qui ne devant jamais avoir de démêlé avec les Romains, voulut pourtant être leur ami déclaré, & leur envoïa des ambassadeurs, exprès pour les féliciter de leurs victoires. Les recevoir avec les plus vifs témoignages de reconnoissance, ne parut pas au sénat un devoir suffisant: il renvoïa des ambassadeurs à Ptolomée, qui les reçut comme il auroit fait ceux des plus grands monarques, & qui les combla de présens.

An de R. 480.

Les Tarentins se souvenoient de la maniere dont Pyrrhus les avoit quittés; & ne pouvant ni souffrir sa garnison, ni la chasser, ils prierent les Carthaginois de venir les aider à s'en défaire. Comme ces Africains ne respiroient que la guerre, on ne les attendit pas long-tems. Mais dédaignant d'attaquer Milon qui commandoit la garnison, ils engagerent les Tarentins à livrer une bataille aux Romains, qui les vainquirent, eux & les Carthaginois. Milon pour n'avoir pas le même sort, capitula avec le consul Papirius, & livra la

An de R. 481.

An de R. 481.

XX.

La ville de Tarente est démolie par les Romains

citadelle, à condition, de se retirer avec ses troupes. Sa retraite fut la ruine de Tarente; parce qu'abandonnée des Carthaginois & des Grecs, elle se rendit au consul, qui en fit démolir les murs, sans prendre d'autre vengeance des habitans. Les deux consuls avoient également réussi, l'un contre les Tarentins & l'autre contre les Samnites: on leur accorda le triomphe, mais séparement, parce que c'étoit pour deux differentes guerres. Celle des Samnites, excepté de legers intervalles de paix, avoit duré 72. ans, malgré des pertes si continuelles de leur part, que les historiens remarquent qu'elles furent l'occasion de trente & un triomphes, partagés entre les consuls, les dictateurs & les proconsuls, & que les premiers en eurent vingt-sept, & les seconds & les troisiémes chacun deux.

An de R. 482.

Il y avoit déjà long-tems que les Romains ne licencioient plus leurs légions à la fin de la campagne, & qu'ils les faisoient hiverner dans les païs conquis. Celle que l'on nommoit Campanienne, & qui etoit en

quartier à Rhegge dans la Calabre, poussée d'un esprit de libertinage s'empara de la ville, & prétendit s'y rendre indépendante de la république. L'entreprise étoit d'un dangereux exemple, aussi ne resta-t-elle pas long-tems impunie. On assiegea Rhegge, & les mutins forcés à se soûmetre, furent si sévérement punis qu'on en fit mourir cinquante à une seule fois *. Un autre exemple de rigueur va nous aprendre, que les Romains sçavoient respecter les puissances étrangeres, comme ils vouloient qu'on les respectât eux-mêmes. Il y avoit à Rome des ambassadeurs d'Apollonie, maintenant Piergo dans l'Albanie, que de jeunes gens de condition, qui sans doute ne les connoissoient pas, insulterent. Le sénat aprenant que l'on avoit violé le droit des gens, en manquant aux égards dûs à des ministres publics, fit arrêter à l'instant ces jeunes étourdis, & les remit entre les mains des ambassabeurs outragés, afin qu'eux-même en tirassent une réparation

An de R. 482.

XXI. Equité des Romains.

* Le fait qui est ici rapporté, est arrivé l'an de Rome 487.

An de R. 485.

convenable à leur caractere, & au goût de leur patrie, parce que la valeur d'une satisfaction dépend des moeurs & des coûtumes de ceux à qui elle est faite. Les Picentins, autres peuples de ce païs, que nous nommons aujourd'hui le roiaume de Naples, devinrent une portion de la république, par le droit de conquête, de même que les Hetruriens, les Samnites, les Lucaniens, & les Tarentins l'étoient déjà. Elle fit d'Arminium, ville considérable des Picentins, une colonie Romaine, comme de Benevent chés les Samnites. Tant de païs maritimes conquis, & sur-tout la prise d'une citadelle, où les plus riches effets des Samnites étoient en dépôt, rendirent l'argent si commun à Rome que * l'on commença alors à y fabriquer de la monnoïe d'argent, qui insensiblement devint monnoïe courante, au lieu qu'auparavant le cuivre seul servoit au commerce.

XXII. La monnoïe d'argent commence à avoir cours à Rome.

* Quelques écrivains mettent l'introduction de la monnoie d'argent à l'an de Rome 484. sous le consulat de Q. Ogulinus Gallus & de C. Fabius Pictor.

Il

Il y avoit si long-tems que les Sabins joüissoient des privileges que Rome accordoit aux peuples adoptés, qu'elle crût devoir les gratifier de celui de donner leurs suffrages aux élections des magistrats : ce qui étoit d'autant plus considerable alors, que le sénat augmentoit de tems en tems le nombre de ces magistrats, ainsi qu'il le fit cette année, en nommant jusqu'à huit questeurs. Les Umbriens qui sont aujourd'hui les peuples du duché de Spolete, les Salentins, dans la terre d'Otrante, & la ville de Brunduse, maintenant Brindes, assujettis en 484. à la république, acheverent d'étendre leur domination sur toute l'Italie. J'entens par ce terme ce qu'il signifioit simplement alors, c'est-à-dire la moitié de l'Italie d'àprésent, ce qui contenoit trois cens milles de longueur, & cent trente de largeur. Et ce fut un grand bonheur pour les Romains, d'avoir pû finir tant de guerres, avant de commencer celles dont nous allons parler, & dont les histoires qui nous restent, ont indiqué l'époque avec une exa-

An de R. 485.

An de R. 488.

An de R. 488.

ctitude qu'elles n'ont point eu pour toutes les autres. On doit demeurer d'accord, que le détail des trois guerres Puniques, ou des Carthaginois, est un des plus beaux morceaux de l'histoire Romaine, & le plus généralement applaudi. La premiere commença l'an 489. de la fondation de Rome, du monde 3740. la quatriéme année de la 128. Olympiade, 244. ans depuis l'état consulaire, & 125. depuis l'embrasement de Rome: le 65. de la monarchie des Macedoniens, & 263. ans avant Jesus-Christ.

CHAPITRE IX.

Depuis le commencement de la premiere guerre Punique, jusqu'au tems que les Romains se rendirent aussi redoutables par mer que par terre.

Espace de quarante-sept ans.

An de R. 489.

LA république de Carthage en Afrique, étoit florissante depuis plusieurs siecles. Sa puissance, comme celle des grands états, s'étoit formée par les armes & par le commerce & s'étendoit sur tout ce que nos Géographes désignent aujourd'hui par le nom de Barbarie. Outre ce continent, elle possedoit au-delà de la mer les isles de Sardaigne, & de Corse, & une bonne partie de la Sicile. L'union des Carthaginois avec Hieron roi de Syracuse, pour la perte des Mamertins, ou Messinois, & le siege de Messine furent l'occasion de la guerre. Les Mamertins sentant le peu de proportion de leurs forces avec celles des Carthaginois & des Syra-

I. Occasion de la premiere guerre des Romains & des Carthaginois.

An de R. 489

cusains, avoient imploré l'assistance des Romains, qu'ils trouverent disposés à la leur accorder. Le sénat étoit déjà mécontent de ce que les Carthaginois avoient fourni des secours aux Tarentins, & il ne fut pas fâché, d'avoir un prétexte aussi noble que celui d'aider des Peuples opprimés, pour marquer son ressentiment aux Carthaginois. * Appius Claudius consul, (que les fastes de Sigonius ne font pas consul cette année) passa donc en Sicile avec un corps d'armée, qu'il y transporta sur une flotte la plus mal équipée qu'on eût encore vûë. Elle ne laissa pourtant pas d'y arriver heureusement, & de faire lever aux Carthaginois le siége de Messine. Le consul eut l'honneur de les vaincre en deux batailles qu'il donna, à peu de distance l'une de l'autre. Mais comme il n'étoit venu que dans l'intention de délivrer les Messinois, il repassa la mer, sans se proposer nulle conquête. Le sénat approuva sa con-

II. Les Carthaginois sont battus, & Messine est délivrée.

* Quelques écrivains soûtiennent que cet Appius Claudius qui passa d'abord en Sicile, est different du consul.

duite, & lui décerna le triomphe. Cette année qui étoit celle du Lustre, fit voir que toutes les guerres des Romains bien loin d'épuiser leurs forces, les avoient multipliées, par l'adoption que Rome faisoit sans cesse de nouveaux habitans; il s'en trouva à ce dernier dénombrement deux cens quatre-vingt-douze mille deux cens vingt-quatre en état de porter les armes; ce qui comprenoit un équivalent de richesses, qui mettoit la république en état de suffire à tout. Les combats de gladiateurs appariés & exercés à l'escrime, pour en faire un spectacle public aux funérailles des personnes illustres, commencerent sous le consulat d'Appius, par une espece d'institution, dont D. Junius Brutus fut l'auteur. Comme elle passa en coûtume ordinaire chés les Romains, on a crû en devoir marquer ici le commencement.

An de R. 489.

L'an 490. le sénat ordonna aux consuls de repasser en Sicile, & d'y mener toutes les légions. Ils y firent la guerre avec autant de bonheur qu'Appius; & Hieron, effraïé d'apprendre, qu'ils avoient résolu le sié-

An de R. 490. III. Alliance des Romains avec Hieron roi de Syracuse.

An de R. 490.

ge de Syracuſe, rompit avec les Carthaginois, & traita de la paix avec les conſuls. Les conditions furent, qu'il rendroit la liberté à tous les priſonniers, tant Romains que Mamertins, & qu'il païeroit cent talens d'argent, (le talent étoit de mille écus,) pour les frais de la guerre. A juger par l'évenement, les Romains n'avoient point encore fait de traité plus avantageux, parce que voulant avoir déſormais des troupes qui ſéjournaſſent en Sicile, rien ne leur étoit ſi commode, que de tirer d'un Roi allié & opulent la ſubſiſtance de leurs troupes, dans le lieu où étoit le théatre de la guerre. Manius Valerius, un des deux conſuls qui commandoit en Sicile, eut l'adreſſe d'attacher Meſſine à la république, en inſinuant à cette ville, que c'étoit le vrai moïen de ſe ſouſtraire à la tyrannie, qu'elle alloit ſouffrir des Carthaginois; & cette acquiſition pacifique, fut payée par le ſénat du ſurnom de Meſſala, que Valerius ajoûta au ſien. Ce fut encore lui, qui ſoûmit la ville de Catane, & qui en apporta à Rome un nou-

IV. Alliance avec les villes de Meſſine & de Catane.

veau cadran ſolaire, bien meilleur que celui que Papirius Curſor y fit voir le premier, il y avoit trente ans. Ce ſecond ſervit de régle pendant quatre-vingt-dix-neuf ans, & ne perdit ſon crédit que depuis que M. Philippus un des cenſeurs en eut produit un different des deux autres. On s'imagine, ſans qu'il ſoit beſoin de le dire, qu'ils étoient tous bien défectueux, puiſque Scipion Naſica cenſeur environ dans ce tems-là, eſt le premier qui ait diviſé également les heures du jour, avec de l'eau tombant goutte à goutte d'un vaſe dans un autre : je ne ſçai, ſi c'eſt ce qu'on a depuis appellé Clepſydre.

An de R. 490.

La joie, qui naiſſoit des proſpérités continuelles de la république, fut interrompue par la peſte, qui affligea un grand nombre de familles à Rome. On y pratiqua l'ancienne ſuperſtition, eſtimée un reméde à ce funeſte mal. On chargea de la cérémonie Cn. Fulvius Centumalus, déclaré dictateur & Q. Marcius Philippus ſon lieutenant : & c'eſt la quatriéme Dictature pour la contagion.

An de R. 491.

Le sénat n'avoit pas jugé à propos de laisser son armée en Sicile, comptant que Hieron avec quelques troupes auxiliaires pourroit faire tête aux Carthaginois. Et de-là vint, que l'année suivante il ne lui envoïa que deux légions de renfort, avec lesquelles on assiegea Agrigente, qu'Annibal Amiral des Carthaginois, tenta inutilement de secourir, aïant été battu sur terre par les consuls L. Posthumius Megellus & Q. Mamilius Vitulus. La prise de cette place causa à Rome une joye infinie, & détermina le sénat, qui auparavant ne pensoit à rien moins qu'à conquerir la Sicile, de donner tous ses soins à l'incorporer à la république. Il y avoit en ce dessein beaucoup de hardiesse ; car les forces maritimes des Carthaginois étoient redoutables. Ils venoient de soumettre nouvellement toutes les côtes de l'Isle, ils infestoient même celles de l'Italie, qu'ils tenoient dans une crainte perpetuelle de quelque invasion subite. Mais qu'y a-t-il d'impossible à l'ambition, quand le courage & la prudence

V. Prise d'Agrigente.

'accompagnent ? Le sénat surmonta tout, & ce qui est admirable, l'ignorance même. Il n'y avoit presque personne en toute l'Italie, à qui l'art de bâtir de grands vaisseaux & celui de les conduire fut connu. Il trouva le moïen d'en faire construire cent à six rangs de rames, & vingt-trois sur le modele de deux navires Carthaginois qu'ils avoient pris & tirés à terre. Il sembloit moins aisé de faire des matelots & des pilotes, car le tems seul & l'expérience pouvoient enseigner ceux qui se destinoient à cette profession. Les régles furent courtes & simples, & elles se réduisirent à cette unique précaution contre la tempête, ou contre une poursuite trop vive de la part des ennemis, qui fut de se faire échouer, & ensuite de remettre à l'eau les vaisseaux à force de bras & de léviers, quand l'orage seroit cessé, ou quand l'ennemi trop supérieur seroit éloigné. Par cette leçon on peut imaginer quelles dûrent être les autres.

An de R. 491.

An de R. 492.

VI. Les Romains apprennent l'art de la navigation.

Dès que les consuls Cornelius & Duillius crurent leurs barques en

An de R. 493.

An de R. 493.

état de tenir la mer, (je n'ose donner d'autre nom à leurs prétendues galeres,) ils s'embarquerent dessus avec autant de confiance que si toute l'industrie humaine y eut été emploïée. Et ce qui étonne davantage, ils oserent engager un combat naval contre la nation du monde la plus célébre dans l'art de la navigation, & que les historiens aussi ont le plus vantée. Quoiqu'ils fissent d'abord même route, cependant ils devoient se partager à une certaine hauteur, parce que les consuls se proposoient deux desseins à la fois, mais qui ne demandoient pas les mêmes forces. Cornelius avoit formé une entreprise sur Lipare, capitale de sept petites Isles de la mer de Toscane, & dépendantes de la Sicile : & se croïant capable de la réduire avec dix-sept galeres, il quitta le gros de la flotte, & fit voile avec ce détachement. Le hasard voulut qu'il fût rencontré d'un bien plus grand nombre de navires Africains, qui se rendirent maîtres & de sa personne & des vaisseaux qu'il commandoit. Les succès de

uillius réparerent bien l'infortune : son collegue. Car étant tombé abord sur cinquante galeres Car- ıaginoises, qui ne résisterent que ɜu, il fit force de voiles & de ra- .es sur le reste de la flotte; & l'aïant ›inte d'assez près pour y jetter des rapins, qui étoit une invention ouvelle, on vint à l'abordage, où :s Romains combattant comme à ɜrre, ôterent aux Africains l'usage 'une manœuvre beaucoup meil- :ure que celle des Italiens, qui ne appercevans pas alors de l'élement ır lequel ils combattoient, firent ır la mer tout ce qu'ils auroient ıit sur la terre, vainquirent les Car- ɦaginois & leur prirent 50. navires.)uillius qui, après cette victoire, .e trouva plus d'ennemis sur la mer, ontinua sa route, fit lever le siege le Segeste, & prit d'assaut la ville de Macella, dans la Calabre ulterieu- e, comme on parle aujourd'hui. .e sénat surpris des prosperités de :e consul, n'imagina rien de plus grand pour sa récompense que de ui accorder l'honneur du premier riomphe naval, & la permission

An de R. 493.

VII. Les Carthaginois vaincus par les Romains dans un combat naval.

An de R. 497.

particuliere d'avoir une musique & des flambeaux à l'heure de son souper. C'étoit par ces légeres récompenses que les Romains païoient la véritable gloire. La fausse se vend plus cher aujourd'hui.

La cruelle & injuste coûtume établie à Carthage de punir les généraux, dans les évenemens malheureux, auroit coûté la vie à Annibal, sans un stratagême qui lui réussit. Se voyant défait, avant qu'on en sçût rien à Carthage, il y envoïa un homme de confiance, pour y donner avis que les forces des Romains étoient très-supérieures aux siennes, & pour recevoir sur cela les ordres de la république. « Qu'il combatte, » répondit-elle, « Il l'a fait, (dit son » envoïé,) mais il a été vaincu. » On n'osa pas condamner ce que l'état lui-même venoit d'ordonner, ni faire le procès à la fortune sur laquelle seule on voulut bien rejetter la défaite d'Annibal.

La mésintelligence qui se mit entre les Romains & leurs troupes auxiliaires, qui se séparerent d'eux, coûta aux premiers la perte de qua-

e mille hommes, dans un combat
ue leur sçût donner à propos Amil-
ar, commandant de l'armée de ter-
e des Carthaginois. Mais les Ro-
ains, dont toutes les vûës étoient
our la mer, semblerent n'estimer
en cette défaite; & l'année suivan-
e ils se rendirent maîtres des Isles
e Sardaigne & de Corse, sous le
onsul L. Cornelius Scipio qui atta-
ua l'armée Africaine avec tant de
ourage, qu'elle perdit la bataille
vec Hanno son général qui y fut
ué. Rien ne prosperoit aux armées
avales des Carthaginois. Annibal
ui revenoit d'Afrique, où il avoit
assemblé des vaisseaux & des trou-
es, aïant rencontré la flote Romai-
e, aima mieux l'éviter en fuïant,
ue de risquer à se voir condamné, si
a fortune lui devenoit contraire.
Mais il trouva sur ses propres navi-
es le malheur qu'il craignoit à Car-
hage; ses soldats honteux de sa lâ-
cheté l'aïant jugé militairement, l'at-
tacherent à une croix.

An de R. 493.

An de R. 494. VIII. Les Romains se rendent maîtres des isles de Sardaigne & de Corse.

An de R. 495.

Cette année n'eut pas des succès
si marqués, on prit des places & on
en perdit, & la seule action de M.

An de R. 495.

Calpurnius Flamma, tribun d'une légion, eſt tout ce qu'il y eut de memorable. A. Attilius Calatinus premier conſul avoit, à la vûë de l'armée Carthaginoiſe, ſi mal poſté la ſienne qu'il falloit qu'elle pérît en ce lieu-là. Calpurnius ſuivi de trois cens hommes choiſis, entreprit de donner le tems au conſul de ſe dégager, & occupa à propos une hauteur voiſine, d'où en tirant inceſſamment, il fit une diverſion entiere des forces ennemies, que le général Africain emploïa toutes à chaſſer Calpurnius de l'eminence, pendant qu'Attilius par un mouvement neceſſaire donnoit aux ſiennes un terrein commode, où elles s'étendirent autant qu'elles voulurent. Les trois cens ſoldats auſſi intrépides que leur chef; combattirent tous juſqu'au dernier ſoupir. Calpurnius dangereuſement bleſſé, ne ſurvêcut que de quelques momens à ſa gloire, aïant eu la cruelle deſtinée d'être mis au nombre des morts, & d'être enterré avec ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille.

Un autre Attilius, dont le prenom

ɔit Caius, se distingua l'anné suinte, qui fut celle de son consulat, r la prise des isles de Lipare & de elite, ou Malte. Certains prodiges ais ou faux, vûs à Rome, ou supɩsés cette année, firent qu'on y éa un dictateur pour la célébraɔn des fêtes Latines. On éleva à tte dignité Q. Ogulnius Gallus, i donna la lieutenance générale à . Letorius Plancianus. Il faut obver, que c'est la seconde dictature pareille circonstance.

An de R. 496.

Il y avoit déjà huit ans, que la erre se faisoit en Sicile contre les ırthaginois, lorsque les Romains croïant aussi puissans sur la mer, 'ils l'étoïent sur la terre, résolurent changer de théâtre, & de porter guerre en Afrique. Un si grand ssein ne pouvoit s'excecuter qu'ac une très-nombreuse armée nava- On mit donc en mer une flotte mposée de trois cens trente voiles, nt on donna le commandement x consuls M. Attilius Regulus & Manlius Vulso. Les Carthagiis, qui comprirent tout le danger ce prodigieux armement, en fi-

An de R. 497.

IX. Les Romains portent la guerre en Afrique.

An de R. 497.

rent un qui ne cedoit point à celui là, & l'on vit sortir de leur ports à une seule fois trois cens soixante vaisseaux. Ce nombre étonnant de navires, se divisa de part & d'autre en differentes flottes, qui donnerent trois differentes batailles en un même jour, & où les Romains accoûtumés à l'abordage, que leurs grapins rendoient facile, furent victorieux. Ils païerent cet avantage de la perte de vingt-quatre de leurs vaisseaux qui perirent avec tout l'équipage: ils s'en étoient dédommagés en coulant à fond trente navires Carthaginois, & en s'emparant de soixante & quatre autres.

La dispersion de la flotte ennemie, après ces trois combats, facilita aux vainqueurs la descente qu'ils avoient premeditée de faire sur quelque côte d'Afrique, dont la plus éloignée, n'etoit qu'à deux cens milles de Sicile. La citadelle de Clupea, bâtie jadis par les Siciliens sur le promontoire Hermæa, fut la premiere conquête des Romains sur l'état de Carthage. Possesseurs de cette forteresse, ils ravagerent impunément

nunément la frontiere, & ne trouant de défense en aucun lieu, ils pénétrerent très-avant dans les teres. Il n'y a point à douter, que les consuls n'eussent fait bien d'autres rogrès, si le sénat en donnant de ouveaux ordres contraires à ses ropres intérêts n'eut rappellé Manus, avec une bonne partie des oupes, & laissé seulement Régulus n qualité de proconsul en Afrique, vec quinze mille hommes de pié, cinq cens chevaux. En attendant ue la guérre lui fournît l'occasion 'emploïer sa valeur contre les enemis de Rome, il eut celle de moner son courage dans un très-grand éril, étant campé le long du Bagra-, (maintenant Magrida) qui couit entre Carthage & Utique. Car pensant à aucun danger, il fut udain, à la vuë de toute l'armée, aqué par un serpent d'une grosur si terrible, qu'il fallut des maines de guerre pour achever de er ce monstre, contre lequel il se fendit vaillamment. Aulu-Gelle étend, que Régulus envoïa la peau cet animal à Rome, & qu'elle

An de R. 497.

An de R. 497.

avoit six vingt piés de long.

Avec le tems les Carthaginois rassemblerent leurs forces de terre, & se crurent en état de soûtenir la campagne, mais la fortune n'étoit pas encore reconciliée avec eux, & ils perdirent une bataille, plûtôt par leur mauvaise conduite qu'autrement, n'aïant pas sçû choisir un terrein favorable à leur cavalerie & à leurs élephans. La prise de Tunetum, ou Tunis, fut un des fruits de la victoire. La place étoit bonne, & Régulus y laissa garnison.

X. Les Carthaginois sont battus.

Les Carthaginois aïant perdu la plûpart de leurs généraux en cette guerre, eurent recours aux étrangers, & appellerent à leur service le vaillant Xantipe Lacedemonien, qu'ils mirent à la tête de leur armée. Sous lui les affaires changerent de face : il battit les Romains à la premiere rencontre, les repoussa jusqu'à Clupea, & fit Régulus prisonnier. L'ingratitude & la perfidie étoient les vices favoris des Carthaginois. Honteux de devoir leur salut à un étranger, ils surprennent Xantippe

XI. Défaite des Romains: Régulus est pris prisonnier.

par la démonſtration d'une reconnoiſſance effective, & l'invitent de venir recevoir à Carthage le prix de ſes ſervices. Il s'embarqua, afin d'y arriver plûtôt : mais il y avoit un ordre ſecret des magiſtrats de Carthage, confié à ceux qui commandoient le vaiſſeau, de faire périr Xantippe. L'ordre s'exécuta, & ce grand capitaine fut précipité dans la mèr.

An de R. 497.

Les Romains échappés de la bataille, ſe défendirent à Clupea avec un courage inconcevable, & obligerent les vainqueurs d'en lever le ſiége. Une longue perſévérance auroit pû les en rendre maîtres, ſi la crainte d'être ſurpris par les conſuls M. Emilius Paulus & Servius Fulvius Pœtinus Nobilior, qui étoient partis de Sicile avec trois cens cinquante vaiſſeaux ne les eût fait préférer d'aller plûtôt au-devant d'eux, que de les attendre devant une place, qui n'étant peut-être pas réduite quand ils arriveroient, auroit laiſſé aux Carthaginois l'embarras de partager leurs forces, pour s'opposer à l'ennemi. Ce fut aux côtes

An de R. 498.

An de R. 498.

XII. Combat naval, oú les Carthaginois sont vaincus.

d'Afrique, que le combat naval se donna : & si l'on en juge par l'évenement, la valeur Punique étoit bien ralentie, ou celle des Romains bien supérieure, ceux-ci n'aïant perdu en tout que neuf vaisseaux, pendant que les Carthaginois en eurent cent quatre coulés à fond, & trente de pris.

Les consuls, qui sçavoient que le sénat préferoit la conquête de la Sicile à tous les avantages qu'ils auroient remportés en Afrique, après cette derniere victoire, repasserent aussitôt la mer; comptant que les places qui jusqu'alors avoient tenu dans cette isle le parti des Carthaginois, l'alloient abandonner, pour en prendre un meilleur. C'étoit raisonner conséquemment, mais la raison ne prévoit pas tout. L'inconstance de la mer, & la fureur des flots qui n'entroient point dans le systême des Romains, firent dans ce court trajet tout ce que les plus fiers ennemis de la république n'avoient pû faire. Une tempête effroïable surprit la flotte victorieuse, vers les côtes de la Sicile, &

XIII. Toute la flotte des Romains périt par une tempête.

poussant ses vaisseaux sur des rochers, qui les briserent, on vit en un instant le rivage couvert de corps morts, & de navires mis en pieces; & les vagues rapportant ce qu'elles avoient entraîné au fond des eaux, offrir en spectacle des légions entieres, dont il n'y eut qu'un petit nombre, qui reçû avec beaucoup d'humanité par Hieron, fut renvoïé à Messine, sans escorte. La république ne priva point pour cela les consuls de l'honneur du triomphe, persuadée qu'ils ne devoient pas répondre des vents & des tempêtes.

An de R. 498.

Karthalo général des Carthaginois, profitant du desastre des ennemis, assiégea incontinent Agrigente, la prit, & en rasa les fortifications. Il fut contraint de borner à ses exploits : car les Romains, jamais plus grands que dans l'adversité, travaillerent avec une si extraordinaire diligence à rebâtir de nouveaux vaisseaux, ou à racommoder ceux qui pouvoient encore servir, qu'en trois mois de tems, ils remirent en mer deux cens cinquante

An de R. 499.

An de R. 499.

navires. Les Carthaginois avoient aussi pendant ce tems-là rassemblé deux cens voiles, qui porterent en Sicile les vieilles bandes Afriquaines, & beaucoup d'autres troupes moins aguerries, & toutes commandées par Asdrubal. A. Attilius Calatinus, & Cn. Cornelius Asina étoient alors consuls : ils enleverent dans le cours de la campagne plusieurs villes aux Carthaginois & retournerent ensuite à Rome.

An de R. 500.

Le printems suivant, Cn. Servilius Capio, & C. Sempronius Blæsus nouveaux consuls, passerent en Sicile avec la flotte & delà en Afrique. Après avoir long-tems croisé à la hauteur des côtes, afin d'y répandre une terreur générale, & de partager ainsi les forces ennemies, ils vinrent à l'improviste moüiller à Meninx, qui étoit une ville de l'isle des Lotophages, proche de la petite Syrte. Les Romains ne connoissant point le danger qu'il y avoit à raser trop près cette côte, donnerent contre des bancs de sable mouvant, d'où ils ne se tirerent qu'avec des peines extrêmes, & firent ensuite

voile vers Palerme, avec une vitesse qui ressembloit fort à la fuite. Après s'y être rafraîchis, ils voulurent ramener la flote en Italie par le détroit, chose assés imprudente. Un orage furieux, dans lequel ils perdirent cent soixante vaisseaux, leur fit païer cher cette témérité. Le bon ordre se conservoit à Rome, indépendamment des calamités; & cette même année les Censeurs bannirent du sénat treize patriciens, convaincus de malversation. Le Lustre qui revint alors, apprit que si les guerres continuelles n'avoient pas permis que le nombre des habitans s'accrut, elles ne l'avoient encore que très-peu diminué, puisqu'il s'y trouva deux cens quatre-vingt-dix-sept mille sept cens quatre-vingt-dix-sept hommes en état de porter les armes.

An de R. 500.

XIV. Une autre flotte a le même sort.

An de R. 501.

Quelle que fût la résolution du sénat, de chasser les Carthaginois de la Sicile, il falloit néanmoins qu'il s'accommodât au tems, & qu'il se réduisît à n'y avoir qu'une armée de terre, sous les ordres des consuls L. Cœcilius Metellus & de C. Furius

An de R. 502.

An de R. 502.

Pacilus. Elle y passa sur soixante vaisseaux de transport. Et comme cette armée même étoit encore inférieure à celle des Africains, il parut, que le sénat vouloit plûtôt soûtenir la guerre, que la faire. Ce fut dans cet esprit que les consuls qui n'ignoroient pas aussi la crainte que les légions avoient des élephans, se tinrent presque toute la campagne retranchés dans leur camp sous Palerme, où il vint un ordre à C. Furius, de repasser promptement en Italie, avec une partie des troupes.

An de R. 503.

Les espions d'Asdrubal lui aïant appris cette nouvelle, il fit des courses sans crainte, & ravagea tout le païs jusqu'aux portes de Palerme. Metellus, qui commandoit l'armée en qualité de Proconsul, souffroit impatiemment cette insulte, & attendoit l'occasion de s'en venger. Il y a des momens pour tout à la guerre, & il n'y a qu'à les sçavoir prendre : c'étoit un des talens de Metellus. Il remarqua qu'Asdrubal, à force de s'approcher pour le resserrer, s'embarassoit lui-même, & s'ôtoit l'usage de ses formidables élephans,

ephans, ausquels il falloit un vaste errein. Alors il sort brusquement ır lui, pousse les Carthaginois, ui ne peuvent se déploïer suffiamment, & les mene battant jusu'au camp d'Asdrubal, dont il se end maître, lui tuë vingt mille homıes, & prend ou tuë vingt-six eleɔhans; le proconsul trouva dans la uite le moïen d'en avoir cent vingt, ui peu de tems après décorerent on triomphe. Ce succès si inesɔéré décida de toute la Sicile en aveur des Romains, à l'exception le Lilybée & de Drepane qui en ont deux villes maritimes. Asdruɔal aïant repassé de Lilybée à Carhage, y eut le sort des généraux nalheureux, & y fut condamné à nort.

An de R. 503.

XV. Insigne victoire des Romains.

L'orgueil & le courage cedent aux dversités. Les Carthaginois humiiés par toutes celles qu'ils avoient prouvés depuis quatorze années e guerre, envoïerent des ambassaeurs à Rome pour y faire des proositions de paix, & la conclure, ourvû que les conditions fussent onorables. Ils espéroient beaucoup

XVI. Les Carthaginois envoient au sénat des ambassadeurs pour demander la paix: Régulus les accompagne.

An de R. 503.

de l'ennui que Régulus avoit eu dans sa longue prison & de l'impression que feroit sur lui la vûë de sa patrie : ce sont en effet deux grands mobiles pour une ame vulgaire. Ils voulurent pour ces raisons qu'il accompagnât leurs Ambassadeurs, après lui avoir fait promettre, que si la paix ne pouvoit se conclure, il reviendroit à Carthage. Mais c'étoit mal connoître Régulus, que de compter sur sa foiblesse. Arrivé à Rome, il exhorta le sénat à continuer la guerre, & lui prouva clairement la foiblesse des Carthaginois. L'utilité du conseil ne persuada pas le sénat, qui crut que la continuation de la guerre, quelque heureuse qu'on la prevît, coûteroit trop cher, étant achetée par la perte de Régulus. Mais plus Rome étoit attentive à le conserver, & plus il témoignoit d'esprit & d'ardeur à lever les obstacles, sans pourtant qu'il voulût blesser la vérité. Car il ne desavouoit pas, que s'il retournoit à Carthage, il n'y avoit point de supplice qu'on n'y inventat contre lui; mais il déclaroit en même tems, que cette

XVII. Régulus s'oppose à la paix.

destinée lui sembloit beaucoup plus supportable, que d'être à Rome inutile à sa patrie, & de l'être devenu par sa faute; que n'ayant point perdu dans sa captivité les sentimens d'un Romain, il devoit à sa gloire la preuve de les avoir conservez; & qu'enfin dans l'alternative de la vie & de la mort, il aimoit bien mieux exposer son corps à d'affreux supplices, que de livrer son ame au cruel repentir d'avoir manqué à la république, & à soimême.

An de R. 503.

Une resolution si étrange fut encore combattuë de tous les argumens que la raison & la nature suggeroient, mais rien ne put vaincre le courage indomptable de Régulus. Ni parens, ni amis n'étoient plus écoutez de lui, & il refusa de voir sa femme, & sur tout ses enfans, dont la tendre jeunesse étoit propre à émouvoir un Pere.

XVIII. Supplice de Régulus.

La négociation étant rompuë par sa seule resistance, les ambassadeurs le ramenerent à Carthage, où il souffrit des tourmens horribles, dont l'idée fait fremir, & nous fait con-

An de R. 503.

noître quelle étoit la barbarie, l'inhumanité & la fureur des Carthaginois. On lui coupa d'abord les paupieres, afin de le priver du sommeil, & on le jetta ensuite dans une sombre prison. Il est tiré de ce cachot à quelque tems de là, & exposé aux plus ardens rayons du soleil. Et parce que ce genre de mort auroit été trop doux, après ces premieres souffrances, on enferme Régulus dans un tonneau armé en dedans de pointes de clous, & si étroit que le plus leger mouvement les lui enfonçoit dans le corps. Ainsi périt ce grand homme.

XIX. Vengeance de la femme de Régulus.

Au moment que le sénat eut appris cet excès de cruauté, il fit livrer à Marcia femme de Régulus, les plus considerables prisonniers Carthaginois qui étoient à Rome, afin qu'elle pût venger sur eux la mort de son époux. Sans les faire passer d'un genre de tourment à un autre elle les enferma dans une étroite armoire armée de pointes de clous, comme le tonneau où son mari avoit été mis, & les y laissa cinq jours sans aucune nourriture. Bostar, un de ces

An de R. 503.

Carthaginois, fut celui qui résista le moins à la faim & à la douleur, ce qui fut un nouveau supplice pour l'un d'eux nommé Amilcar, qui eut l'infection du Cadavre à supporter, & qui le soûtint long-tems, par le soin que l'on prit de lui fournir assez de nourriture, pour prolonger sa vie & son supplice. Le sénat étonné, qu'il eut soutenu ces tourmens sans mourir, en eut pitié, & ordonna qu'on l'ôtât de cette horrible demeure. Il renvoïa même les cendres de Bostar à Carthage, & commanda que l'on traitât desormais avec humanité le reste des prisonniers, afin d'apprendre aux Carthaginois que la justice Romaine irritée par les exemple d'une cruauté innouïe, sçavoit donner des bornes à sa vengeance.

An de R. 504.

Les légions ne s'accoûtumoient point aux élephans, & ne pouvoient se resoudre à combattre contre des bêtes : leur horreur pour ce genre de guerre retardoit les progrès qu'elles auroient pu se promettre. Outre cela, la nécessité de reduire encore quelques places maritimes de la

An de R. 504.

Sicile, l'objet fixe de l'ambition du sénat, le déterminèrent à remettre une flotte en mer. Elle ne fut pas plûtôt en état de faire voile, qu'elle prit la route de Lilybée place meridionale sur le Promontoire de Sicile, vis-à-vis l'Afrique, & dont la conquête importoit à la république. Mais cet armement ne fut pas plus heureux que les derniers, & l'on en attribua la faute au consul P. Claudius Pulcher. De quelque part qu'elle vint, elle ne pouvoit être plus funeste, les meilleurs vaisseaux de cette flotte aïant péri, & le reste étant insuffisant pour le siége, que l'on fut contraint d'abandonner, afin de ne pas perdre en une même campagne une armée de mer & une de terre.

Rome avoit souvent rétabli ses affaires par la dictature, elle l'emploïa cette année, & la mit sur la tête de M. Attilius Calatinus, le premier dictateur qui eut commandé hors de l'Italie. Cecilius Metellus honoré d'un triomphe sur les Carthaginois, eut sous lui la charge de général de la cavalerie. Il ne revint à la république aucune utilité de cette créa-

tion, & la campagne s'écoula sans qu'il s'y passât rien de mémorable. La guerre devenoit cependant onereuse aux deux partis, & l'on s'apperçut à Rome, au retour du Lustre, qu'elle épuisoit l'état, d'hommes comme d'argent, par la diminution des citoïens, réduits à deux cens cinquante un mille deux cens vingt-deux, au lieu de deux cens quatre-vingt-dix-sept mille sept cens quatre-vingt-dix-sept qui se trouverent au précedent dénombrement.

An de R. 504.

An de R. 506.

L'absence des deux consuls & le besoin d'en nommer d'autres furent l'unique motif de la dictature, faite l'an 507. de la fondation de Rome. On en revêtit Tib. Coruncanius Nepos, qui donna le commandement de la Cavalerie à M. Fulvius Flaccus. Il y avoit près de sept ans que le sénat n'avoit fait d'armement naval, & qu'il n'entretenoit que quelques vaisseaux de transport pour les convois qu'il envoïoit de tems à autre en Sicile. L'épuisement de ses finances l'auroit forcé à en demeurer là, si la crainte d'Amilcar amiral de Carthage, lequel infestoit de nou-

An de R. 507.

An de R. 507.

veau les côtes d'Italie, & qui menaçoit de s'y établir, n'eût obligé les Romains à un dernier effort par mer. La générosité des particuliers qui s'interesserent en cette pressante conjoncture à la gloire de l'état, remedia à la sterilité du fisc, & fournit à la dépense d'une armée de mer. Dès qu'elle fut prête, elle chercha la flotte ennemie, & la rencontra à la hauteur des isles Egatiennes au couchant de la Sicile, & moins voisines d'elle, que de Carthage. L'animosité extrême des deux partis rendit le combat cruel & douteux. Mais à la fin les Romains demeurerent victorieux, après avoir pris ou coulé à fond plus de six vingt vaisseaux.

An de R. 508.

XX. Les Romains remportent sur mer une victoire sur les Carthaginois.

An de R. 511.

L'impuissance des Carthaginois fit ceder l'orgueil à la necessité, & ils demanderent la paix avec de si vives instances, que si Rome ne crut pas devoir la leur refuser, elle la leur vendit au moins bien cher, comme on le verra par ces cinq conditions qu'elle leur imposa. La premiere, qu'aussi-tôt le traité ratifié, ils païement à la république mille talens, (le talent étoit de mille écus) &

douze cens autres dans le terme de dix années. La seconde d'évacuer toute la Sicile, &les isles adjacentes. La troisiéme, de ne faire la guerre aux Syracusains & à leurs alliez, directement ni indirectement. La quatriéme, de ne laisser aucuns vaisseaux de guerre dans toute l'étenduë de la domination Romaine : & la cinquiéme, de rendre sans rançon tous les prisonniers, & de livrer les deserteurs. Voilà quelle fut la fin de la premiere guerre Punique que les Grecs ont appellée Sicilienne. Elle dura ving-quatre ans, & finit l'an 512. de Rome ; 23. ans, avant le commencement de la seconde, & 249. ans avant la naissance du Sauveur. On prétend, que les Romains y perdirent sept cens vaisseaux, & les Carthaginois cinq cens.

An de R. 511.

XXI. Fin de la premiere guerre Punique.

An de R. 512.

La diminution des habitans à Rome n'empêcha pas le sénat de former deux nouvelles tribus, sçavoir la Veline & la Quirine : le nombre des tribus après cet accroissement demeura fixe à trente-cinq. La politesse & les Sciences commencerent alors à germer avec la paix dans cet-

An de R. 513.

XXII. Naissance des lettres à Rome.

An de R. 514.

te terre, où elles devoient un jour porter de si beaux fruits. La comedie fut le fruit le plus précoce. Livius Andronicus, né en Grece, composa alors sa premiere piece de théatre, que l'on représenta l'an 514. de Rome, & un an avant la naissance du poëte Ennius, 160. ans après la mort de Sophocle & d'Euripide, & l'an 62. depuis celle de Menandre. Quoique les comedies d'Andronicus fussent encore bien éloignées de la perfection, elles étoient si fort audessus des pieces satyriques nées avec le premier usage du théatre à Rome, que le goût des jeux Fescennins, dont nous avons parlé au sixiéme chapitre du premier tome de cette histoire, passa entierement. On se souvient qu'ils étoient une sorte de poëme dragmatique, plus rempli de boufonneries grossieres, que de bonnes plaisanteries, & nullement semblable aux satyres de Lucilius & d'Horace, quoique connus sous le même nom. Nævius qui vint six ans après Andronicus, regarda celui-ci comme un modele, & l'imita dans la comedie, qu'il fit représen-

ter un an avant la célébration des grands *jeux ſéculaires*, autrement appellés *ludi magni*, ou *ludi Tarentini*. Je dis les grands jeux ſéculaires, afin de les diſtinguer de ceux que l'on nommoit ſimplement jeux ſéculaires, moins ſolennels que les premiers, inſtitués dès l'an 298. de la fondation de Rome, & qui ne ſe celebroient que de 120. ans en 120. ans; au lieu que les ſeconds établis ſept ans depuis & après le banniſſement des decemvirs, revenoient tous les cent ans. Ce furent ceux de la premiere eſpece que les édiles donnerent à la fin de la premiere guerre Punique.

An de R. 514.

Les Carthaginois qui venoient d'acheter ſi cherement la paix des Romains, furent ſur le point de voir recommencer la guerre par leur faute. Ils avoient congedié leurs troupes étrangeres ſans les païer, & ces ſoldats licenciés ſe trouvant oiſifs, & dans le beſoin, ſe firent juſtice eux-mêmes, & ſuſciterent une guerre civile à Carthage. Les magiſtrats, qui vouloient dompter les rebelles par la force, s'aviſerent d'apprêhender

An de R. 514.

que les Romains qui étoient en Afrique en vûë du commerce, ne se joignissent aux révoltés, ou qu'ils ne leur fournissent des armes & des munitions, & crurent que le meilleur moïen de l'empêcher étoit de les arrêter tous. Une détention si injuste ne put être ignorée long-tems du sénat, qui fit incontinent partir des ambassadeurs pour demander la liberté de ses sujets, & une réparation du domage qu'ils avoient souffert durant leur prison. A l'arrivée des ambassadeurs, on ouvrit les prisons & on élargit tous les prisonniers : ce qui plût tellement au sénat, qu'il renvoïa sans rançon tous les prisonniers Carthaginois.

An de R. 515.

La bonne intelligence rétablie entre les deux états, depuis cet accommodement, continua pendant un certain tems. Mais comme elle avoit à surmonter une forte antipathie, elle s'altera enfin & pour un sujet qui n'étoit pas indifferent. Les peuples de la Sardaigne se méfiant toûjours de quelque invasion soudaine des Carthaginois, prierent les Romains de leur envoïer quel-

ques troupes. Le ſénat y conſentit avec joie, & en fit paſſer un aſſés bon nombre dans cette iſle. Les Carthaginois qui croïoient avoir un droit acquis ſur la Sardaigne, ſe diſposerent incontinent à y envoyer une flote: & les Romains jugeant que l'arḿement étoit plus contre eux, que contre la Sardaigne, ſans attendre d'autre éclairciſſement, prirent de-là occaſion de leur déclarer la guerre, & de les accuſer d'être infracteurs du traité. Ils pouvoient bien l'être d'intention: ils ceſſerent néanmoins leur armement, & pour ſurcroît de ſoûmiſſion, ils acheverent de païer cette année le reſtant des douze cens talens, ſtipulés dans le traité de 513.

An de R. 515.

L'an 518. les Romains ſe voïant dans une profonde paix, fermerent pour la ſeconde fois le temple de Janus, ouvert depuis quatre cens trente-ſept ans. Un autre évenement auſſi rare rendit l'année ſuivante remarquable; c'eſt l'exemple du premier divorce, dont on eut oüi parler chés les Romains, & dont Sp. Carvilius fut auteur, ſous prétexte de

An de R. 518.

An de R. 519.

An de R. 522.

la sterilité de sa femme. La dixiéme année depuis la paix, la néceffité d'assembler les comices obligea le sénat à demander un dictateur. C. Duillius élevé à cette grande magistrature, declara lieutenant général de la cavalerie C. Aurelius Cotta.

An de R. 523.

Les Romains peu contens de faire la guerre à leurs voisins, la porterent en Illyrie, aujourd'huy connuë sous le nom général d'Esclavonie. Le commerce que faisoient les Romains dans toute la mer Adriatique, avoit obligé le sénat à plusieurs traités d'alliance avec les peuples, dont les états s'étendoient le long de cette mer. La reine Teuta, qui commandoit à une partie de l'Illyrie, (car il n'y a pas d'apparence, qu'elle dominât tout ce grand païs) étoit une femme altierre & capricieuse, & que le sénat n'oublia pas de s'attacher, comme ces autres souverains, par un traité particulier. Elle l'observa tant que l'interêt l'emporta sur la bizarrerie de son humeur. A la fin s'ennuïant de sa perséverance, elle permit secretement à ses sujets de courir sur ceux de la

république. On peut supporter une ou deux violences, quand de simples particuliers en font l'objet. On tolera les premieres que firent les Illyriens; elles passerent pour des effets du hasard. Mais plusieurs marchands s'étant plaints à la fois, le sénat commença à croire qu'il y avoit du dessein dans ces hostilités : Et un vaisseau qui rasoit les côtes d'Italie, aïant été depuis insulté & maltraité ouvertement par des Corsaires d'Illyrie, la république estimant son honneur offensé dans des outrages si réïterés, envoïa des ambassadeurs à la reine, pour demander reparation du passé, & sûreté pour un libre commerce à l'avenir. Elle reçût ces remontrances moderées d'une maniere équivoque, & très-injuste au fond. Car elle répondit: Qu'elle ne vouloit pas que ses sujets maltraitassent les Romains ; mais qu'aussi son intention n'étoit pas que ses peuples se privassent de l'avantage qu'ils tiroient de courir les mers. Lucius Coruncanius, un des ambassadeurs Romains, plus vif que son collegue, trouvant ce discours

An de R. 523.

An de R. 523.

insensé, n'estima pas y devoir faire une réponse sérieuse, & repartit d'un ton mocqueur : Qu'à Rome on se conduisoit autrement qu'en Illyrie : & que pour l'ordinaire le public s'y chargeoit de secourir les opprimés, & de venger les outrages particuliers : & qu'infailliblement les Romains prendroient le soin officieux de corriger ses manieres roïales. Teuta irritée au dernier point, & de l'ironie & du ton dont elle avoit été proferée, se posseda assez pour dissimuler la vengeance qu'elle en voulut prendre. Elle laissa partir les ambassadeurs, & attendit à faire assassiner Lucius qu'il se fut mis en chemin, après une audience de congé dans les formes.

An de R. 524. XXIII. Guerre contre les Illyriens,

Le droit public violé en la personne d'un ministre, qui n'étoit pas exempt de faute, fut la seule chose que le sénat considera en cette occasion. Les deux consuls passerent en Illyrie, où Cn. Fulvius Centumalus, qui commandoit l'armée navale arriva le premier; P. Posthumius Albinus qui conduisoit celle de terre, n'aïant pû faire la même dili-

diligence que son collegue. Corcyre & Apollonie effraïées des forces maritimes des Romains ne tinrent presque point devant Fulvius, qui achevoit de les réduire quand Posthumius le joignit avec les légions. Les Illyriens avoient assiégé Dyrrachium. Quand ils sçûrent que les deux consuls s'avançoient au secours de la place, ils n'oserent les attendre, & leverent le siége. Dyrrachium délivré, les Romains attaquerent & prirent tout ce qu'ils voulurent; & Teuta étonnée de ce que rien ne leur résistoit, ne se crut en sûreté, que quand elle eut gagné Rhizon, ville très-forte, bien avancée dans les terres.

An de R. 524.

La reine n'espérant ni de secours étranger, ni une défense suffisante de ses peuples, envoïa le printems suivant, prier le sénat de lui accorder la paix. Il ne la pouvoit faire à de plus avantageuses conditions, que celles qu'il lui imposa, & qu'elle accepta; & dont les trois principales étoient I. De payer un tribut annuel. II. De ceder une portion de ses états, le plus à la bienséan-

An de R. 525.

XXIV. Conditions de la paix.

An de R. 425.

ce de la république. III. De n'avoir aucun grand vaisseau, ni même plus de deux barques à la fois, & sans armes au-delà du Lissus. Les peuples voisins de l'Illyrie, remarquant la valeur, la prudence & la générosité des Romains, conçûrent une grande estime de leur gouvernement, & se firent honneur de rechercher leur alliance. Les Atheniens & les Corinthiens leur donnerent tous les témoignages d'amitié, qu'inspire le sentiment de la vertu : Et les derniers rencherirent sur les autres, en leur accordant le privilege commun aux Grecs, pour les jeux Istmiens, un des quatre plus solemnels de la Grece. L'année de la paix on fit quatre préteurs à Rome, c'est-à-dire, deux extraordinaires, l'un pour la Sicile, & l'autre pour la Sardaigne.

An de R. 426.

Les Romains jusqu'alors rarement aggresseurs, donnerent lieu par une espece de cupidité, à une nouvelle guerre. Ils avoient anciennement conquis des terres sur les Gaulois, sans les partager, comme s'ils eussent pensé à les rendre quelque jour, si ces

peuples s'en rendoient dignes. Cette année ils se résolurent à en faire le partage, ce qui reveilla la vieille animosité des Gaulois contre les Romains, qu'ils commencerent à regarder comme des conquerans avares, & plus avides de richesses que de gloire. Et s'imaginans qu'ils passeroient de la division de leurs premieres conquêtes, à en desirer de nouvelles, ils se mirent eux-mêmes en état de faire cette guerre que les historiens ont appellé *bellum Gallicum Cisalpinum*. Trop foibles, pour résister seuls à une république qui venoit de soûmettre tant de nations, ils appellerent à leur secours les Gaulois Transalpins, surnommés Gesates, & qui habitoient près du Rhone. Unis à ces troupes auxiliaires, ils composerent une armée de cinquante mille hommes de pied, & de vingt mille chevaux, & entrerent ainsi en Hetrurie, où ils mirent tout à feu & à sang. Les Romains leur opposerent non une simple armée, mais toute l'Italie en armes, parce que chacun se sentant intéressé comme à une cause commune, devint

An de R. 526.

XXV. Les Gaulois font la guerre aux Romains.

An de R. 527.

An de R. 527.

soldat, de maniere qu'il se trouva sept ou huit cens mille hommes prêts à combattre en cas de nécessité. On les divisa en différens corps, qui devoient ou garder les passages, ou courir aux endroits attaqués. Cette multitude n'étoit pas la seule ressource de la république; les consuls avoient encore une armée de cinquante mille huit cens hommes d'infanterie, & de quatre mille deux cens chevaux.

An de R. 528.

XXVI. Ils combattent & sont vaincus.

Les Gaulois avoient cependant pénétré jusqu'à Clusium, qui est à trois journées de Rome, & ce fut là qu'investis de toutes parts, aïant les consuls en tête, & le préteur Romain derriere, il ne laisserent pas de montrer une fiere contenance. Les Gaulois Cisalpins étoient ou nuds ou très-mal armés, & par conséquent aisés à vaincre. Les Gesates se firent une fausse honte de combattre avec plus d'avantage que leurs anciens compatriotes, & quitterent jusqu'à leurs habits. Ils opposerent deux fronts aux deux corps qui les enveloppoient, & ensuite les Gesates chargerent. Ils païerent cherement

la témerité qu'ils avoient euë de se présenter désarmés devant des troupes couvertes de fer & de boucliers. Ils furent accablés de coups, & renversés sur les Gaulois Cisalpins, qui n'aïant plus de place pour combattre, prirent la fuite, à l'exemple des Gesates. La maniere dont les Gaulois combattirent, rend vraisemblable ce que les historiens rapportent; sçavoir, qu'il y en eut quarante mille tués, & dix mille faits prisonniers. Concolitanus roi des Gesates fut du nombre des captifs, & servit avec les autres d'ornement au triomphe des consuls, qui fut remarquable par l'abondance & la diversité du butin.

An de R. 528.

Les Gaulois hors de défense après une si grande perte, ne purent l'année suivante empêcher les Romains d'entrer dans leur païs, ni leur faire tête en aucun endroit. L'absence des consuls occupés à les poursuivre produisit alors un dictateur; une nouvelle élection en comices devenant nécessaire, à cause que le terme de leur magistrature expiroit. L. Cecilius Metellus joüit de cet honneur passager, aussi bien que

An de R. 529.

An de R. 531.

N. Fabius Buteo de celui de lieutenant général de la cavalerie.

Les Gaulois pour éviter leur ruine totale, implorerent la clémence du ſénat, en demandant qu'il preſcrivit lui-même les conditions de la paix. Il étoit diſpoſé à la leur accorder, mais le peuple s'y oppoſa, à la ſollicitation de M. Claudius Marcellus & de Cn. Cornelius Scipio. Ce refus obligea les Gaulois à un dernier effort, & à appeller encore les Geſates, qui leur amenerent un corps de trente mille hommes. Les conſuls ouvrirent la campagne par le ſiége d'Acerra dans l'Inſubrie, aujourd'hui le Milanès. Les Gaulois, au lieu de marcher au ſecours de la place firent de leur côté le ſiége de Claſtidium, ville très-forte & ſous la protection des Romains. Marcellus à cette nouvelle ſe détacha de la grande armée avec un tiers de la cavalerie & quelque infanterie armée à la legere, & marcha jour & nuit aux ennemis. En arrivant il les attaqua, malgré la fatigue de ſes ſoldats, & défit leur armée. Ce fut dans cette action qu'il tua de ſa main Vindo-

XXVII. Autre défaite des Gaulois.

mare roi des Gesates, dont après son triomphe il consacra les *opima spolia*, ou dépoüilles roïales, qui fut la troisiéme dédicace de cette espece, depuis la fondation de Rome. Les Gaulois échappés de la bataille, s'enfuïrent à Milan, capitale de l'Insubrie : mais ce n'étoit que différer leur perte ; on assiégea la ville, & on la prit en très-peu de tems. Cette conquête faite la sixiéme année de la guerre, donna aux Romains une large frontiere du côté des Alpes, qu'ils assûrerent le printems suivant, par des colonies qu'ils établirent à Crémone & à Plaisance.

An de R. 531.

Les Libertins, c'est-à-dire, les esclaves affranchis, s'étoient extrêmement multipliés à Rome ; & comme on n'y avoit pas prévû qu'ils y seroient un jour en si grand nombre, on ne leur avoit point assigné de tribus particulieres, ce qui faisoit qu'ils étoient répandus en chacune indistinctement. Cette dispersion qui les mettoit de niveau avec ceux qui n'avoient jamais été esclaves, leur fit méconnoître leur état & leur naissance, & former des cabales dans

An de R. 533.

An de R. 533.

toutes les tribus, pour s'égaler aux autres citoïens. C'étoit aux censeurs à les remettre dans l'ordre, & à empêcher que ces hommes de néant n'oubliassent la bassesse de leur origine & de leur premiere condition. Le meilleur moïen qu'ils imaginerent, quand le lustre revint, fut de leur assigner quatre tribus seulement, afin que renfermés dans moins de classes, on pût veiller plus aisément sur leur conduite. On les incorpora donc dans ces quatre-ci, l'Esquiline, la Palatine, la Suburrane, & la Colline. Le dénombrement que firent alors ces mêmes censeurs, apprit à la république qu'elle perdoit ses anciens sujets, à force d'en acquerir de nouveaux. Dans les lustres précedens, on s'étoit déjà apperçû de la diminution : les citoïens dans celui-ci, se virent réduits à deux cens soixante-dix mille deux cens treize.

XXVIII. Construction du Cirque & du grand chemin de Flaminius.

C. Flaminius, qui étoit un des censeurs de l'année 533. rendit sa magistrature célébre par deux ouvrages qui ont immortalisé son nom. L'un fut le Cirque appellé de Flaminius,

minius, & l'autre ce grand chemin pavé, qui conduisoit depuis Rome jusqu'à Ariminum, & qui avoit cent cinquante milles de longueur. La revolte des Illyriens, que les consuls L. Emilius Paulus & M. Livius Salinator réprimerent en une seule campagne, n'avoit pas causé beaucoup d'inquiétude aux Romains. Il n'en étoit pas de même de la guerre que faisoient les Carthaginois en Espagne, parce que le sénat prévoïoit, qu'il ne pouvoit plus se dispenser d'y entrer, sur-tout depuis que, sans nul égard à l'intercession de la république pour la ville de Sagunte son alliée, (maintenant Morviedro au roïaume de Valence,) ils l'avoient attaquée & prise.

An de R. 534.

XXIX. Ambassadeurs envoïés à Carthage.

Le sénat obligé par honneur de se plaindre des Carthaginois, prit un tempérament sage, sans qu'on pût l'imputer à foiblesse; il évita de rompre avec eux; en leur laissant de quoi s'excuser. Car dans l'instruction dont il chargea les ambassadeurs qu'il envoïoit en Afrique, il affecta de disculper le magistrat de Carthage, & de rejetter sur le seul

An de R. 534.

Annibal, le malheur des Saguntins. Et comme dans cette ſuppoſition le général étoit cenſé l'unique auteur de tout le mal, on demanda qu'il fût livré aux Romains, qu'il avoit offenſés de propos déliberé: les miniſtres du ſénat ne devoient déclarer la guerre, qu'en cas d'un refus. Avec cette précaution les Carthaginois demeuroient maîtres de la paix & de la guerre; & il eſt vraiſemblable qu'à la fin Rome ſe feroit relâchée de ſa prétention ſur Annibal. Mais les Carthaginois rejetterent les plaintes & la propoſition du ſénat, d'une maniere à faire comprendre à ſes miniſtres l'inutilité de leur ambaſſade.

An de R. 535.

Ceux-ci aïant connu qu'il n'y avoit plus rien à ménager avec d'orgueilleux républiquains, qui ne ſuivoient que leur paſſion, ne penſerent plus qu'à finir leur négociation, avec toute la dignité convenable à l'Etat qu'ils répreſentoient. Et afin que ce ne fût pas Carthage, mais Rome qui réglât, pour ainſi dire, le ſort des deux républiques, les miniſtres du ſénat demanderent une ſe-

conde audience, qui leur fut accordée. Alors le plus ancien des ambassadeurs portant la parole, après avoir selon la coûtume, quand il s'agissoit de guerre, levé le pan de sa robe, dit : « Nous vous apportons « la paix ou la guerre, & nous vous « en laissons le choix : laquelle vou- « lés-vous ? Dites-le vous-mêmes, « repliqua le fier sénat de Carthage, « car nous acceptons tout. S'il est « ainsi, répondit l'ambassadeur, re- « cevés la guerre, nous vous la dé- « clarons. A la bonne heure, nous « l'acceptons, » s'écrierent les Carthaginois, fâchés sans doute que Rome eût eu l'honneur du défi. L'époque de cette seconde guerre Punique n'est pas moins connuë que l'a été celle de la premiere. Elle commença 23. ans après la fin de l'autre, l'an du monde 3787. & de la fondation de Rome 536. le troisiéme de la 140. Olympiade, 291. ans depuis l'établissement des consuls, & 172. depuis l'incendie de Rome, 216. ans avant Jesus-Christ, & l'an 112. de la monarchie des Macedoniens.

An de R. 535.

XXX. Rome déclare la guerre aux Carthaginois.

CHAPITRE X.

Depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'au tems que Scipion l'Africain la termina.

Espace de dix-sept ans.

An de R. 535.

LEs grands succès qu'avoit eu en Espagne Annibal fils d'Amilcar, engagerent les Carthaginois à lui donner le commandement de leur armée en Italie, & à se reposer sur lui du soin de la guerre, qu'il alloit y porter. Pouvoit-on le connoître & lui préferer quelqu'un? Il étoit audacieux, mais avec sagesse; infatigable, ferme jusqu'à n'être troublé par aucune adversité, aussi clairvoïant dans les desseins des autres que dans les siens propres, suivant constamment ceux qu'il avoit pris & n'en formant que de grands. Tout cela étoit accompagné d'une si parfaite connoissance de la guerre que, s'il eût été moins jeune, elle auroit passé pour une expérience consommée. Il avoit une haine si

I. Portrait d'Annibal.

vive pour le nom Romain, qu'il ne pensoit qu'à le détruire, ensorte que faisant la guerre en Espagne, il projettoit déjà celle d'Italie. Quand il eut fini la premiere & subjugué tout ce qui étoit capable de résistance, il laissa à Hanno, un des généraux Carthaginois, le soin de conserver & de défendre ses conquêtes, & se mit en marche vers l'Italie.

An de R. 535.

L'armée d'Annibal étoit alors de cinquante mille hommes de pié, & de neuf mille chevaux. Les Africains ne composoient pas seuls ce corps redoutable : un grand nombre d'étrangers attirés par la réputation du général & par la grandeur de l'entreprise, formoit une partie considerable de ses troupes. Le passage des Pirenées n'étoit guere fraïé en ce tems-là, & les franchir, pour entrer dans un païs ennemi & inconnu, auroit été une expédition impossible à un moindre général. Annibal passa le Rhône, & des bords de ce fleuve son armée s'avança en dix jours jusqu'au pié des Alpes. Son impatience n'avoit pû se résoudre d'attendre le printems. Les monta-

II. Il passe les Alpes.

An de R. 535.

gnes escarpées étoient toutes couvertes de neige. Point de route certaine, nul lieu pour se reposer. On ne voïoit que quelques cabanes informes dispersées ça & là, & situées sur des pointes de rochers inaccessibles; des troupeaux maigres, transis de froid, des hommes chevelus, d'un aspect sauvage & féroce, par tout en embuscade, poussans de grands cris répétés par les échos des rochers, & chargeant avec avantage & avec fureur le soldat occupé à fixer son pié, & à assurer son corps, que la neige, les glaces pendantes des rochers, & le froid qui le saisissoit, exposoient à tous momens à tomber dans d'affreux précipices, avec les chevaux & tous les bagages.

Aprés neuf jours entiers, qui se passerent à soutenir toutes ces horreurs, Annibal parut enfin au sommet des Alpes, transporté de joie de voir le païs qu'il se proposoit de conquérir. Il le montroit à ses soldats, pour leur faire oublier les peines passées, & leur disoit: qu'ils avoient forcé les murs de l'Italie, & que ceux de Rome n'étoient rien

An de R. 535.

en comparaison. Cette flateuse espérance & deux jours de repos, rendirent l'allegresse & la vigueur aux troupes abattuës. Mais voici qu'ils trouvent en s'avançant, une quantité de neige nouvellement tombée, qui engloutit les premiers qui ont la hardiesse de fraïer la route aux autres, & qui en s'éboulant, entraîne ceux qui les suivent de près. Alors la fraïeur, la consternation, le desespoir se peignirent sur tous les visages. Annibal seul, intrepide & tranquille, rassûre, console, & excite à marcher. On avance, & on trouve en face un rocher qui traversant le chemin, le ferme d'un côté, & laisse voir de l'autre un ravin, ou plûtôt un abîme, de mille pieds de profondeur. Le général qu'aucun obstacle ne rebute, tente d'autres chemins; mais la neige les aïant tous comblés, & rendus impraticables, il revient au rocher, & entreprend de l'applanir. Il ordonne que l'on abbate tous les arbres des environs, & à mesure qu'on les coupe, on range le bois en forme de bucher au tour du roc, & quand le monceau est élevé à peu

An de R. 535.

près au niveau, on met le feu aux arbres, & on l'entretient, jusqu'à ce que l'ardeur de la flamme ait rendu la pierre aussi rouge que le brasier même qui l'environne. Annibal fait alors verser dessus (comme Tite-Live le dit) une grande quantité de vinaigre, qui s'insinuant dans les veines du rocher, entrouvert par la force du feu, le calcine & l'amolit. On travaille ensuite sur cette matiere ainsi disposée, & on pratique dans le rocher un chemin, qui donne un libre passage aux troupes, aux bagages & aux élephans mêmes. Ce récit paroît fabuleux, aussi des historiens moins crédules nous apprennent seulement que les soldats, à force de bras & de pics creuserent un chemin dans le roc, par où les hommes, les chevaux & les élephans passerent un peu plus facilement. Tout cela entrepris & achevé en quatre jours, on rencontre au-delà de cette formidable barriere, des vallons propres au pâturage, qui rétablissent un peu les chevaux presque morts de faim, & laissent quelque repos aux troupes, aussi

extenuées de la fatigue que de la disette. De ces vallons on entre dans la plaine, après quinze jours de marche au travers des Alpes, & cinq mois entiers d'inquiétude & de travaux: car il n'y avoit pas moins qu'Annibal étoit parti de Carthage la neuve, ou Carthagêne, bâtie par Asdrubal en Espagne. La revuë que fit de ses troupes le général Africain, quand il eut atteint l'Insubrie (c'est l'ancien nom du Milanés,) lui apprit, selon Polybe, que son armée étoit réduite à vingt mille hommes de pié, & six mille chevaux.

An de R. 535.

III. Combat du Tesin où Scipion est défait par Annibal.

Le consul P. Cornelius Scipio sçachant qu'Annibal étoit arrivé en Italie, se hâta de le joindre & de lui donner bataille, supposant qu'il avoit affaire à une armée fatiguée, & dépourvûë de tout. Il le rencontra sur les bords du Tésin, riviere dans l'état de Milan, y fut vaincu & blessé. Et s'il ne tomba pas entre les mains des ennemis, il en fut redevable à la valeur du jeune Scipon son fils, connu depuis sous le glorieux surnom d'Africain.

An de R. 535.

La cavalerie Numide eut tout l'honneur de cette journée : car elle chargea si brusquement l'arriere-garde des Romains, qu'elle n'eut ni le tems de se défendre, ni le courage de se rallier, après avoir été rompuë. Tib. Sempronius Longus second consul, alors en Sicile, passa promptement au secours de son collegue, qui rassembloit les débris de son armée, auprès de la riviere de Trebie. De foibles avantages remportez deux ou trois fois par les partis de Sempronius, lui semblerent d'heureux présages, & sur ce fondement il résolut de donner bataille, contre le sentiment de Scipion, alors gueri de ses blessures, qui jugeoit qu'on devoit, avant que de rien risquer, attendre la jonction des Gaulois, sur lesquels l'un & l'autre comptoient imprudemment.

IV Bataille de Trebie, où les Romains sont encore défaits.

Annibal plus certain de la vraie intention de ces peuples, qui n'obéïssoient aux Romains que malgré eux, voïant son armée pleine d'ardeur, s'approcha de la Trebie. Les deux camps n'étant separez que par la riviere, il fit passer au-delà un

détachement de mille chevaux & de mille fantassins, qu'il posta dans un lieu avantageux, & envoïa sa cavalerie Numide à dessein de harceler les Romains, qui pressez de la faim, & dans un besoin général de toutes choses, se mirent en état de passer la riviere, où ils avoient de l'eau jusqu'aux aisselles. Quand le combat fut engagé, ces troupes sortirent de leur embuscade, & envelopperent l'ennemi. L'action fut sanglante: les Romains qui ne laisserent pas de vendre cher leur vie, perdirent vingt-six mille hommes en cette funeste journée. Dix mille d'entreux se firent jour les armes à la main au travers de l'armée Carthaginoise, & malgré ses efforts arriverent à Plaisance.

An de R. 535.

Les vainqueurs se retirerent aussitôt dans leur camp, n'aïant pas la force de se réjouir de leur victoire. Ils étoient accablez de la rigueur du froid, qui étoit si grand, que les chevaux, les éléphans & une partie des soldats n'y purent résister. A cela près, tout réussissoit à Annibal, & Rome n'avoit point encore eu à

An. de R. 535.

combatre d'ennemi si habile, si brave & si heureux. Elle travailloit pourtant avec une diligence incroïable, à pouvoir rentrer en campagne, pour faire tête à l'ennemi. Mais elle s'oublia dans le choix de ses nouveaux consuls, trop inferieurs en capacité au général Africain. L'un étoit C. Flaminius grand orateur & médiocre capitaine, l'autre P. Servilius Geminus.

Annibal depuis la bataille de Trebie, avoit passé le reste de l'hiver chés les Gaulois, qui lui fournirent autant de troupes qu'il en voulut. De sorte que trouvant son armée aussi nombreuse qu'à son arrivée en Insubrie, il n'hésita point à s'engager plus avant, & à faire de l'Hétrurie le théatre de la guerre. On pouvoit y aller par deux differens chemins, qu'Annibal ne connoissoit guere. Ne se proposant que de surprendre les Romains, il se détermina pour le plus court, sans s'informer, si on y passoit d'ordinaire. Il connut trop tard, que ce qu'il croïoit un chemin, étoit un marais, que personne n'avoit jamais traver-

sé. Pour ne pas retourner sur ses pas il y entra avec son armée, & n'en sortit qu'après quatre jours de marche & de fatigue incroïable, aux dépens de ses équipages qui y demeurerent presque tous, & de ses chevaux qui y perdirent la corne de leurs piés. Les élephans y perirent, & il n'y eut que celui qu'Annibal montoit, qui resista. Il en coûta la vie à un grand nombre de soldats, & Annibal y perdit un œïl.

An de R. 535.

Ce général plus attentif à s'instruire du caractere du consul Flaminius, qu'à connoître les chemins, apprenant qu'il étoit d'un temperament vif & impetueux, fit tout ce qu'il falloit pour l'attirer au combat, & profiter de sa témérité. Tantôt il passoit à la vûë de son camp, & tantôt il feignoit de marcher en avant, ou bruloit quelques lieux des environs. Flaminius se croïant méprisé & bravé par Annibal, crut devoir lui présenter la bataille. Et bien qu'on lui représentât, qu'il étoit de beaucoup inférieur en cavalerie à Annibal, & que s'il vouloit attendre seulement le secours que lui amenoit son col-

An de R. 536.

An de R. 536.

legue, il combattroit avec plus d'égalité & d'apparence de succès, il ne changea point de sentiment, & marcha aux ennemis. Il poussa même si loin sa folle confiance, qu'il se fit suivre par une foule du plus vil peuple, portant les fers, dont il prétendoit charger les Africains déja vaincus dans son imagination.

V. Bataille de Thrasimene où l'armée Romaine est taillée en piéces

Annibal étoit campé avantageusement près du lac de Thrasimene, ou de Perouse, proche duquel il y a une petite chaine de montagnes, & entr'elles & le lac, un passage étroit conduisant à une vallée prochaine, commandée par des hauteurs qui l'environnent. Lorsqu'il se vit suivi par le consul, il lui laissa l'entrée libre du vallon, après avoir garni de ses meilleures troupes toutes les éminences, & s'être posté en face du passage. Il ne falloit pas une grande expérience de la guerre, pour voir que cétoit se perdre, que de s'engager dans un pareil défilé. Flaminius n'y réfléchit point, & entra après Annibal dans ce lieu funeste. Alors se voïant chargé à dos, en flanc, & de front, avant que d'avoir

pû s'appercevoir de la disposition des ennemis, qu'un broüillard épais sorti des vapeurs du lac lui déroboit, il fut accablé avec les siens, & resta mort sur la place. Quinze mille Romain périrent dans ce combat, & six mille furent faits prisonniers, dans un vilage où ils s'étoient retirez après la perte de la bataille.

An de R. 536.

Annibal embarassé de tous les prisonniers qu'il avoit déjà, & encore de ceux-ci, renvoïa sans rançon tous les Latins, & ne garda que les Romains. Il ordonna que l'on cherchât parmi les morts le corps du consul pour lui donner la sépulture: mais on ne put le reconnoître. Servilius qui étoit second consul, & qui campoit à Ariminum, (Rimini dans le Golfe de Venise), n'apprit que fort tard l'irruption des Carthaginois en Hetrurie, ce qui causa le retardement de quatre mille hommes que Centenius menoit à Flaminius, & en même tems leur malheur. Car Annibal averti plûtôt de leur marche qu'eux de la défaite de l'armée Romaine, détacha si à propos Maharbal, qu'il les rencontra en che-

An de R. 536.

min, les chargea, en tua la moitié, & emmena prisonniers les autres, qui se défendirent assés long-tems, à la faveur d'un côteau.

L'infortune de tant de chefs, & les pertes rëiterées de la république, l'obligerent à déliberer murement sur le choix de ses généraux. Et se persuadant, que la pluralité des commandans avoit contribué à ses disgraces, au lieu de mettre deux consuls à la tête de l'armée, elle y mit un Pro-dictateur. Tel fut le nom qu'on donna au nouveau magistrat, par respect pour l'ancien usage, qui acordoit aux consuls la nomination du dictateur. Les besoins pressans de la république ne lui permirent pas d'attendre le retour de Servilius. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit confié la dictature à un aussi digne sujet que Q. Fabius Maximus, connu par un merite solide à la guerre, habile à profiter des conjonctures, décisif dans tous les évenemens, & ferme avec toute la circonspection permise à la valeur. Q. Minutius Rufus, que le peuple lui donna contre la coûtume pour géneral de la

VI. Fabius élû dictateur.

cavalerie

cavalerie, ne manquoit point de courage, mais il n'étoit pas capable d'un premier commandement.

An de R. 536.

Tous les avantages remportez par Annibal sur les Romains, n'empêcherent point Fabius de s'approcher des ennemis, dès qu'il eut formé son armée : sans aucun dessein pourtant d'engager une action décisive, parce qu'il jugeoit que la situation des affaires ne le demandoit pas. Il ne s'appliqua donc, qu'à observer les mouvemens d'Annibal, à resserer ses quartiers, à lui couper les vivres, à éviter les plaines à cause de la cavalerie Numide, à suivre les ennemis quand ils decampoient, à les fatiguer dans leurs marches, & enfin à se tenir lui-même à une distance, qui lui laissât la liberté de n'en venir aux mains, que quand il verroit un avantage évident. Ces précautions si dignes d'un grand capitaine firent donner à Fabius le surnom de *Cunctator* ou Temporiseur, par ceux des Romains qui ne connoissoient pas que le salut de l'Etat dépendoit de cette conduite. L'estime & l'admiration lui ont conservé ce surnom:

An de R. 536.

glorieux, que l'ignorance & le mépris lui avoient d'abord donné.

Annibal, ne pouvant en aucune maniere attirer Fabius au combat, ni en faisant des dégats à sa vûë, ni en s'approchant de son camp pour le braver, entreprit d'aller à Casinum ville de la Campanie. Mais ses guides trompez par la ressemblance du nom, au lieu de le conduire vers Casinum, lui firent prendre le chemin de Casilinum, que les Geographes croïent être Castelluzzo. Cette méprise pensa lui coûter bien cher, & il eut besoin de tout son esprit, pour se tirer de l'embarras où elle le jetta. On a dit que Fabius ne le perdoit point de vûë, afin de se régler sur ses démarches. Comme il sçavoit mieux le païs que lui, le voïant entrer dans une vallée étroite & presque sans issuë, que de petites montagnes dominoient, il les fit occuper par quatre mille soldats qui étoient l'élite de son armée, & se campa devant la gorge du défilé, après qu'un de ses détachemens dont il étoit précedé, eut donné sur l'arriere-garde, tué huit cens des enne-

mis, & fort inquieté le reſte. Annibal s'appercevant qu'il étoit aſſiégé & dans un état fâcheux, d'où il étoit impoſſible de ſe dégager par la force, emploïa un ſtratagême peu uſité. Il avoit bien deux mille boeufs en ſon camp. La nuit étant venue, il fit attacher à leurs cornes des petits fagots de bois très-combuſtible, que l'on alluma. Quand ces animaux ſentirent la chaleur du feu ſur leurs têtes, ils commencerent à s'agiter étrangement, & leur agitation redoublant la flâme, & les étincelles, ils la porterent ça & là juſqu'aux ſentinelles Romaines & aux corps de gardes, qui en furent ſi effraïez, n'en devinant point la cauſe, qu'ils abandonnerent leur poſte, & laiſſerent le chemin libre. Annibal, qui dans une extrême inquiétude attendoit l'effet de ſon ſtratagême, en profita auſſi-tôt, & ſortit heureuſement. Mais il ne put éviter qu'on ne chargeât ſon arriere-garde, dont une partie fut taillée en piéces.

An de R. 536.

VII. Stratagême d'Annibal pour ſortir d'un défilé.

Fabius avoit fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir; & ce n'étoit point ſa faute, mais celle de ceux qui gar-

An de R. 536.

doient le camp, si Annibal lui étoit échappé. Ce fut néanmoins à Rome la matiere d'une infinité de murmures contre lui. Le général Carthaginois, qui en fut instruit, ne pensa qu'à les augmenter, en rendant suspecte la conduite de Fabius, & comme s'ils eussent été tous deux d'intelligente, il épargna toûjours les terres du dictateur, dans le tems qu'il bruloit & détruisoit celles qui appartenoient à la république, ou à ses autres sujets. Cet artifice imposa au sénat & au peuple déjà mécontent de l'inaction & de la lenteur de Fabius, qu'il appelloit foiblesse & lâcheté : & ce qui n'avoit point eu encore d'exemple, on partagea l'autorité du commandement entre lui & le général, qui devint son égal.

VIII. L'autorité du commandement également partagée entre Fabius & Minucius.

Minucius enflé de certains petits avantages qu'il avoit eus en commandant quelques partis, se fit honneur du caprice des Romains, & crut qu'avec des qualitez militaires aussi connuës que les siennes, il pouvoit tout entreprendre. L'armée étoit separée à peu près par moitié, entre Fabius & lui. Soutenu donc du seul

corps qu'il commandoit, sans prendre conseil de son collegue, qui lui étoit si supérieur en merite, il attaqua l'armée d'Annibal. L'Africain qui souhaitoit depuis long-tems d'avoir en tête un chef téméraire, trouva en celui ci tout ce qu'il desiroit, & afin de le combattre avec encore plus d'avantage, il l'attira insensiblement dans un lieu où la commodité du terrain n'étoit que pour les Carthaginois. Minucius aveuglé de présomption, ne prit pas garde à ce mouvement, & chargea Annibal, lorsqu'il ne devoit penser qu'à se mieux poster. Il alloit être enveloppé, quand Fabius attentif aux mauvaises demarches de Minucius, vint à propos à son secours, & le delivra. Ce qu'il y eut de plus beau en cette occasion, c'est que le dictateur en secourant son collegue ne se mit jamais au hasard d'être contraint à en venir à une action generale, & n'abandonna point son camp. Annibal, juge éclairé des actions de guerre, trouva un air de supériorité en tout ce que fit alors Fabius, qui le contraignit de dire, en faisant allusion à la situation du

An de R. 536.

IX. Minucius est enveloppé & délivré par Fabius.

An de R. 536.

camp de ce général, Qu'il avoit vû le moment où les nuages de la montagne menaçoient les Carthaginois d'une furieuse tempête. Minucius qui avoit des sentimens de vertu avec des défauts, avoua qu'il devoit son salut à Fabius, qu'il apppella toûjours son pere depuis ce tems-là. Enfin reconnoissant combien il étoit inférieur à ce grand homme, il lui rendit le commandement en chef, & ne garda que celui de la cavalerie.

X. Minucius cede le commandement en chef à Fabius.

An de R. 537.

Il y avoit un tems limité à la dictature. Lorsqu'on le vit prêt d'expirer, on fit un dictateur provisionel, pour la tenuë des comices à dessein de créer des consuls. L. Veturius Philo fut le successeur de Fabius, comme M. Pomponius Matho celui de Minucius. Dans ces comices on defera le consulat à L. Emilius Paulus, & à C. Terentius Varro, aussi mal assortis entr'eux qu'ils l'étoient pour les interêts de la république. Le premier également capable des grands emplois civils & militaires, avoit de la prudence, un genie propre aux affaires, du courage & de l'experience à la guerre. Le se-

XI. Emilius Paulus & Terentius Varro consuls.

cond étoit ardent, brusque, inconsidéré, & n'avoit aucune qualité convenable à un général.

L'armée qui se trouva sous les deux consuls forte de quatre-vingt mille hommes de pié & de sept mille deux cens chevaux, parut invincible au peuple Romain. Il n'y eut qu'un petit nombre de sages qui n'en jugerent pas de même; Fabius qui étoit de ce nombre, donna pour dernier conseil à Emilius, de se défendre également des ruses d'Annibal, & de la témérité de Varro. Mais le consul ne fut pas maître de suivre une avis si sensé, comme il en demeura d'accord bientôt après; car les deux armées s'étant rencontrées à Cannes, petite ville de la Poüille, aujourd'hui détruite, il ne put obtenir de son collegue d'attendre à combattre Annibal, fort de quarante mille hommes de pié & de vingt mille chevaux, qu'il le pût faire dans des circonstances qui se présentent souvent dans le cours d'une campagne. Celles où les Romains donnerent bataille leur étoient toutes contraires, & il est

XII. Bataille de Cannes où toute l'armée Romaine est taillée en pièces.

An de R. 537.

surprenant qu'ils ne s'en apperçurent, que lorsqu'il n'étoit plus tems. Et si l'on peut excuser Emilius d'une condescendance forcée aux volontés de son collegue, il est difficile de le justifier sur la maniere dont il prit son champ de bataille, en mettant le vent, la poussiere & le soleil aux yeux de ses soldats. Car il faut rendre cette justice à l'armée Romaine, qu'elle ne combattit pas ce jour-là avec moins de valeur que les Carthaginois, & que toutes choses égales, c'est-à-dire, le vent & le soleil partagés, la victoire auroit été au moins fort balancée. Mais quelle difference, de n'adresser ses coups qu'avec incertitude, parcequ'on est aveuglé d'un soleil trop ardent & d'un sable fin, que le vent porte jusque dans les yeux, & d'avoir en tête un ennemi à qui ces incommodités deviennent des avantages certains. Les Romains se sentant toûjours frappés, & ne voïant point diminuer le nombre de ceux qui les attaquoient, succomberent au fer, à l'air & au soleil, plierent, furent rompus, & tellement taillés en pieces

ces, que les Carthaginois ne discontinuerent le massacre que par lassitude, & jusqu'à ce qu'Annibal leur criât, c'est assés.

An de R. 537.

La perte de la république Romaine en cette fatale journée fut si grande, que les auteurs qui en ont parlé le plus modérement, la font monter à cinquante mille hommes. Polybe qui devoit en être mieux instruit, comme historien contemporain, en marque soixante & dix mille. Le consul Emilius blessé mortellement, ne survêcut point à ce malheur, & aima mieux expirer sur un monceau de corps morts, que de mourir ailleurs. Car un tribun, nommé Lentulus, qui le trouva en cet état, aïant mis pié à terre, & lui aïant offert son cheval, il lui répondit : « Servez-vous-en vous-même, & dites de ma part à Fabius, que je m'étois souvenu de ses sages conseils, mais que je succombe à ma destinée. » Le nombre des officiers tués fut proportionné à celui des soldats ; on compta parmi les morts, deux questeurs, vingt-neuf tribuns ou chefs de légions, quatre-

An de R. 537.

vingt sénateurs, & une si étonnante quantité de chevaliers qu'Annibal envoïa à Carthage trois boisseaux de ces bagues ou anneaux, qui distinguoient les chevaliers du reste du peuple. Pour les Africains, ils ne perdirent que cinq mille sept cens hommes.

XIII. Consternation du peuple Romain.

Tout ce que l'horreur & la crainte peuvent étaler dans une désolation générale, parut à Rome, quand on y apprit la défaite de l'armée à Cannes. On n'entendoit que cris & gemissemens dans les ruës, on n'y voyoit que des femmes en pleurs, qui s'arrachoient les cheveux, qui se meurtrissoient le sein de rage & de désespoir, des hommes tristes & abattus, qui dévorés interieurement d'une douleur qu'ils vouloient cacher, l'exprimoient malgré eux par leur silence. Dans cette extrêmité le sénat s'assembla pour mettre Rome en état de défense. On ne sçauroit rendre assez de justice à Fabius Maximus, sur la maniere ferme dont il pourvut à rétablir la tranquillité à Rome. Il défendit premierement aux femmes de paroître dans les ruës,

An de R. 537.

parce que leur désespoir & leurs clameurs ne faisoient qu'attrister le peuple déjà trop touché. Secondement, il envoïa des sénateurs de maison en maison pour y assurer les chefs de famille, & leur représenter qu'il y avoit dans l'état des ressources aux maux présens. Enfin de peur que la crainte ne prévalût à ces assurances, & que les citoïens, en se retirant ailleurs, ne laissassent la ville sans défense, il établit des corps de garde aux portes, afin que personne n'en sortit sans son ordre. Ces précautions avoient déjà produit en partie leur effet, lorsqu'on eut nouvelle que Varro arrivoit avec les débris de l'armée. Personne n'ignoroit qu'il étoit l'auteur du désastre : son approche fit oublier ses fautes, le peuple alla au-devant de lui, & le sénat, par une magnanimité connuë des Romains seuls, le loua publiquement de ce qu'il n'avoit point désespéré du salut de la république. Ce fut peu de tems après que M. Junius fut nommé dictateur ; il prit Tib. Sempronius pour commandant de la cavalerie.

XIV. La républi-que prend des moïens pour réparer ses pertes.

XV. Terentius Varro arrive à Rome avec les débris de l'armée.

XVI. M. Junius créé dictateur.

An de R. 537.

De quoi n'est point capable une nation qui pense si noblement ? Il n'y a point d'état qu'elle ne préfere à la honte, ou même à une moindre foiblesse. Et c'est avec raison que Tite-Live, pour relever le merite des Romains, remarque que dans toutes les pertes qu'ils avoient faites, depuis le jour qu'Annibal étoit entré en Italie, on ne les entendit jamais demander la paix, ni même la desirer après la bataille de Cannes ; quoi qu'une partie de l'Italie prît ce tems pour se soustraire de leur obéïssance. Il faut cependant confesser, afin de ne rien ôter à la verité, qu'avec toute leur grandeur d'ame, Annibal auroit triomphé d'eux pour toujours, s'il eût sçû, comme disoit Maharbal son compatriote, aussi bien profiter de ses victoires que gagner des batailles. Mais il est de la nature de l'homme de manquer toûjours à quelque chose. Annibal, au lieu d'aller droit à Rome, qu'il devoit supposer telle que nous l'avons peinte, quand on créa Junius dictateur, consuma inutilement le reste de sa campagne, & laissa à un ennemi courageux le

tems de reprendre des forces.

An de R. 537.

Il y a des tems où il faut passer par-dessus les régles ordinaires. Rome à moitié épuisée de citoïens après tant de pertes, enrôla les esclaves propres à la guerre, & les hommes libres ne rougirent point de partager les travaux de la milice avec eux. Le sénat maître d'apporter ce changement aux anciens usages, n'usa pas de sa propre autorité, pour remplir cent soixante & dix-sept places vacantes dans son corps, & comme il étoit cependant nécessaire d'y nommer, il fit uniquement à cette intention Fabius Buteo dictateur en l'absence de l'autre, mais sans lui donner de général de la cavalerie, parce qu'il ne devoit point sortir de Rome.

XVII. On enrôle les esclaves.

Annibal passa tranquillement l'hiver à Capouë avec ses troupes, pendant qu'à Rome on ne s'occupoit que des moïens de lui résister. Cette inaction d'Annibal fut le commencement de ses malheurs : son armée invincible oublia l'art de vaincre, en s'abandonnant à une vie voluptueuse, & en préférant l'oisiveté & l'in-

XVIII. Sejour d'Annibal à Capouë.

An de R. 537.

tempérance à la fatigue des camps, & l'exercice de la discipline militaire. Capouë fut aux Carthaginois & à leur général, ce que Cannes avoit été aux Romains. Alors la fortune se rangea du côté de la prudence, & le préteur Marcellus, qui défendit la ville de Nole contre l'armée victorieuse, eut le premier présage de ce changement, dans une heureuse sortie qu'il fit sur les Carthaginois, & un autre plus marqué à Cassilinum, où il introduisit, à la vûë d'Annibal, un grand convoi dans la place presque réduite à l'extrêmité, & enfin dans une rencontre près de Nole, où le même Marcellus battit un parti considerable des ennemis.

XIX. Avantages remportés par les Romains.

An de R. 538.

Les calamitez de la république en Italie furent compensées par de continuelles prosperitez des deux Scipions, Publius & Caïus en Espagne. Ils y vainquirent Hanno plusieurs fois, & battirent Asdrubal si à propos, qu'ils l'empêcherent de passer au secours d'Annibal avec un renfort de troupes qu'il se proposoit de lui mener. L'entreprise des Carthaginois sur la Sicile & la Sardai-

XX. Victoires des Romains en Espagne & en Sicile.

gne, ne leur réussit pas mieux que celle d'Asdrubal ; car prétendant profiter de quelques révoltes qu'ils y avoient excitées, ils y perdirent douze mille hommes dans une bataille contre les Romains, qui firent encore divers prisonniers, du nombre desquels furent Asdrubal, Hanno & Mago, distingués par la naissance & par des emplois militaires.

An de R. 538.

Si l'on s'étonne que les Romains, au lieu de rassembler leurs forces contre Annibal seul, en eussent encore en Espagne, en Sicile & en Sardaigne, suffisamment pour y tenir la campagne, & défendre des villes assiégées ; on sera bien plus surpris, quand on sçaura qu'ils y envoïoient, dans les tems les plus difficiles, des recruës avec le même soin qu'ils en faisoient pour leur principale armée ; & si l'on veut un autre exemple de leur courage, en peut-on fournir un plus merveilleux, que celui de déclarer la guerre, après même la défaite de Cannes, à Philippe roi de Macedoine, parce qu'il s'étoit ligué contr'eux avec Annibal,

An de R. 539.

XXI. Ils déclarent la guerre au roi de Macedoine.

An de R. 539.

& de punir sa conduite par des incursions dans ses états.

La mort de Hieron, Roi de Syracuse arrivée l'année précédente, ne fut pas d'un mediocre préjudice aux Romains en Sicile. Il avoit été toûjours leur ami fidéle, & très-souvent sans ces ménagemens qu'admet la politique. Hieronime son petit-fils & son successeur, héritier de ses sentimens aussi bien que de ses états, auroit pû leur rendre en partie ce qu'ils perdoient en son aïeul ; mais aïant été assassiné la même année que mourut Hieron, Siracuse se partagea en factions, & celles qui étoient opposées aux Romains prévalurent. Le sénat ordonna à Marcellus d'assiéger la place par mer & par terre.

An de R. 540.

XXII. Ils assiégent Syracuse.

C'étoit une entreprise périlleuse. Syracuse contenoit quatre différentes villes, & avoit vingt-deux milles de circuit. Sa situation sur une montagne, ses remparts & la multitude de ses habitans, entre lesquels on comptoit le fameux Archimede, sembloient la rendre imprenable.

XXIII. Archimede célébre mathematicien, la défend pen-

Ce fut principalement cet ingenieur qui en retarda la prise durant près de trois

ans, par des inventions toutes nouvelles, par des machines, qui tantôt portoient le feu dans les vaisseaux ennemis, tantôt les brisoient ou les couloient à fond par des pierres & de poutres d'une grosseur prodigieuse lancées avec une violence que rien n'arrêtoit, & enfin en démontant toutes les machines, dont les assiégeans se servoient pour battre la place. Plus d'une fois Marcellus fut contraint d'éloigner sa flotte & son camp, pour se garantir de l'industrie militaire d'Archimede, disant, qu'il ne pouvoit tenir devant ce Briarée. Et peut-être que réellement il n'eût jamais conquis Syracuse, sans la négligence des troupes, qui dans un jour de fête se relâchans de leur exactitude ordinaire, laisserent surprendre une de leurs principales tours, d'où les Romains se répendans soudain dans les autres parties de la ville, s'en rendirent à la fin les maîtres.

An de R. 540. dant près de trois ans.

An de R. 541. XXIV. Prise de Syracuse.

C'étoit une loi chez les Romains, d'abandonner aux soldats le pillage d'une ville prise d'assaut. Marcellus se conforma malgré lui à cet usa-

An de R. 541.

ge, & vit à regret la désolation d'une ville si florissante. Il réserva néanmoins les ouvrages les plus exquis, afin de les envoyer à Rome, pour qu'elle jugeât du prix de sa conquête. Il avoit principalement récommandé que l'on épargnât Archimede : mais l'application de ce grand homme à l'étude lui coûta la vie.

XXV. Mort d'Archimede.

Fortement occupé d'un problême, il n'entendit point par malheur le bruit que font d'ordinaire les vainqueurs & les vaincus dans une place emportée l'épée à la main, & il fut tué dans son cabinet, ignorant encore la destinée de sa patrie. Marcellus parut inconsolable de la mort d'Archimede, & prit soin lui-même de ses funérailles.

L'éloignement des consuls ne leur permettoit pas d'assembler les comices pour proceder à une élection des consuls, on s'adressa au plus ancien qui confera la dictature à C. Claudius Centho ; celui-ci fit Fulvius Flaccus général de la cavalerie.

An de R. 542.

Durant le long siége de Syracuse, la guerre que faisoient ailleurs

An de R. 542.

les Romains & les Carthaginois, étoit mêlée de part & d'autre d'évenemens bons & mauvais. Annibal avoit surpris la ville de Tarente, aidé de quelques citoyens infidéles, mais sans pouvoir s'emparer de la citadelle. Il s'obstinoit cependant à la réduire, esperant qu'en devenant maître de cette place & y laissant une forte garnison, il tiendroit tout le païs dans l'obéïssance. Les Romains d'un autre côté assiégerent Capouë, & en pousserent les attaques si vivement, qu'elle n'étoit plus capable d'une longue résistance. Sa réduction étoit d'une trop grande conséquence pour qu'Annibal ne s'y opposât pas. Il alla donc au secours de la place. Les Romains avertis de son dessein, ne changerent rien au leur, & attendirent tranquillement l'ennemi dans leurs lignes. Annibal les y attaqua vigoureusement, & fut repoussé de même, malgré les sorties des assiégés qui tomberent en même tems sur les Romains.

XXVI. Les Romains assiégent Capouë.

Le succès n'étant pas tel que l'avoient esperé les Carthaginois, ils ne penserent plus à secourir Capouë,

An de R. 542.

ni à forcer les retranchemens des Romains. Mais persuadez que s'ils marchoient à Rome, le sénat ne balanceroit pas entre défendre la capitale de l'état, ou prendre Capouë, & ils se résolurent à faire lever le siége de l'une, en formant celui de l'autre. En effet, la plus grande partie du sénat jugea qu'il étoit à propos de rappeller les troupes occupées hors de l'Italie, & de lever le siége de Capouë. Mais Fabius fut d'une opinion contraire, & ramena toutes les voix à la sienne. Il dit, qu'il falloit mander au proconsul Fulvius Flaccus, de détacher de la grande armée quinze mille hommes de pié & mille chevaux, & de les conduire à Rome sans délai, ce qui resteroit de troupes étant plus que suffisant à la continuation du siége déjà très avancé. L'ordre fut expedié, & Fulvius y obéït avec tant de promptitude, qu'il arriva lorsqu'Annibal étoit encore à une journée de Rome.

XXVII. Annibal marche du côté de Rome pour l'assiéger.

Le lendemain l'armée Carthaginoise prit son camp à une lieuë & demie sur le fleuve Anio, & aussi-tôt Annibal s'avança à la vûë des murs,

à la tête de deux mille chevaux, afin de reconnoître la place. Pour ne lui en pas donner le tems, Flaccus qui partageoit le commandement de l'armée avec les consuls, le fit charger si fierement par un corps de cavalerie, qu'Annibal regagna son camp avec précipitation, très-mal instruit de ce qu'il vouloit apprendre.

An de R. 542.

Deux jours après Flaccus & les deux consuls rangerent leurs troupes en bataille, en présence d'Annibal, qui de son côté fit la même chose. Mais un orage de pluïe & de grêle qui dura deux jours de suite s'étant élevé, lorsqu'on s'y attendoit le moins, les armées rentrerent en leur camp. Les Carthaginois jugerent superstitieusement d'un accident purement naturel, & crurent qu'il leur annonçoit quelque chose de sinistre. Annibal lui-même se laissa ridiculement surprendre par ce faux pronostic : « Traversé, dit-il, « dans mes desseins, tantôt par moi- « même, & tantôt par le ciel, je ne « me crois plus destiné à prendre « Rome. »

An de R. 542.

XXVIII. Annibal décampe.

En effet, bientôt après il décampa, n'aïant, pour ainsi dire, qu'entrevû Rome; il gagna la petite riviere de Tutia, ensuite le bois de Ferenna, ou Feronia, proche duquel étoit le temple consacré à la déesse de ce nom, dont il enleva toutes les richesses, & continuant sa route vers le roïaume de Naples par le païs des Lucaniens & des Brutiens, qu'il pilla pareillement, il se rendit odieux à toute l'Italie. Flaccus se remit aussi en marche avec son détachement, qui revint assés tôt pour être témoin de la reddition de Capouë. Tous les chefs de la révolte y furent punis de mort, & on livra à la servitude le commun peuple. On auroit rasé toute autre ville jusqu'aux fondemens, afin d'en faire un exemple: mais la bonté du climat & la fertilité du terroir firent resoudre le sénat à ne la pas perdre absolument. Et afin qu'on sçût qu'elle devoit à ces seuls motifs sa conservation, il n'y envoïa que des laboureurs & des artisans, qui par son ordre se gouvernerent selon les loix qui y étoient depuis long-tems établies.

XXIX. Prise de Capouë.

An de R. 542. XXX. Victoires & mort des deux Scipions.

La guerre se continuoit heureusement en Espagne, & les Romains victorieux en toutes les rencontres, y avoient dans une derniere bataille tué trente-sept mille hommes; mais la mort des deux Scipions y changea la scene. Claudius Nero qui leur succeda dans le commandement, la septiéme année de la guerre, se laissa surprendre aux ruses d'Asdrubal, & conserva mal ce que les deux derniers généraux avoient acquis. Le sénat mécontent de Nero, assembla les comices, & demanda qu'on envoyât en sa place un proconsul. Pour en élire un, il faloit des candidats, & il ne s'en présentoit point : les difficultez de faire la guerre en un pays si éloigné, & les dangers infinis où l'on est exposé dans des lieux où l'on n'a point la confiance des peuples, en degoûtoient tous ceux qui naturellement cherchoient à s'avancer par les armes. A la fin le jeune Scipion fils de P. Cornelius Scipion qui avoit été tué en Espagne, âgé de vingt-quatre ans, mais qui par un effet de la bienveillance du peuple avoit déjà été édile, se mit sur les

An de R. 542.

XXXI Le jeune Scipion créé proconsul d'Espagne.

rangs, & obtint le proconsulat d'un consentement unanime. Son courage, sa prudence, son amour pour la vertu, & sa capacité singuliere en une grande jeunesse, lui avoient procuré l'édilité. Cependant ceux qui venoient de lui donner leur voix, aïant depuis refléchi sur sa jeunesse & sur l'importance de l'emploi, voulurent retracter leurs suffrages, & revoquer le nouveau proconsul. Il ne s'étonna point de ce retour d'opinion, & les comices s'étant rassemblez à sa sollicitation, il y parla avec tant d'esprit, de fermeté, & d'assurance du succès, que l'on ratifia sa nomination.

An de R. 543.

M. Valerius Lævinus avoit rendu de grands services à l'état pendant la guerre de Macedoine : on le fit consul pour la seconde fois, & on l'envoïa en Sicile. A l'ouverture de la campagne il y prit Agrigente, & acheva enfin de réduire cette grande isle à l'obéïssance des Romains, qui n'en avoient point encore été seuls possesseurs depuis huit ans qu'ils travailloient à le devenir. Durant son consulat qui étoit aussi celui de M.

M. Claudius Marcellus, on créa en leur absence un dictateur, afin qu'assemblant les comices, on procedât à l'élection de ceux qui leur succederoient. Q. Fulvius Flaccus eut la dictature, & P. Licinius Crassus l'emploi subordonné. Fabius Maximus déjà quatre fois Consul, obtint dans ces comices de l'être une cinquiéme. Tarente trahie par quelques particuliers se rendit à lui, ce qui compensa les évenemens de cette campagne assez égaux entre les Romains & les Carthaginois. M. Claudius Marcellus, heureux en tant d'expeditions, partagea la fortune avec Annibal, pendant cette année l'aïant tantôt propice, tantôt contraire. Mais parvenu à un cinquiéme consulat, il fut tué dans une embuscade, pendant qu'il marchoit à ce général. Les légions le regretterent extrêmement, à cause de sa grande valeur & de son audace heureuse, qui faisoit dire aux troupes, que Marcellus étoit l'épée des Romains, & Fabius leur bouclier. Son collegue T. Quinctius Crispinus mourut bientôt après d'une blessu-

An de R. 544.

An de R. 545.

XXXII. Mort de Marcellus.

An de R. 545.

re ; mais il vêcut assés pour créer dictateur T. Manlius Torquatus qui fit C. Servilius général de la cavalerie. Et cette précaution procura une prompte élection de nouveaux consuls, Depuis deux lustres on s'appercevoit à Rome de la diminution des citoïens en âge de porter les armes. Dans celui-ci elle fut encore plus sensible, puisqu'on n'y en trouva plus que cent trente-sept mille cent huit.

An de R. 546.

Les Carthaginois qui commençoient à craindre de ne pouvoir subsister long-tems en Espagne, manderent à Asdrubal de passer en Italie au secours d'Annibal son frere, avec un corps de ses meilleurs soldats. Il y alla en effet ; mais le consul M. Livius Salinator, averti de son débarquement & de sa marche, le prévint, favorisé d'une ruse de guerre de son collegue C. Claudius Nero. Il venoit d'avoir deux ou trois petits avantages sur les ennemis, & conjecturant habilement qu'ils ne le soupçonneroient pas après cela de s'être éloigné, il partit secretement à la tête de six mille hommes de pié

An de R. 546. XXXIII. Défaite & mort d'Asdrubal.

& de mille chevaux, joignit Livius, & tombant tous deux ensemble sur Asdrubal, qui trompé par ses guides occupoit un mauvais poste, l'environnerent de toutes parts, taillerent son armée en piéces, & le tuerent lui-même. Nero rentré dans son camp avec autant de diligence que de secret, fit jetter à l'entrée de celui d'Annibal la tête d'Asdrubal, & lui apprit ainsi ce qui c'étoit passé. On comprend quelle fut, & la douleur du frere & son inquiétude. Le consulat de Livius & de Nero ne pouvoit finir d'une maniere plus glorieuse pour eux. Comme ils n'étoient point encore de retour de l'armée, quand le tems de faire des consuls arriva, on eut recours à l'expedient ordinaire, qui étoit d'élire un dictateur, M. Livius Salinator le fut, & il eut sous lui Q. Cœcilius Metellus.

Il y avoit cinq ans que le jeune Scipion faisoit la guerre en Espagne, qu'il acheva enfin de conquerir l'an de Rome 548. après plusieurs grandes victoires sur les Carthaginois. Rien n'est égal à la réputation

An de R. 548.
XXXIV.
Portrait & exploits du jeune Scipion.

qu'il laissa de lui en cette province. Ses vertus civiles & militaires étoient le plus ordinaire entretien des peuples : les uns donnoient des louanges à sa rare valeur, & à son grand genie pour la guerre ; & les autres admiroient sa moderation dans le commandement, son désinteressement, sa parfaite générosité, & surtout son amour incomparable pour la justice. Sa continence donna un grand lustre à tant d'excellentes qualités. Des jeunes officiers lui aïant amené une jeune fille d'une rare beauté, & fiancée à un Prince Celtiberien, Scipion dans un âge où les passions exercent un empire absolu, non seulement ne la voulut pas voir, il ordonna même que la rançon qu'on lui offroit, & qui étoit très-considerable, serviroit pour l'augmentation de sa dot. Agé de vingt-neuf ans, on venoit de le nommer consul, & c'étoit à lui à se montrer en Italie tel qu'il avoit été en Espagne. Annibal continuoit d'être au cœur de l'Italie ; mais les forces de la république faciles à rejoindre depuis que la Sicile & l'Espagne lui

obéïssoient, la rendoient plus rédoutable que jamais au général Carthaginois.

An de R. 548.

Scipion proposa au sénat d'aller porter la guerre en Afrique, comme le meilleur moïen d'y faire rappeller Annibal, & de délivrer & l'Etat & l'Europe d'un si dangereux ennemi. Fabius combattit ce sentiment avec véhemence, & l'opinion qu'on avoit de sa sagesse, fit que l'on ne suivit point le conseil de Scipion. Tout ce qu'il put en cette occasion gagner sur le sénat, qui l'envoïoit commander en Sicile, fut que si après quelque séjour en cette isle, il jugeoit que le bien du service requît qu'il passât en Afrique, on consentiroit alors qu'il y allât. Il n'abusa point de ce pouvoir indirect, & il demeura un an en Sicile à régler les affaires de la province, & à préparer tout ce qui convenoit à son premier dessein.

Son éloignement & celui de son collegue engagerent le sénat à créer à Rome, pour la tenuë des comices, Q. Cecilius Metellus dictateur, & L. Veturius Philo lieutenant géné-

An de R. 549.

ral. On célébra le nouveau lustre l'année suivante, & on eut le plaisir d'y voir qu'au lieu que dans les trois précedens on y avoit remarqué une diminution considérable de citoïens en état de porter les armes, ils étoient si fort multipliez dans celui-ci, que l'on en compta deux cens quinze mille, c'est-à-dire, soixante & dix-sept mille huit cens quatre-vingt-douze plus qu'au dernier. Cette nouvelle & celle du passage de Scipion en Afrique avec une flotte nombreuse, causerent à Rome une joie inexprimable. Massinissa roi de Numidie qui avoit déjà servi en Espagne sous le général Romain, se joignit encore à lui, dès qu'il sçût son débarquement en Afrique.

XXXV. Scipion débarque en Afrique.

Hanno un des meilleurs capitaines qu'eussent les Carthaginois, s'étoit flaté d'empêcher ce débarquement, ou de profiter au moins du desordre, sans lequel il est rare que ces sortes d'actions se passent. Mais Scipion avoit si sagement pourvû à tout, que Hanno qui voulut l'attaquer, périt en cette entreprise avec cinq cens chevaux qu'il avoit. Ce commence-

ment de prosperité encouragea Scipion à faire le siége d'Utique, aujourd'hui Biserte dans l'état de Tunis. Mais apprenant la prompte révolution de la Numidie, que Syphax s'y étoit emparé du Roïaume en l'absence de Massinissa, & qu'il venoit avec les Carthaginois au secours de la place, il leva le camp, & mit ses troupes en quartier d'hiver. A l'approche du printems il revint devant Utique, & l'assiégea de nouveau. Les ennemis aussi diligens que lui n'en étoient pas loin. Il sçut qu'ils baraquoient encore à cause du froid, & cela lui fournit une ruse de guerre. Il déguisa en esclaves plusieurs soldats des plus déterminés, & leur donna pour conducteurs des officiers équipés de la même maniere, mais chargés seuls du secret. Les soldats arrivés les premiers, au lieu de tentes ne voïent que des baraques couvertes de nattes, de roseaux & de bois sec: les capitaines leur commandent de se partager, & d'y mettre le feu. Ils le font, & soudain tout le camp paroît embrasé. Les Carthaginois & les Numides croïent l'in-

An de R. 549.

An de R. 550.

XXXVI. Stratagême de Scipion.

An de R. 550.

cendie un effet du hazard, & ne s'occupent qu'à l'éteindre. Scipion qui suivoit de près les faux esclaves, survient en ce tumulte, fond sur les ennemis, qui n'étoient en défense que contre le feu, passe au fil de l'épée tout ce qu'il rencontre, & laisse enfin quarante mille morts sur la place, réservant à la servitude six mille hommes. Une seconde défaite succeda à cette premiere, vers la fin de la campagne. Tant de malheurs redoublés rappellerent en Afrique Annibal, que la fortune abandonnoit visiblement en Italie. Mais son retour n'étoit pas aisé. Les Carthaginois, afin de le faciliter, envoïerent des ambassadeurs à Rome pour y proposer une suspension d'armes. Le piége étoit grossier; le sénat n'y donna pas, & les congédia incontinent.

XXXVII. Carthage songe à rappeller Annibal.

Durant cette vaine négociation, Syphax qui ne cherchoit qu'à s'affermir sur le trône usurpé, & qui n'y voïoit point d'apparence, tant que les Romains auroient une armée en Afrique, n'épargna ni argent ni promesses pour lever des troupes

An de R. 550.

troupes. Il en rassembla un grand nombre, & plus d'étrangeres que de Numides; & se confiant sur la multitude, il osa venir attaquer Scipion que l'on surprenoit difficilement. Syphax, qu'on ne sçauroit guere en cela accuser de témérité, parce que c'étoit l'unique coup qu'il eût à faire, afin de donner de l'éclat à sont parti, fut moins heureux à combattre qu'il n'avoit été à ravir la couronne, son armée fut battuë & lui fut fait prisonnier.

XXXVIII. Syphax vaincu & pris par Scipion.

Massinissa ne voulant pas perdre le fruit de la victoire des Romains, marcha en diligence à Cirthe, capitale de la Numidie. Comme il menoit avec lui l'usurpateur enchaîné, il ne fit que le montrer aux habitans, qui, pour prévénir le châtiment de leur perfidie, ouvrirent aussi-tôt leurs portes au roi vainqueur & légitime. Sophonisbe, femme de Syphax, que son extrême beauté a renduë fameuse, étoit alors à Cirthe. Elle demanda en grace à Massinissa de ne point la livrer aux Romains. Le jeune prince charmé de sa Captive, lui accorda sa

An de R. 550.

XXXIX.

Massinissa épouse Sophonisbe, femme de Syphax.

demande, & fit plus, car il l'épousa le jour-même. Ses premiers feux etant devenus moins ardens après la jouissance, il retourna au camp des Romains, où Scipion irrité de ce mariage le reçut très-mal; & afin qu'il connût en quoi consistoit sa faute, il lui apprit que Sophonisbe étant prisonniere des Romains, il avoit disposé d'un bien qui n'étoit pas à lui: & que d'ailleurs c'étoit renoncer à leur amitié que de s'allier à leur plus mortelle ennemie, & à l'unique auteur de la défection de Syphax. Ce reproche pénetra Massinissa jusqu'au fond du cœur, par la réflexion qu'il fit sur le sort d'une épouse qu'il croïoit libre, & qui ne l'étoit pas. Honteux pour elle & pour lui de la voir livrée à la servitude, il instruisit Sophonisbe du malheur qui la menaçoit, & l'avertit en même tems qu'il lui envoïoit du poison, pour la garantir de l'esclavage. Elle reçut, sans s'effraïer, ce gage etrange de l'amour de son nouvel époux, & répondit, que puisque Massinissa n'avoit point d'autre présent de nôces à lui faire,

XL.

Massinissa envoie du poison à Sophonisbe.

il falloit bien qu'elle acceptât celui-là. Elle ajoûta, que la mort qu'elle alloit se donner, auroit été plus glorieuse, s'il y eût eu plus d'intervalle entre le jour de son trépas & celui de son hymen. Cette preuve honteuse, mais convaincante, de l'attachement de Massinissa aux intérêts des Romains, le fit aussitôt proclamer roi de Numidie, & Scipion joignit à cette cérémonie toute la pompe qu'il estima propre à dissiper la tristesse de ce prince, qui depuis ne rencontra plus rien qui s'opposât à sa domination.

XLI. Annibal reçoit ordre de repasser en Afrique.

Pour revenir à Annibal, il ne fut pas maître de ses premiers mouvemens, lorsqu'il reçut l'ordre de repasser en Afrique. Il éclata en plaintes contre le sénat de Carthage, de ce qu'après avoir negligé de le secourir d'argent & de munitions, il lui faisoit perdre en peu de mois le fruit de quinze années de travaux. Il se reprocha aussi à lui même, comme il avoit déja fait en d'autres occasions, sa négligence à poursuivre les Romains, qui vaincus par lui tant de fois, ne s'étoient relevés de

An de R. 550.

leurs pertes, que parcequ'il n'avoit pas sçû profiter de ses victoires. On prétend qu'avant que de s'embarquer, il fit élever une colomne proche le temple de Juno Lucinia, & qu'on y grava par son ordre en caracteres Grecs & Pheniciens ses principales actions militaires. Ce qu'il y a de constant, c'est que faisant route vers Leptis, il ne s'entretint avec ceux qui étoient sur son bord que de ses malheurs, que des amis qu'il avoit perdus à la guerre, que de la mort de ses freres, Asdrubal & Mago, deux généraux qui auroient pû le disputer à tout autre qu'à Annibal. Arrivé à Leptis, il partit pour Adrumete, puis il vint à Zama, & de-là en cinq jours à Carthage. Son départ causa autant de joie à Rome & à toute l'Italie, qu'Annibal en ressentit de douleur. Car les prosperités recentes de la république n'avoient pas si fort prévalu qu'on n'y craignît toûjours quelque vicissitude, tant qu'un ennemi, du caractere d'Annibal, y feroit à la tête d'une armée. Vers le tems de son départ, on créa

pour la tenuë des comices, où l'on devoit nommer des consuls, le soixante & neuviéme dictateur. On éleva à cette dignité P. Sulpicius Galba & M. Servilius Pulex Geminus à celle de général de la cavalerie.

An de R. 550.

An de R. 551.

Quand Annibal eut reconnu le triste état de sa patrie, il jugea qu'il valoit mieux lui procurer la paix que de continuer la guerre. Et comme il campoit à Zama, assés proche du camp de Scipion, il souhaita conferer avec lui. Le général Romain y consentit, & ces deux grands hommes se virent dans une vaste plaine, qui séparoit les deux armées. Mais leur entrevûë fut inutile, Scipion n'aïant voulut entrer en aucune négociation qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait une réparation publique à celui de Rome, pour avoir mal observé la derniere tréve, & manqué de respect aux ambassadeurs de la république. Annibal aussi fier que Scipion, rejetta ces préliminaires, ne pouvant consentir qu'un aveu de perfidie de la part de sa nation devînt le fondement d'un traité de paix.

XLII. Entrevuë de Scipion & d'Annibal.

An de R. 551.
XLIII.
Bataille sanglante.

Les armées étant proches, on en vint bientôt aux mains. Il n'y eût peut-être jamais de journée si mémorable, par rapport à la réputation des chefs, à la valeur & au nombre de leurs troupes, aux deux corps politiques qui les faisoient agir, à cette jalousie de gloire commune aux deux peuples, & enfin à l'importance de la victoire de quelque côté qu'elle penchât. Annibal & Scipion y mirent en pratique tout ce que l'expérience & le génie de la guerre suggerent dans les momens décisifs. Le moindre terrein du champ de bataille leur est présent; ils réparent ce qu'il a de défectueux ou profitent de l'avantage qu'il offre. Les ordres sont donnés avec précision & exécutés avec diligence : on charge, on se mêle, chaque général voit tout, & est par tout. Les soldats sont animés du même esprit que leurs chefs, qui leur crient incessamment : Qu'il s'agit de tout pour eux & pour la patrie ; & que c'est à eux à décider, qui de Rome ou de Carthage donnera des loix à l'univers. A ces mots ils sentent croître leur au-

dace & combattent avec la même ardeur que si chacun d'eux étoit sûr de la victoire. Après un long & sanglant combat elle se déclara pour les Romains. Vingt-mille Carthaginois resterent sur le champ de bataille, & autant furent faits prisonniers.

An de R. 551.

XLIV. Défaite des Carthaginois.

Annibal plus persuadé que jamais qu'il falloit ceder au tems, exhorta si fortement le sénat de Carthage à ne penser qu'à la paix, qu'incontinent on envoïa des Ambassadeurs à Rome la demander. Quelque tems avant qu'ils y arrivassent, on fit un dictateur en vûë d'une élection de consuls. C. Servilius Nepos le fut, & P. Ælius Pætus fut fait lieutenant général de la cavalerie.

Les Romains après avoir oüi les ambassadeurs Africains, envoïerent à Scipion, & à dix commissaires qu'on lui associa, un plein pouvoir de terminer cette guerre qui duroit depuis seize ans. Comme les Carthaginois desiroient veritablement la paix, les conditions en devinrent plus faciles. Voici les sept principales : I. Que les Romains retireroient toutes leurs troupes d'Afri-

An de R. 552.

An de R. 552.

XLV. Conditions de la paix, entre Rome & Carthage.

que, sans y conserver ni place ni domaine, ensorte que les Carthaginois y resteroient maîtres absolus en la maniere qu'ils l'étoient auparavant. Mais que ceux-ci, en considération de ce que l'on faisoit pour eux, céderoient en propriété aux Romains tous droits & prétentions sur l'Espagne & les isles de la mer Mediterannée. II. Que les Carthaginois rendroient tous les deserteurs de l'armée Romaine, & les chefs de la révolte refugiés chez eux. III. Qu'à l'avenir ils ne pourroient avoir dans tous leurs ports : plus de dix galeres à trois rangs de rames, & que leurs vaisseaux à long bec & leurs élephans demeureroient en la puissance des Romains. IV. Que les Carthaginois ne pourroient faire la guerre en Afrique, ou la porter ailleurs, sans la permission expresse de la république Romaine. V. Qu'ils rendroient à Massinissa & à ses alliés tout ce que les Carthaginois auroient usurpé sur eux. VI. Qu'en attendant la ratification du traité, ils fourniroient, en bled ou en argent, la subsistance de l'armée Romaine.

VII. Qu'ils païeroient à diverses fois dans l'espace de cinquante années, dix mille talens d'argent, & donneroient cent ôtages pour gages de l'execution du traité. Ainsi finit la seconde guerre Punique, aussi glorieuse à Scipion qu'à la république, qui, outre le triomphe dont elle honora sa valeur, lui accorda encore le surnom d'Africain, qui le distingue dans l'histoire de tous ceux du même nom. Si elle dura sept ans moins que la premiere, elle fut plus cruelle & plus décisive. Elle finit l'an 552. de la fondation de Rome; du monde 3804. le quatriéme de la 144. Olympiade: 308. ans après l'établissement des consuls, & 189. depuis l'incendie de Rome par les Gaulois, l'an 129. de l'Empire des Macedoniens, & 199. ans avant la naissance du fils de Dieu.

An de R. 552.

XLVI. Fin de la deuxiéme guerre Punique.

CHAPITRE XI.

Depuis la fin de la ſeconde guerre Punique juſquà la fin de la troiſiéme, & à la ruine de Carthage.

Eſpace de cinquante-cinq ans.

An de R. 553.

ROme échapée à tant de périls qui l'avoient menacée d'une entiere deſtruction, y trouva par des évenemens ineſperés l'accroiſſement de ſon pouvoir, de ſa gloire & de ſes connoiſſances. Ses victoires lui procurerent des richeſſes & lui apprirent la maniere d'en uſer. Le goût des arts & des ſciences, par ſon commerce avec les Grecs, s'introduiſit chés elle, & fournit aux genies heureux de quoi ſe former. Ennius, P.Licinius-Tegula, & Cécilius, tous trois poëtes Dramatiques, y fleurirent vers ce tems-là, & ſe firent infiniment conſiderer des Romains, qui aimoient le théâtre & les ſpectacles, mais ſurtout les combats des hommes avec des bêtes feroces.

1. Poëtes Dramatiques.

Les Carthaginois n'avoient pû

faire comprendre aucun de leurs alliés dans le traité de paix : ainsi la guerre continua entre la république & Philippe roi de Macedoine. Elle avoit commencé immédiatement après la bataille de Cannes, & Rome l'avoit déclarée alors, sans nécessité, & pour braver Carthage. Aiant donc par la paix réüni ses forces, elle les emploïa à se venger d'un perfide, qui avoit rompu avec elle, dans le tems de ses malheurs, qui avoit secouru Annibal d'hommes & d'argent, qui avoit abandonné les Etoliens & d'autres peuples alliés des Romains. Rome étoit en même tems sollicitée par les Athéniens, par Attale roi de Pergame & par les Rhodiens.

An de R. 553.

II. Guerre contre Philippe roi de Macedoine.

Ce prince étoit le dixiéme successeur d'Alexandre au roïaume de Macedoine, & un des plus redoutables monarques de la Grece. On confia à Sulpitius Galba l'un des consuls, le commandement de la guerre, & il la fit avec tant de bonheur, que ni Philipe ni aucun de ses lieutenans ne purent se vanter du plus petit avantage. Attale & les Rhodiens

An de R. 553.

joints à Galba, contraignirent le roi de Macedoine à lever le siége d'Athénes. Ensuites les Etoliens & les Athéniens s'estimant assez forts pour porter la guerre dans son pays, ils y entrerent en effet; mais manquant de courage & de prudence, ils en furent promptement chassez.

III. Défaite des Gaulois.

Les Gaulois ne pouvoient plus mal prendre leur tems, pour se soulever contre les Romains, qu'ils le firent cette année, en assiégeant Cremone. Le préteur Furius leur laissa à peine le tems de se reconnoître, il marcha à eux incontinent, les défit; trente-cinq mille furent tuez ou faits prisonniers de guerre. On reconnut parmi les morts un général Carthaginois nommé Amilcar. La victoire de Furius devint le sujet d'une grande contestation dans le sénat. Le vainqueur demandoit le triomphe, & l'action en elle-même le méritoit; mais l'usage n'étoit pas pour lui. Car c'étoit une coûtume reçûë, de ne déferer le triomphe qu'à celui qui commandoit l'armée en chef, soit qu'il fût present ou absent, & jamais à son lieutenant:

& consequemment à cette maxime, une moitié du sénat prit contre Furius le parti du consul C. Aurelius Cotta, censé général des troupes victorieuses malgré son absence. A la fin cependant Furius obtint ce qu'il souhaitoit, non cependant sans encourir la haine de Cotta. Le préteur Bebius n'avoit pas succedé à la valeur de Furius, en succedant à son emploi. Présumant de ses forces, l'année 554. il se mit en devoir de ravager les terres des Gaulois Insubriens, qui vengerent sur lui leur précedente défaite & lui tuerent six mille six cens hommes. Ce qui se passa en Macedoine durant cette campagne fut si peu remarquable, que les historiens ont dédaigné d'en parler.

An de R. 553.

An de R. 554.

IV. Les Romains battus par les Gaulois.

La troisiéme année de la guerre Macedonique, le consul T. Quintus Flaminius signala son arrivée en Grece par une victoire sur le roi de Macedoine, qu'il attaqua fierement dans un poste si avantageux, que ce prince ne soupçonnoit pas même qu'on dût se flater de l'y surprendre. Lucius frere de Flaminius, & Attale

An de R. 555.

V. Avantages remportés sur Philippe.

An de R. 555.

roi de Pergame, remporterent aussi plusieurs avantages sur les lieutenans de Philippe, & reprirent diverses places, dont il s'étoit rendu maître. Ils ne furent pas si heureux à Corinthe, qu'ils assiegerent sans succès.

An de R. 556.

Vers la fin de cette année on créa à Rome six preteurs à la fois, au lieu de quatre qu'il y avoit auparavant. Il est vrai semblable que les soins excessifs qui naissoient des prosperitez continuelles de la république, firent croire une telle promotion nécessaire. Il étoit de droit immémorial, que les nouveaux consuls succedassent aux emplois de ceux, qui sortoient de charge. Les tribuns du peuple contens des services de T. Flaminius, se roidirent contre une coûtume, qui selon eux étoit presque toûjours nuisible au bien public, parce que rarement le successeur suivoit le plan & les traces de celui qui l'avoit précédé. Leur fermeté triompha de l'usage, & Quintius Flaminius continua de commander l'armée en Grece.

Durant qu'il étoit occupé au siége

An de R. 556.

d'Opunte, place de la Locride bien fortifiée, & dont Philippe attendoit une longue resistance, il reçût des ambassadeurs de ce prince, qui demandoient de sa part des plénipotentiaires pour traiter de la paix avec eux. Flaminius en nomma, qui s'assemblerent plusieurs fois avec ceux d'Attale, des Rhodiens & des Athéniens, comme liez d'un même intérêt. Après plusieurs conférences, la négociation se rompit. Je croirois volontiers que ce ne fut pas la faute de Philippe, par la vengeance qu'il prit de cette inutile négociation, en abandonnant la ville d'Argos à Nabis tyran de Lacedemone, qui y exerça toutes sortes d'inhumanités.

VI. Philippe est vaincu & demande la paix, qu'on lui accorde.

Flaminius aussi picqué que le roi de Macedoine, de ce que les plénipotentiaires n'avoient rien conclu, poussa la guerre si vivement, qu'enfin il joignit Philippe en Thessalie, & lui livra la bataille à Cynocephale. Les Romains la gagnerent, tuerent huit mille Macedoniens, & firent cinq mille prisonniers. Le vaincu craignant plus que jamais de se voir chassé de ses Etats, réitera ses

An de R. 556.

instances pour la paix, qui lui fut accordée, à des conditions assés favorables. La plus dure étoit de payer mille talens aux Romains, sçavoir cinq cens lors de la ratification du traité, & l'autre moitié dans l'espace de dix ans.

VII. Victoires remportées sur les Gaulois & sur les esclaves d'Hetrurie.

La constance de la fortune à favoriser les Romains, n'empêchoit pas qu'ils ne trouvassent souvent de nouveaux ennemis. Les Gaulois, qui ne pouvoient s'accoûtumer à leur obéïr, sacrifiant la vie à la liberté, perdirent encore deux batailles avant que de se soumettre à eux. Les esclaves d'Hetrurie qui chercherent en ce tems-là à s'affranchir par les armes, ne firent que redoubler leur servitude. Le préteur Attilius les remit dans le devoir, presqu'au moment qu'ils en étoient sortis, & les punit avec une sévérité exemplaire.

An de R. 557.

VIII. Générosité des Romains.

Les Romains si rigoureux à punir, avoient aussi des maximes de justice dignes de la vertu dont ils faisoient encore profession. La plûpart des villes libres de la Grece étoient sous leur domination, depuis le commencement

cement de la guerre Macedonique, parce qu'à mesure que les Romains les délivroient de l'empire que Philippe avoit usurpé sur elles, ils y laissoient des garnisons, qui y conservoient l'autorité ci-devant exercée par les officiers du roi de Macedoine. Les Romains faisant attention à l'état libre & indépendant de ces villes, qui pouvoient se plaindre, qu'au lieu de ce qu'elles avoient espéré de l'appui de leurs alliés, elles n'avoient fait que changer de maîtres, nommerent dix députés, du nombre desquels fut Flaminius. Ils allerent de la part de la république déclarer aux peuples de ces villes, qu'elle les rendoit à eux-mêmes, & qu'ils eussent désormais à se gouverner selon leurs loix & leurs privileges, comme ils faisoient avant la guerre. Cette nouvelle qu'on leur porta pendant la solemnité des jeux Isthmiques, où toute la Grece étoit présente, y causa une si agréable surprise qu'à peine pouvoit-on croire ce qu'on entendoit. Mille cris de joie qui s'éleverent furent les premiers remercimens que reçûrent les

An de R. 557.

ministres du sénat. Les orateurs de la Grece chargés d'exprimer la reconnoissance de leurs concitoïens, trouverent le sujet si nouveau qu'ils avoüerent qu'il étoit au-dessus de leur éloquence, & que les termes se refusoient à leurs sentimens. Ils dirent que la nation Romaine n'avoit pour objet que la félicité des autres nations; que ses guerres par mer & par terre ne tendoient qu'à affranchir d'une puissance injuste des hommes nés libres, & qu'à rétablir l'équité dans tout l'univers.

An de R. 558.
IX.
Loi Oppia abolie.

Il y a des loix qu'on ne sçauroit abroger sans donner lieu à la licence, & d'autres qui dépendent des conjonctures & des tems. Celle que l'on nommoit à Rome la loi Oppia, d'Oppius tribun du peuple qui en fut l'auteur, étoit de cette derniere espece. Elle défendoit aux femmes l'usage de l'or & de la pourpre, & en général tous les ornemens d'un trop grand prix. On connoîtra la sagesse de cette loi, quand on sçaura qu'elle fut publiée immédiatement après la bataille de Cannes, de peur que le luxe continuant dans la républi-

que, les particuliers ne puſſent ſubvenir aux beſoins de l'état, ou que fourniſſant tout enſemble à la néceſſité publique & à des ſuperfluités, ils ne s'épuiſaſſent ſans laiſſer de reſſources.

An de R. 558.

Les tribuns du peuple, à qui la fortune préſente de Rome donnoit lieu d'en attendre une encore plus glorieuſe, preſſoient vivement l'abolition de cette loi; non qu'ils prétendiſſent qu'elle n'eût été très-utile, mais parce qu'ils jugeoint que les tems changés permettoient le changement des coûtumes occaſionnelles; & que les loix de cette eſpece ne devoient pas être permanentes. Une partie du ſénat trouvoit leur demande raiſonnable; mais l'autre prévenuë en faveur de Porcius Caton, ce célébre défenſeur de la morale ſévére, qui déclama avec emportement contre la vanité des femmes & le relâchement des moeurs, ſe rangea de ſon côté & fit ſubſiſter la loi. Par malheur pour Caton, il avoit compoſé quelques écrits; & les tribuns ne s'étant point rebutés, revinrent à la charge avec des armes

An de R. 558.

respectables au censeur ; c'étoient des maximes tirées de ses propres ouvrages, & qui contredisoient son sentiment sur la loi Oppia. Caton en opposition avec lui-même, se défendit moins bien que de coûtume, & les tribuns autorisés de ses propres principes, & sur-tout bien appuyés du crédit & des intrigues des Dames Romaines, emporterent les suffrages & la suppression de la loi.

Le gouvernement de l'Espagne étoit échû à Caton : il y alla exercer sa sévérité, qui y eut un succès plus heureux qu'à Rome. Car il y rétablit la discipline militaire, s'y fit obéïr & respecter ; & soûmit plusieurs peuples de l'Espagne, qui s'étoient délivrés du joug des Romains. Celui de la république toûjours insupportable aux Gaulois, les poussoit sans cesse, mais inutilement à le secoüer, aussi commençoit-elle à ne plus s'émouvoir quand elle entendoit parler de leurs révoltes. Ils s'étoient unis en dernier lieu avec les Liguriens, ou Génois.

Comme elle n'avoit plus que des

guerres éloignées, les ſciences faiſoient autant de progrès à Rome que dans un tems de paix, & l'eſprit ſoûtenu de l'étude s'y perfectionnoit ſenſiblement. Plaute qui vivoit alors ne permet pas de douter de ce progrès. Nul avant lui dans l'Italie ne montra plus de talens pour le théâtre, ni plus de ces graces naturelles, qui dégagées de la contrainte plaiſent en inſtruiſant. Son eſprit vif & fécond, lui fit trouver dans la compoſition de ſes comédies des expreſſions nouvelles qui font bien voir que les termes ne manquent aux hommes que quand les penſées leur manquent, & qu'un génie riche & fécond ſçait toûjours trouver l'expreſſion de ce qu'il a conçû. Auſſi ſon ſtyle, quoique moins pur que celui du ſiecle d'Auguſte, en a tous les agrémens, ſans en avoir cette politeſſe étudiée, qui convient à tout autre ouvrage d'eſprit qu'à la comédie.

An de R. 558.

X. Portrait du poëte Plaute.

Antiochus roi de Syrie avoit hérité de l'ambition de ſes prédéceſſeurs, en héritant de leurs états. Animé du deſir d'en accroître l'éten-

An de R. 562.

XI. Rome déclare la guerre

An de R. 562.

à Antiochus roi de Syrie.

duë, il commença par opprimer les peuples ses voisins : & comme son ambition leur étoit suspecte, ils s'étoient mis de bonne heure sous la protection des Romains. En tout autre tems elle auroit tenu Antiochus en respect ; mais ce prince fier de la présence d'Annibal, qui étoit venu chercher un asile en sa cour, & comptant sur la perfidie des Etoliens, qui avoient secretement abandonné la cause commune, méprisa ce qu'il devoit craindre. Les Romains, selon leur coûtume envoïerent des ambassadeurs à Antiochus, pour le prier de ne point attaquer leurs alliés. En lui faisant cette demande, ils en avoient prévenu l'inutilité, & préparé tout ce qui pouvoit rendre efficace le secours qu'ils destinoient à leurs confédérés. Antiochus en effet ne donna aucune réponse favorable, & obligea les Romains à lui déclarer la guerre l'an de Rome 562. & cinq ans après la fin de la guerre Macedonique.

Antiochus, aussi-bien que Philippe roi de Macedoine dont nous avons parlé, étoit un des successeurs

d'Alexandre au royaume de Syrie. Il fut surnommé le Grand, à cause de ses richesses, de sa puissance, & de la grandeur de ses états. Ses principales conquêtes, avant que le consul M. Acilius Glabrio passât en Grece, avoient été en Thessalie. Acilius y reprit autant de places qu'Antiochus en avoit soûmises; il repoussa ce prince au-delà du détroit des Thermopyles, l'y défit en pleine campagne, & le força de quitter la Grece, & d'abandonner les Etoliens à la discretion des vainqueurs.

An de R. 562.

XII. Avantages remportez sur Antiochus.

Ce n'étoit pas sous le seul Acilius que les armes Romaines prospéroient; Scipio Nasica son collegue se signaloit de son coté en Italie, en éteignant par une derniere victoire le nom des Gaulois Cis-Alpins, c'est-à-dire des Boïens ou Bourbonnois, dont il ne fut plus parlé dans la suite.

XIII. Gaulois exterminez en Italie.

Lucius Cornelius Scipio, & C. Lélius Nepos successeurs au consulat d'Acilius & de Nasica, tirerent au sort, comme l'usage le vouloit, les provinces consulaires. L'un & l'autre souhaitoient avec passion

An de R. 563.

An de R. 563.

d'avoir la Grece en partage ; mais elle ne pouvoit l'être que d'un seul. Lelius, qui étoit en une autre estime à Rome, déclara par un rafinement de politique, qu'il faisoit le sénat, & non le sort, arbitre de la répartition des provinces. Scipion l'Africain aïant penetré la finesse de Lelius, conseilla à Lucius Scipio son frere d'accepter le parti proposé. On n'avoit point encore vû le sénat & le sort compromis ensemble ; & ce sujet propre à l'éloquence des orateurs, fit croire à toute la ville de Rome qu'il alloit exercer celle des deux consuls. Mais le grand Scipion trancha tout d'un coup la difficulté, & ne laissa à Lelius que la honte d'une fausse ruse. « Si le » sénat (dit-il) veut bien accorder » à mon frere le département de la » Grece, j'offre d'y aller servir en » qualité de son lieutenant. » Ces paroles furent un coup de foudre pour Lelius & ses partisans. Il n'y avoit point d'éloquence qui pût tenir contre cette proposition. Le sénat assigna la Grece à Lucius Scipio ; & remit à la prudence du grand Scipion

pion de passer en Asie, ou de demeurer à Rome, selon qu'il le jugeroit convenable.

An de R. 563.

Antiochus étoit alors aussi tranquile à Ephese, que s'il n'eût point eu la guerre avec les Romains. Annibal qui les connoissoit mieux, lui avoit conseillé plusieurs fois de les prévenir, & de les aller chercher en Italie, plûtôt que de les attendre en Asie, où ils viendroient certainement, si on leur en donnoit le tems. N'aïant pû lui persuader ce hardi dessein, il l'obligea au moins à rassembler ses troupes dispersées en divers endroits de son roïaume; & à former une flotte de tout ce qu'il avoit de vaisseaux, afin de disputer le passage de l'Hellespont au consul. Il y avoit déjà quelque tems qu'il assiégoit Pergame capitale des états d'Eumene roi allié des Romains; soudain il abandonne cette entreprise, & envoïe demander la paix à Emilius Rhegillus qui commandoit la flotte de la république. L'amiral répondit, qu'il n'avoit pas le pouvoir de la lui accorder, & que c'étoit l'affaire du consul.

An de R. 563.

Cette réponse consterna Antiochus, qui reçut bientôt une plus triste nouvelle. C'étoit celle d'une victoire navale des Rhodiens remportée sur sa flotte, commandée par Annibal, qu'un destin malheureux poursuivoit sur mer & sur terre. Un autre combat naval que gagnerent contre Annibal en une même campagne Emilius, Eumene, & les Rhodiens, dont toutes les forces maritimes étoient réunies, mit Antiochus dans la derniere désolation. Il abandonna Lysimachie, quoiqu'il eût pû tenir un année entiere dans cette place, & laissa Scipion pénétrer dans l'Asie. Ce fut alors pour la premiere fois que les Romains y mirent le pié.

XIV. Antiochus vaincu demande la paix.

Un prince assez foible pour demander la paix, avant même que d'avoir vû l'ennemi, ne négligea aucun moïen de l'obtenir après des batailles perduës. Il offrit de ceder toutes les places qu'il possedoit en Europe & celles d'Asie que les Romains voudroient choisir; de païer la moitié des frais de la guerre; & enfin il laissa pour instruction secrete à ses

ministres, d'abandonner plûtôt une portion de son roïaume, que de s'en revenir sans la conclusion de la paix.

An de R. 563.

Scipion l'Africain avoit accompagné son frere en Asie, & son fils y avoit été fait prisonnier, dans une rencontre, par les troupes d'Antiochus. Les ambassadeurs s'adresserent au pere, préférablement au consul, offrirent de lui renvoïer son fils, & mirent tout en usage pour le gagner. Scipion leur promit ses bons offices, & leur fit entendre qu'ils n'auroient pas la paix au même prix qu'ils l'auroient eue au commencement de la campagne.

XV. Negociations d'Antiochus.

Antiochus rassembla donc toutes ses forces, & se resolut à donner bataille. Dans le tems que l'on se disposoit de part & d'autre à une action si importante, Scipion l'Africain tomba malade, & Antiochus voulant contribuer à sa guerison, lui renvoïa son fils sans demander de rançon. Le Romain sensible à cette générosité, manda au roi par reconnoissance, qu'il évitât le combat, jusqu'à ce que sa santé lui permît de

XVI. Scipion l'Africain lui donne par reconnoissance.

An de R. 563. un conseil salutaire.

retourner au camp. Mais il ne fut pas au pouvoir de ce prince de suivre ce conseil, parce que le consul, à force de le pousser, le pressa tellement auprès de Magnesie, qu'il le contraignit à se mettre en bataille.

XVII. Défaite entiere de l'armée d'Antiochus.

Antiochus étoit superieur en cavalerie & en infanterie à l'armée Romaine, car il avoit soixante-dix mille hommes de pié & douze mille chevaux. Mais il étoit inférieur en capacité & en valeur au consul Scipion, & ses troupes ne valoient pas celles de la république. Les Asiatiques ne tinrent point devant les Romains, qui trouverent dans leurs chariots armez de faux, dont l'armée ennemie esperoit un grand avantage, de quoi achever de la ruiner, en les tournant contre elle-même. Ce dernier effort, si l'on doit nommer ainsi la bataille d'Antiochus, le réduisit au terme d'estimer favorable quelque paix que ce fût. Et ses ambassadeurs n'en disconvinrent pas devant le grand Scipion, auquel ils avoient ordre de s'adresser encore, & de consentir à tout ce qu'il exigeroit.

Les deux Scipions, qui sçavoient les intentions de la république, & qui étoient convenus entr'eux des conditions du traité répondirent : Que comme les Romains n'avoient d'autres objets dans leurs guerres que la justice & l'honneur, ils ne sçavoient point insulter aux vaincus par des propositions dures & outrées, qu'ainsi le sénat se contentoit, pour les frais de la guerre, de quinze mille talens d'Eubée, (Festus & Tite-Live ne sont pas d'accord sur leur juste valeur) qu'Antiochus renonçât à ce qu'il possedoit en Europe, & à tout ce qui étoit en-deçà du mont Taurus en Asie ; qu'il remît Annibal au pouvoir de la république, & avec lui ceux qui avoient excité le roi à la guerre ; & qu'enfin il livrât vingt ôtages pour caution de sa parole. Cette guerre entreprise & achevée en moins de deux ans, & douze années après la seconde guerre Punique, merita à Lucius Scipio le surnom d'Asiatique. Ainsi les deux Scipions partagerent-ils entr'eux la gloire d'avoir soumis & l'Afrique & l'Asie, c'est-à-dire les

An de R. 563. XVIII. Conditions de la paix accordée à Antiochus.

An de R. 564.

deux tiers du monde, selon qu'il étoit connu alors.

Tandis que les Ambassadeurs d'Antiochus étoient en chemin pour faire agréer au sénat les conditions de paix, L. Cornelius Scipio se tint à Ephese où il attendoit un successeur. Lelius son collegue, après avoir pacifié la Gaule Cisalpine, vint à Rome pour présider à l'election des consuls. M. Fulvius Nobilior & Cn. Manlius Vulso furent élevez à cette grande dignité. Le premier se chargea du soin de châtier les Etoliens; & il s'en acquita parfaitement. Manlius marcha contre les Galates ou Gaulois Grecs, établis en Asie, entre la Bythinie & la Cappadoce. Les avantages qu'il remporta contr'eux, auroient pû passer pour de vraïes prospérités, s'ils ne fussent devenus pernicieux à la république Romaine, par le luxe & la mollesse que les légions, à leur retour de ce païs-là, rapporterent en Italie. Le lustre célébré cette année montra plus que tous les précédens la grandeur de Rome, puisqu'on y trouva deux cens cinquante-huit

XIX. Les Galates ou Gaulois Grecs vaincus par les Romains.

An de R. 565.

mille trois cens vingt-huit citoïens, contribuans aux charges publiques.

An de R. 565.

Un an après le lustre, l'envie toûjours attachée à persecuter les grands hommes, se déchaîna contre Scipion l'Africain. On l'accusa d'avoir détourné à son usage propre, une portion du butin fait en Asie; d'avoir entretenu de secretes correspondances avec Antiochus, & d'avoir même conferé deux fois avec lui touchant des choses particulieres. Je croirois volontiers que c'est une calomnie contre la memoire de Caton, que l'opinion de ceux qui ont écrit, qu'il étoit le dénonciateur caché de Scipion, & qu'il ne pouvoit lui pardonner de s'être fait en Espagne un si grand nom, que les peuples de ce païs-là lui avoient donné le titre de roi.

An de R. 566.
XX.
Scipion l'Africain est accusé à Rome.

Scipion cité par les tribuns parut dans les rostres suivi d'une foule d'amis & de cliens, & y prit sa place ordinaire. On s'y attendoit à voir son innocence éloquement défendue. Mais Scipion au lieu de haranguer selon la coutume, mît sur sa tête la couronne qui lui avoit servi le jour

An de R. 566.
XXI.
Réponse de Scipion.

de son triomphe, & se levant il dit; « A pareil jour que celui-ci je vainquis le fier Annibal & je soumis » Carthage; c'en est assez. Méprisons de frivoles accusations, & allons au Capitole remercier les » Dieux de m'avoir mis en état de » rendre de si grands services à ma » patrie. » Il part à l'instant, tourne ses pas vers le Capitole, le peuple l'y suit, & les tribuns restent seuls dans les rostres, étonnez & honteux que l'admiration & la gloire accompagnassent encore l'accusé.

Etânt revenus une autre fois à la charge contre lui, il changea de maniere, pour complaire au sénat, qui voulut accorder quelque chose à l'importunité des tribuns. Il fit voir qu'il avoit tenu un registre exact des contributions, & quand il l'eut montré à l'assemblée, il le déchira en présence de ses juges; disant fierement: Qu'il avoit assez enrichi le fisc par les sommes immenses qu'il y avoit portées, & que les scrupuleuses recherches étoient inutiles. Scipion fut une troisiéme fois appellé en jugement. Il ne daigna pas comparoî-

tre, mais Lucius Scipio, pour ne pas blesser les loix, dit que son frere étoit indisposé. On indiqua un autre jour; alors Scipion indigné abandonna Rome, se retira à Linterne, petite ville de la Campagnie au bord de la mer, où il passa le reste de ses jours. Les tribuns eurent assés-peu de retenuë pour l'y aller encore attaquer : mais Tib. Gracchus, un d'entr'eux, s'opposa aux autres, ce qui selon les anciennes constitutions suffisoit pour suspendre le jugement des tribuns. Scipion l'Asiatique éprouva leur malignité aussi bien que son frere, & il auroit succombé, sans la fermeté du même Gracchus, qui ne voulut pas souscrire à sa condamnation.

An de R. 566.

XXII. Scipion s'exile de Rome.

Il se commettoit des abus infinis à Rome pendant la fête de Bacchus, & tout le zele du sénat & des consuls ne pouvoit y rémedier. Je renvoïe à * Tite-Live ceux qui vou-

An de R. 567.

* Nec unum genus noxæ : stupra promiscua ingenuorum fœminarumque erant.... venena indidem, intestinæque cædes, ita ut ne corpora quidem interdum ad sepulturam extarent. Multa dolo, pleraque per vim inferebantur. Occulebat vim, quod præ ululatibus, tympa-

An de R. 567.

dront sçavoir le détail de tous les crimes qui se commettoient durant ce tems-là. Je crois qu'il faut rapporter à cette année la recherche qui fut faite de ces desordres capables de perdre Rome, si le hasard qui les découvrit n'eût fournit l'occasion de les réprimer.

An de R. 570.

XXIII. Mort de Scipion & d'Annibal.

Le grand Scipion l'Africain mourut dans sa retraite de Linterne l'an de Rome 570. Le tems n'avoit point effacé son juste ressentiment, & il voulut que la mémoire s'en conservât sur son tombeau, aïant ordonné, (comme l'assûre Valere Maxi-

norumque & cymbalorum strepitu, nulla vox quiritantium inter stupra & cædes exaudiri poterat.... Nihil ibi facinoris, nihil flagitii prætermissum. Plura virorum inter sese quam fœminarum esse stupra. Si qui minus patientes dedecoris sint & pigriores ad facinus, pro victimis immolari: nihil nefas ducere. Hanc summam inter eos religionem esse.... Raptos à diis homines dici, quos machinæ illigatos ex conspectu in abditos specus abripiant: eos esse qui aut conjurationem, aut sociari facinoribus, aut stuprum pati noluerint. Multitudinem ingentem, alteram jam prope populum esse: in his nobiles quosdam viros, fœminasque. Biennio proximo institutum esse, ne quis major viginti annis initiaretur. Captari ætates & erroris & stupri patientes, &c. *Tit. Liv. l.* 39.

me,) que l'on y gravât ces paroles: *Ingrata patria ne ossa quidem mea habes :* « Patrie ingrate tu n'auras rien « de moi, pas même mes cendres. » Deux autres illustres personnages moururent la même année que Scipion : Philopœmen général des Achéens en Grece, & le grand Annibal.

An de R. 570.

Ce dernier ne se trouvant en sûreté nulle part, depuis la reconciliation d'Antiochus, roi de Syrie, avec les Romains après avoir erré quelques années de païs en païs, venoit enfin de se réfugier chés Prusias, roi de Bithynie. Il n'y fut pas long-tems sans s'appercevoir, que ce prince étoit disposé à sacrifier à l'amitié des Romains les droits de l'hospitalité. Il ne se méprit point dans sa conjecture, & bientôt il sçut que le roi avoit dessein de le livrer au sénat. La précaution que prenoit depuis long-tems Annibal pour être maître de sa destinée, en portant un poison subtil dans le chaton de sa bague, pouvoit lui en faire différer l'usage jusqu'à une captivité certaine. Mais il ne voulut pas attendre

An de R. 570.

si tard, & persuadé de l'infidélité du roi de Bithynie, il avala le poison. Cependant, de peur qu'un trop prompt effet ne prévînt malgré lui les imprécations qu'il reservoit à ses ennemis, il prit auparavant les dieux à témoin de la perfidie de Prusias, implora leur vengeance, & ne pouvant leur demander la même chose contre les Romains, il reprocha à ses vainqueurs d'avoir dégénéré de la vertu de leurs ancêtres, conservateurs de la vie de Pyrrhus le plus dangereux ennemi qu'ils eussent; de ne s'étudier plus qu'à détruire ce qui avoit toûjours été sacré aux hommes; & enfin d'avoir fait d'un hôte & d'un ami, un traître & un assassin.

Il étoit difficile aux Romains de conserver sans peine tant de différentes conquêtes. Aussi furent-ils occupés douze années de suite, à reduire de nouveau les Liguriens, les Istriens, les peuples de Sardaigne, & de Corse, & les Celtiberiens en Espagne, c'est-à-dire les Arragonnois Castillans.

Bien que les historiens Latins ne

An de R. 572.

XXIV. Découverte de deux coffres de pierre.

conviennent pas entr'eux des circonſtances du fait que nous allons rapporter, comme ils l'ont tous donné pour conſtant, c'eſt à nous à le rendre le plus approchant de la vérité, après avoir confronté ce que les uns & les autres en ont dit. Un homme faiſant labourer un champ ſur le Janicule, y trouva aſſés avant en terre, deux coffres de pierre, ſur leſquels il y avoit des inſcriptions Grecques & Latines, qui marquoient qu'un de ces coffres long de huit piés ſur quatre de large, renfermoit le corps de Numa Pompilius ſecond roi de Rome, mort il y avoit 535. ans & que l'autre contenoit tous les livres que ce prince avoit compoſé. On eut la curioſité de les ouvrir; mais ce qui ſurprit c'eſt que celui qui devoit renfermer le corps de Numa étoit vuide & qu'on n'y remarqua aucuns reſtes de corps humain; & que dans le ſecond, des livres écrits ſur de ſimple papier, y parurent bien conſervés & les caractéres plus recens que cinq ſiécles & demi ne ſembloient le permettre. Comme l'affaire méritoit d'être examinée,

An de R. 572.

le sénat nomma des personnes sages & éclairées, afin de sçavoir quelles maximes ces écrits renfermoient, & de prononcer ensuite sur l'estime que l'on en devoit faire. L'examen achevé, on soupçonna la découverte d'imposture, & on remarqua que la doctrine, qui étoit enseignée dans ces livres, tendoit à détruire toute la religion, & que par conséquent ils ne pouvoient être de Numa, prince sage, pieux, & attaché à la doctrine de Pithagore. Ce rapport fut la condamnation de ces prétendus monumens. Le sénat ordonna qu'ils seroient brûlés publiquement par les victimaires, qui étoient des officiers subordonnés aux prêtres, & préposés à lier les victimes & à les préparer pour le sacrifice. Ce décret eut son exécution.

An de R. 574.

Si nous continuons à remarquer le retour de chaque lustre, ce n'est pas qu'il nous paroisse d'aucune nécessité à la Chronologie, mais parce que dans le dénombrement des citoïens, on a le plaisir de voir croître de tems en tems cette ville superbe, qui devint par ses travaux &

par ses prospérités la Métropole du monde. Le lustre célébré l'an de la fondation de Rome 574. trouva encore les citoïens multipliés, le nombre de ceux qui pouvoient porter les armes, étant alors de deux cens soixante-treize mille deux cens quarante-quatre, ce qui ajoûté à tous les habitans, que leur pauvreté ou leur condition exemptoient de toute capitation, rendoit alors Rome aussi peuplée que le sont aujourd'hui les plus grandes villes de l'Europe.

An de R. 574.

Persée roi de Macedoine, fils de Philippe, excité par un armement extraordinaire que lui avoit laissé son pere en mourant, & faussement préoccupé de sa grandeur & de ses forces, rompit le premier l'alliance que Philippe avoit faite avec les Romains, & commença la troisiéme guerre Macedonique, vingt-cinq ans après la fin de la premiere, & dix-huit ans depuis la seconde, qui étoit celle d'Antiochus. Cette nouvelle à laquelle on ne s'attendoit pas à Rome, y causa quelque embarras, n'y aïant rien de prêt pour le

An de R. 582
XXV.
Guerre contre Persée roi de Macedoine.

An de R. 582.

transport des légions. Dans l'appréhension que l'on eut que les alliés des Romains impatiens d'être secourus, ne traitassent avec Persée, le sénat commanda à Quintus Marcius Philippus & à quelques autres officiers généraux de passer promptement en Grece, afin d'y rassûrer par leur présence ceux que la crainte d'être opprimés pourroit engager à se détacher des intérêts de la république. Cette simple précaution effraïa si fort le jeune Persée, que se repentant de sa témérité, il écrivit aussitôt à Marcius, avec lequel il étoit auparavant en une espéce de liaison, de le remettre dans les bonnes graces du sénat. Marcius qui ne voïoit point de secours arriver & qui ne jugeoit pas devoir se confier aux troupes des alliés, entra en négociation avec le roi de Macedoine, & conclut une treve provisionelle, pendant laquelle il prit des mesures pour attacher aux Romains un grand nombre de villes. Il vint lui-même rendre compte au sénat de tout ce qui se passoit, & n'oublia point de faire valoir la treve concluë avec Persée.

Persée. Cependant le consul P. Licinius Crassus partit de Rome en diligence, & resolut d'ouvrir la campagne par le siége de Larisse capitale de Thessalie. Persée rassembla ses troupes, plus nombreuses que celles de ses prédecesseurs depuis Alexandre, & jetta de fortes garnisons dans toutes ses places frontieres. S'il eût eu plus d'expérience & de courage & s'il eût marché en diligence contre Licinius, qui s'avancoit à la tête d'une armée sans discipline & par des routes fatigantes, il est à présumer que le général Romain lui auroit difficilement resisté. Mais ce foible prince, intimidé de sa seule approche, bien loin de chercher à le combattre, lui fit demander la paix, à condition de s'en tenir au traité conclu entre les Romains & son pere, & qui consistoit principalement: A leur païer un certain tribut, & à laisser les villes de Grece, énoncées en ce même traité, libres & indépendantes des rois de Macedoine.

An de R. 582.

Licinius rejetta des propositions qu'il étoit maître de faire executer quand il lui plairoit, soit que Per-

An de R. 582.

ſée le voulût ou qu'il ne le voulût point : & donnant une partie de l'armée au préteur C. Lucretius qui prit Thebes dans la Phtiotide & Aliartes, il battit de ſon côté en plus d'une rencontre les généraux Macedoniens, & établit ſes quartiers d'hiver bien avant dans le païs. Les Romains n'eurent pas le même bonheur en Illyrie, qu'en Macedoine, Appius Claudius y aïant perdu une bataille & l'élite de ſes troupes.

An de R. 583.

Le conſul A. Hoſtilius Mancinus qui vint commander en Grece en la place de Licinius, n'y avança les affaires de la république qu'en une ſeule choſe, je veux dire en retabliſſant dans l'armée l'ordre & la diſcipline que l'on n'y connoiſſoit plus, par la faute de ſon prédeceſſeur. Le conſul Q. Marcius Philippus releva Hoſtilius, & n'évita d'être défait que par l'incapacité des chefs ennemis, qui n'eurerent ni l'eſprit, ni le courage de le charger dans des défilés, d'où ſes ſoldats ſortirent ſi fatiguez, qu'ils n'avoient plus la force de porter leurs armes. Il ne tenoit encore qu'aux généraux

An de R. 584.

de Persée de réparer leur négligence en attaquant Marcius dans une petite plaine, où il entra à la sortie de ces mêmes défilés : mais il traversa tout sans obstacle. Persée se retira à Pydne, (maintenant Chitro) dans la Macedoine ; & Marcius ne se servit d'aucun de ces avantages, comme s'il eut voulu ceder toute la gloire de cette guerre à Emilius Paulus consul après lui, & qui l'avoit été pour la premiere fois, dix-sept ans auparavant.

An de R. 584.

La differente conduite de ces deux commandans montre & les grands talens de l'un, & ceux qui manquoient à l'autre. Emilius connoissoit le genie superstitieux des Romains, & la crainte que le moindre phénomene étoit capable de donner aux légions. Sulpicius Gallus tribun légionnaire, assés instruit du mouvement des cieux, pour son siécle, où l'astronomie avoit fait peu de progrès dans l'Italie, prévit une éclypse de lune ; Emilius l'engagea à en avertir les Soldats. Sulpicius leur en apprit le jour & l'heure ; & leur en donna des raisons naturelles

An de R. 585.

An de R. 585.

& à leur portée. Alors la curiosité prit la place de la crainte, & chacun admira le grand genie & le profond sçavoir de ce tribun.

Ceux qui avoient précedé Emilius dans le commandement des armées en Grece, n'avoient pas assés ménagé les troupes & les avoient souvent menés au combat si harassées, que les forces leur manquoient plûtôt que le courage. Il prit à tâche de ne les engager en aucune action qu'elles ne fussent reposées; & de donner le moins qu'il pourroit au hasard. Il arriva cependant que ce hasard, contre lequel il se précautionnoit, le servit bien. L'armée Romaine & celle de Persée étoient en présence, & n'avoient entr'elles que le fleuve Enipée. Un jour une bête de charge échappée du camp des Macedoniens, se jetta à la nage pour traverser. Les Grecs entrent dans l'eau, afin de la ramener, les Romains vont au devant pour la saisir. Ce qui n'étoit d'abord qu'un jeu devient serieux. On s'obstine à la conquête ou à la reprise de l'animal;

l'action générale s'engage moitié dans l'eau, moitié à terre : le roi perd la bataille, & en même tems son roïaume. En vain ce prince se refugie en l'Isle de Crete : Cneius Octavius détaché de l'armée d'Emile, l'y poursuit & le fait prisonnier.

An de R. 585.

XXVI. Défaite & futie de Persée.

Les peuples d'Epire sentirent bientôt le tort qu'ils avoient eu, de se liguer avec Persée contre les Romains. Ils virent prendre & demolir soixante-dix de leurs villes, qui, avant leur destruction, furent exposées à la proïe du soldat victorieux. Il y fit un butin si extraordinaire, que chaque fantassin en remporta la valeur de deux cens deniers pour sa part, (cent francs de notre monnoïe,) & le cavalier deux fois autant.

An de R. 586.

Les soldats qui étoient demeurez avec Emile en Macedoine ne s'y enrichirent point, leur général aïant réservé le trésor de Persée pour le fisc. Ils s'en vengerent à leur retour à Rome, en lui refusant les honneurs du triomphe. Le sénat juge désintéressé du mérite du consul, les

An de R. 586.

lui accorda, & plus grands qu'à aucun général qui l'eût précedé. Persée & ses deux fils qui marchoient devant le char d'Emile, rehausserent infiniment sa gloire, & formerent un magnifique spectacle. Le préteur Octavius qui avoit gagné une bataille navale obtint aussi le triomphe. Celui que l'on décerna à Lucius Anicius fut assés semblable à celui d'Emile, puisqu'on y vit aussi un roi enchaîné, ce fut Gentius roi d'Illyrie. envelopé dans la calamité de Persée, & qu'une destinée pareille à la sienne força de se rendre. La fin de cette troisiéme guerre Macedonique fut celle de la monarchie des Macedoniens. Fondée long-tems avant Alexandre le Grand, elle subsista cent cinquante-six ans après lui, & tomba enfin comme on vient de le voir. Paterculus a cru qu'Emile avoit rapporté de la conquête de la Macédoine deux millions de sesterces au trésor de la république, somme qui reduite à la monoïe de France, monte à plus de vingt-cinq millions.

Il n'y avoit plus guere de nations à qui le nom Romain ne fût connu, & sa puissance formidable. Mais en donnant des loix à tant de peuples divers, Rome avoit la sagesse de se former sur l'exemple de ceux, qui dirigez par de fameux législateurs, en avoient reçû des préceptes & d'utiles connoissances. Son commerce avec les Grecs, devenu plus fréquent par les guerres de Macedoine & d'Asie, lui devint aussi beaucoup plus avantageux que dans le tems de ses premieres conquêtes en Grece. L'amour des arts & des sciences s'accrût, à mesure que son empire s'étendit sur les nations polies & savantes; & Rome devint le centre du bon goût. Scipion & Lélius (le premier, fils du consul Emilius, & adopté par Scipion l'Africain; & le second, fils de ce Lélius qui rendit tant de services à sa patrie en Afrique) se distinguerent par la protection qu'ils sçurent donner à propos à l'éloquence & à la poësie. Ce fut de leur tems & avec leur appui que fleurit Terence, l'auteur le plus exact & le plus châtié qui nous reste en son

An de R. 587.

An de R. 588.

TERENCE.

An de R. 588.

genre d'écrire, & qui par le choix des termes propres, & par une diction nette & pure, éleva la langue latine, qui n'étoit pas la siénne propre, à une perfection que le siécle d'Auguste ne surpassa pas. On represenṫa à Rome sa premiere piece de théâtre, un an après la fin de l'empire Macedonien.

An de R. 589. & suiv.

L'éclat & la prospérité des villes capitales, est un attrait certain pour une infinité de gens, qui croïent ne pouvoir manquer de rien où regnent la gloire & l'opulence. De-là vient ce concours perpetuel d'hommes qui cherchent à s'y établir, & qui contribuent encore à les accroître & à les enrichir. Rome reconnut l'éclat de sa grandeur au nombre de ses habitans, dans le lustre qui suivit sa derniere conquête, trouvant le nombre de ses habitans en état de porter les armes parvenu à trois cens trente-sept mille cinq cens cinquante-deux. Elle passa dix-sept ou dix-huit années sans guerre offensive; car toutes celles qu'elle eut durant ce tems-là furent contre des peuples, qui ne pouvant s'accoûtumer

mer à lui obéir, s'efforçoient de tems en tems de recouvrer leur liberté. Les Liguriens, les Corses, les Dalmates, & quelques autres peuples d'Espagne, ne firent que s'attirer de nouvelles peines par leurs révoltes, sans fournir aucun évenement remarquable.

An de R. 589. & suiv.

L'injustice nait souvent de la prospérité. Rome n'avoit aucun légitime sujet de se plaindre des Carthaginois. Elle se contenta d'un prétexte, & trouva que la guerre qu'ils avoient avec Massinissa, méritoit que le sénat la leur fît à eux-mêmes, parce qu'il étoit de son interêt présent de la leur déclarer. Pour sauver son honneur il y avoit des déhors de bienséance à garder, comme de sçavoir qui étoit agresseur, de Carthage ou du roi de Numidie. Le sénat affectant d'en vouloir être instruit, nomma des ambassadeurs, en apparence à cette intention, mais qui au fond étoient plûtôt des espions que des ministres publics. Ils remplirent leur commission au gré de ceux qui les envoïoient, & ils rapporterent que l'éclat & l'opulen-

An de R. 596. & suiv.

XXVII. Origine & injustice de la troisiéme guerre Punique.

An de R. 596. & suiv.

ce étoient à Carthage, de même que dans les premiers tems; qu'il étoit inconcevable qu'en cinquante années de paix, elle eût pû reprendre tant de force; & que, pour peu qu'elles augmentassent, elles alloient former une puissance terrible & insurmontable.

Cette relation décida de la ruine de Carthage. Il y avoit déjà longtems que Caton y exhortoit les Romains, sans aucun égard à la treve qui n'étoit pas encore expirée. Il en avoit fait même cette espece de proverbe qui a passé jusqu'à nous, *Delenda est Carthago*. Scipion Nasica avoit toûjours pensé sur cela differemment de lui; & la raison qu'il en rendoit, c'est que l'émulation produit plus souvent la vertu qu'elle ne la détruit, & que Rome tomberoit dans une sécurité dangereuse, quand elle n'auroit plus de rivale. L'opinion de Caton fut suivie unanimement, & la guerre en faveur de Massinissa fut déclarée défensive & nécessaire.

An de R. 604.

On ne sçauroit exprimer quel trouble répandit à Carthage, la nou-

velle d'une troisiéme guerre avec Rome. On y fit le procès à ceux qui avoient conseillé celle de Numidie, & rien de ce qui pouvoit détourner l'autre ne fut omis. Les Carthaginois offrirent par des ambassadeurs qu'ils envoïerent au sénat, une satisfaction telle qu'il la prescriroit, ou pour lui ou pour Massinissa. C'étoit se mettre à la raison; mais le sénat ne l'écoutoit plus, & ne suivoit que son ambition. Feignant de ne pouvoir prendre d'assurance dans une satisfaction passagere, il demanda qu'ils lui délivrassent trois cens ôtages pris des meilleures maisons de leur état, & qu'on les remît en Sicile. Les Carthaginois dont les intentions étoient droites, se soûmirent à ce dur engagement, & firent débarquer les ôtages au lieu marqué. Ils croïoient qu'il n'y avoit plus après cela qu'a prolonger la tréve, mais ils se trompoient. Les ambassadeurs eurent ordre de s'en retourner, & de dire à leurs maîtres que le sénat leur feroit sçavoir ses autres intentions par un des consuls prêt à passer en Afrique; & qui les y suivroit de près.

XXVIII. Dureté des conditions de paix proposées par les Romains.

An de R. 604.

L. Marcius Censorinus, c'étoit le nom du consul, arrive en effet à Utique où les députez de Carthage l'attendoient. Après les avoir loüez de leur exactitude à se mettre en état d'obéir, il demande toutes les armes qui étoient ou dans les arsenaux, ou chez les particuliers. La déliberation ne fut pas longue, & les députez esperans qu'une condition qui les exposoit à la merci de leurs ennemis seroit au moins la derniere, promirent & même executerent ce qu'on exigeoit. Mais on leur en proposa encore une autre, qui fut de raser les murs & les fortifications de Carthage, de n'y laisser aucun vestige de cité, & de transporter leur habitation à dix milles de la mer, où il leur seroit libre de bâtir une autre ville qui leur tiendroit lieu de celle qu'il falloit abandonner.

XXIX. La guerre est déclarée.

L'insolence & la dureté de tant de propositions barbares, qu'on n'avoit peut-être jamais osé faire auparavant à des hommes libres, poussa à bout la patience des Carthaginois. Il n'étoit plus en leur pouvoir de reprendre ni leurs ôta-

ges ni leurs armes: privez de ce qu'ils avoient de plus cher, ils veulent au moins conserver ce qui leur reste. Plus de conférences. On ne parle que de sauver la patrie, ou de périr avec elle. Le fer, l'airain, l'or & l'argent sont convertis en armes. Ni âge, ni sexe, n'est exempt de travailler à la défense commune. Tous s'occupent à reparer les bréches, à fortifier les endroits foibles de la ville, à radouber les vaisseaux, à en construire de nouveaux; & la matiere des cordages venant à manquer, les femmes coupent leurs cheveux, & supléent au défaut du chanvre & du jonc. Asdrubal réputé auteur de la guerre de Numidie, qui avoit été banni pour complaire aux Romains, est rappelé & déclaré général des forces de mer & de terre.

An de 604.

Les consuls (car le second appellé M. Manilius Nepos venoit de joindre Censorinus) mal instruits de ce qui se passoit à Carthage, & n'y prévoïant nulle révolution après tant d'ôtages délivrez, & les arsenaux épuisés, virent avec une extrême surprise en approchant de la

An de R. 604.

ville, que tout n'y résspiroit que la guerre & la vengeance. Ils n'avoient encore pris aucune des précautions néceſſaires. Phameas à la tête de la cavalerie Carthaginoiſe profita de leur négligence, & les attaqua avec tant d'ordre & de courage, qu'il auroit ruiné la meilleure partie de l'armée, ſans P. Cornelius Scipio Æmilianus qui ſurvint à propos, & repouſſa les ennemis juſqu'auprès de leur camp. Et ce ne fut pas la ſeule fois que les conſuls s'acquitterent mal de leur devoir. Ils avoient entrepris les ſiéges de Clupea & d'Hippo, deux villes maritimes de l'état de Carthage: ils ſe retirerent de devant ces places de peur de trop s'affoiblir en diviſant leurs forces, ce qui donna encore du courage aux Carthaginois, & aux légions beaucoup de défiance de la capacité de leurs généraux.

An de R. 605.

XXX. Mort de Maſſiniſſa & de Caton.

Maſſiniſſa âgé de 90. ans mourut dans ce commencemens de guerre; & laiſſa à Scipion la tutelle de ſon fils Micipſa, & la direction de ſes états. Caton âgé de quatre-vingt-cinq ans finit ſa vie la même année que le roi de Numidie, ſans

autre regret que celui de ne pas voir la ruine de Carthage.

An de R. 606.

XXXI. Le jeune Scipion élû consul.

Le sénat honteux de la durée de cette guerre, dont il ne pouvoit accuser que les consuls, se résolut de donner le commandement de l'armée à P. Cornelius Scipio Æmilianus. Il postuloit l'édilité comme un grade pour parvenir aux premiers emplois, mais on lui déféra le consulat par une estime particuliere, & il obtint en même-tems la dispense de l'age & des autres conditions attachées à cette dignité. Le nom qu'il portoit, & la réputation qu'il avoit acquise, firent tout esperer d'un tel consul. Scipion au lieu d'attaquer de petites villes, toûjours entraînées par le sort de la capitale, assiégea Carthage dans les formes. Le quartier de Megalie fut le premier contre lequel il s'obstina le plus, & qu'il emporta aussi d'assaut. De ce poste il se fit passage à un autre, & peu à peu il força la garnison & les habitans à abandonner la cité, & à se retirer à Byrse, qui étoit la citadelle, qu'on pouvoit regarder comme une ville entiere, par rapport à son étenduë.

XXXII. Il fait le siége de Carthage.

An de R. 606. XXXIII
Après avoir pris la ville, il ataque la citadelle.

Byrse, comme Carthage, avoit un port & un Isthme, par lesquels elle pouvoit tirer des munitions & des armes de deux côtez. Scipion combla le port malgré les efforts des assiégez, se saisit de l'Isthme, qu'il fit garder par des troupes qui s'y retrancherent. Mais le courage & l'industrie des assiégez ne se ralentirent point. Ils couperent une langue de terre qui les rejoignit à la mer, & leur rendit le commerce assez libre avec leur armée navale & avec celle de terre, pour en recevoir des munitions & des rafraîchissemens, au moins en certains tems.

Scipion jugeant, par ce travail merveilleux, de quoi étoit capable un peuple qui sçavoit se faire de semblables ressources, se détermina d'aller, quoiqu'au milieu de l'hiver, attaquer l'armée des Carthaginois, afin que la citadelle ne recevant plus de secours, ou se rendît ou pérît. C'étoit un parti extrême, que le succès seul pouvoit justifier; car l'armée ennemie étoit très-supérieure en nombre à celle des Romains. Cependant les Africains perdirent soixan-

te & dix mille hommes dans la bataille qu'il leur livra ſous Nephiris, ſans compter dix mille priſonniers. Les grands évenemens font les grands noms, & la gloire dépend moins de la prudence que du ſuccès.

An de R. 606.

Il y avoit un mur très-long & très-fort qui conduiſoit de Byrſe au port de Cothon. Scipion s'en rendit maître vers le printems, & s'étendit delà juſqu'à une grande place, qui étoit ſous la citadelle proprement dite, ſans être dans ſon enceinte. Il ſe fit en cet endroit un maſſacre prodigieux, les uns tomboient ſous le fer, le feu conſumoit les autres. La chûte des maiſons embraſées écraſoit ceux qui avoient évité le fer ou la flamme.

Ceux qui de deſſus les remparts de la citadelle étoient les témoins d'une calamité, qui n'étoit que différée pour eux, ſe défendirent encore quelques ſemaines, animez du ſeul deſeſpoir. A la fin une grace générale promiſe à ceux qui ſe rendroient, fut acceptée par cinquante mille hommes plus attachez à la

An de R. 607.

An de R. 607.

vie qu'à la patrie, & Afdrubal lui-même leur fervit d'exemple. Les autres qui mépriferent le pardon offert, mirent le feu au temple, & fe précipiterent dans les flammes, quand ils les jugerent affez ardentes pour les confumer promptement. La femme d'Afdrubal, qui n'avoit pas voulu le fuivre au camp des Romains, ni lui laiffer emmener fes deux fils encore enfans, les poignarda, & après les avoir jettez de fa main dans ce commun bucher, elle s'y élança enfuite elle-même. Ainfi périt par les flammes non feulement cette partie de Carthage qui défendit la derniere fa liberté, mais Carthage entiere, qui brûla pendant dix-fept jours, & qui fut enfin réduite en cendres.

XXXIV. La ville & la citadelle font réduites en cendres.

On fe répréfente aifément quels transports de joie caufa à Rome la nouvelle de la ruine de Carthage. La conquête d'un fi grand état demandoit des foins proportionnez. Le fénat apprehendant que toute la vigilance de Scipion n'y pût fuffire, nomma divers fénateurs qui pafferent en Afrique pour l'aider dans

cette nouvelle adminiſtration. Ils convinrent enſemble d'effacer, autant qu'il ſeroit poſſible, tout ce qui étoit capable de rappeller un jour le moindre ſouvenir de Carthage : Ils prononcerent même les plus horribles imprécations contre ceux qui propoſeroient jamais de la rebâtir, comme s'ils euſſent eu un preſſentiment de la conteſtation qui ſurvint depuis à ce ſujet. Toutes les villes qui avoient contribué au ſecours de Carthage, furent démolies, par l'ordre des commiſſaires du ſénat, & les terres de leur reſſort données aux peuples d'Afrique alliez de la république. Ce que l'on conſerva de l'état de Carthage devint tributaire des Romains, & ſoûmis au gouvernement d'un préteur, que le ſénat y envoïoit tous les ans. Les priſonniers, à la reſerve de quelques-uns des plus diſtinguez, demeurerent livréz à une perpetuelle ſervitude.

An de R. 607.

Aucune ville du monde après l'ancienne Babylone, n'avoit été plus renommée que Carthage par ſes richeſſes & par ſa puiſſance. Elle comptoit ſept cent ans depuis ſa

An de R. 607.

fondation, & elle avoit pendant un siécle disputé de la suprême puissance avec Rome, qui se défit enfin de cette incommode rivale, la quatriéme année de sa troisiéme guerre avec elle. On ne peut concevoir les richesses que Rome retira de Carthage détruite, & le degré de puissance & de gloire qu'elle acquit par cette conquête. Il suffit de dire, qu'aucune ne lui fut plus avantageuse, & qu'après tant de prosperitez elle n'eut plus à craindre qu'elle-même.

XXXV. Epoque de la ruine de Carthage.

La ruine de Carthage a pour date certaine l'an 607. de Rome & du monde 3859. le troisiéme de la 158. Olympiade: le 364. depuis l'expulsion de Tarquin: le 184. de l'empire Macedonique commencé: l'an 118. du premier different d'entre les Carthaginois & les Romains, & le 144. avant la naissance de Jesus-Christ.

CHAPITRE XII.

Depuis la destruction de Carthage jusqu'à la fin de la conspiration des Gracches, qui voulurent donner atteinte au gouvernement Consulaire.

Espace de vingt-trois ans.

An de R. 607.

CORinthe aussi orgueilleuse que Carthage, sans en avoir les forces, eut peu de tems après une semblable destinée. Les villes de Grece rétablies par la générosité des Romains, dans leur ancien genre de gouvernement, c'est-à-dire chacune dans celui qui lui étoit propre, venoient pour la plus grande partie de se conféderer entr'elles, sans faire part a leurs bienfaicteurs d'un changement qui marquoit ou de la méfiance d'eux, ou un dessein caché de pouvoir être ingrates quand elles le voudroient. Le sénat attentif à cette démarche, leur fit réprésenter par des ambassadeurs qu'il leur envoïa, les inconveniens de ces unions précipitées, dont la singularité plûtôt

An de R. 607.

que la raiſon étoit l'unique lien ; & leur répréſenta la jalouſie qu'excitent toûjours chés les peuples voiſins les ligues les plus innocentes. Les députez des villes aſſemblez à Corinthe, ne reçurent qu'avec mépris ces conſeils ſalutaires, & oſerent même inſulter les miniſtres de la république.

Cet outrage ſeul meritoit qu'elle déclarât la guerre aux Achéens, quand même elle n'auroit point dû de protection aux Lacedémoniens ſes alliés, que ceux-ci perſecutoient ſans relâche. La vengeance ſuivit de près le droit des gens violé : & Corinthe fut deſtinée à ſervir d'éxemple de châtiment à toutes les villes conféderées. Q. Cecilius Metellus qui étoit alors à la tête d'une armée en Macedoine, y jugeant ſon ſéjour inutile, traverſe rapidement la Theſſalie, entre en Béotie, y défait Critolaüs ; prend Thebes & Megare, & laiſſe au conſul L. Mummius Achaïcus à finir le reſte de la guerre, parce que le commandement chés les Romains avoit un tems limité. Mummius auſſi heureux que ſon prédeceſ-

seur, battit les Achéens qui oserent lui resister en campagne animez par Dioeus leur général ; & ne trouvant plus rien qui s'opposât à lui, il se présenta devant Corinthe, s'en rendit le maître, & la fit démolir jusqu'aux fondemens. Scipion avoit eu le surnom d'Africain, de la ruine de Carthage : Metellus fut nommé le Macedonique, de la conquête de la Macedoine. On fit le même honneur à Mummius qu'à eux, & pour la réduction de l'Achaïe, de toute la Grece, & de l'Epire, il merita le surnom d'Achaïque.

An de R. 607.
I. Destruction de la ville de Corinthe,

Rome depuis bien des années étoit si appliquée à détruire & à conquerir, qu'elle oublioit à conserver. Il y avoit soixante & cinq ans qu'elle avoit soûmis l'Espagne, sans s'assujettir les cœurs de ceux qui l'habitoient, & l'on peut dire aussi que les mouvemens y avoient été frequens, sur-tout après le départ du premier Scipion l'Africain. Ceux qui y commanderent dans la suite sçurent les reprimer, & enfin se faire obéïr jusqu'en 612. qu'un simple berger nommé Viriatus, y excita la

An de R. 612.

II Révolte des Viriatus en Espagne.

An de R. 612.

plus furieuse révolte que les Romains eussent jamais éprouvée. Las d'un genre de vie qui ne s'accordoit point avec son inquiétude & son ambition, il le quitta & se mit à voler sur les grands chemins. C'étoit trop peu qu'un simple brigandage pour un homme tel que lui. Il rassemble une troupe de vagabons, qui croïoient pouvoir tout oser avec lui. Son nom se répand de tous côtés, les mécontens se rangent sous ses enseignes, enfin il compose une armée dont il est le général, & fait la guerre avec un succès étonnant. Q. Fabius Maximus Servilianus avoit eu d'abord quelques avantages; mais il les conserva si mal que Viriatus le réduisit à traiter d'égal à égal, & à conclure une paix aussi glorieuse au chef des rebelles, qu'elle étoit honteuse à Fabius.

Q. Cœpio à qui celui-ci laissa le commandement, ne voulut point tenir l'accord fait par son prédecesseur, & en cela il se conforma aux intentions du sénat, qui lui manda de continuer la guerre, de même que s'il ny avoit point eu de traité.

Jusques

jusques là son procedé étoit loüable, mais la suite en fut ignominieuse. Cœpio se défiant de ses forces, au lieu d'attaquer généreusement Viriatus, machina lâchement sa perte, corrompit les ambassadeurs que ce général lui avoit envoïés, & les engagea à l'assassiner. L'entreprise étoit aisée : Viriatus exempt de toute crainte, n'avoit point de garde particuliere, de sorte qu'il fut massacré dans son lit, par la perfidie de ceux qu'il avoit fait ses ministres.

An de R. 612. III.

Viriatus lâchement assassiné.

Sa mort ne rendit pas le calme à l'Espagne. Le fort de la guerre avoit toûjours été à Numance, (dans la veille Castille à une lieuë de Soria) la ville étoit petite, mais peuplée d'habitans d'un courage invincible, & qu'aucun danger n'étonnoit. Ils avoient été le plus fort appui de Viriatus, & c'étoit avec eux qu'il avoit souvent battu Q. Pompeius, & contraint C. Hostilius Mancinus son successeur à traiter de la paix & à la conclure à des conditions désagréables à la vérité au sénat, mais qu'il rejetta avec plus d'autorité que de justice. Le consul Decimus Ju-

An de R. 617 IV.

Mauvais succès des Romains en Espagne.

An de R. 617.

nius Brutus chargé de la guerre après Mancinus, la fit d'une maniere plus glorieuse que lui, sans toutefois la terminer, quoiqu'il eût défait les Lusitaniens & les peuples de Galice séparément. Emilius Lepidus son successeur, bien loin de maintenir les choses en l'état où il les avoit trouvées, acheva de decréditer en Espagne la réputation des armes Romaines; car aïant attaqué sans raison les Vaccéens, que l'on croit être aujourd'hui le roïaume de Leon, gens tranquilles & doux, ils se défendirent si vaillamment, qu'ils le mirent en fuite & imprimerent tant de terreur aux légions, que depuis le seul nom des Espagnols leur faisoit peur.

Les dernieres conquêtes des Romains avoient produit plus de sécurité & d'indolence dans le sénat, qu'il n'est ordinaire à des esprits ambitieux. Les mauvaises nouvelles qu'il reçut d'Espagne, l'indignerent contre des chefs si incapables de commandement; & condamnant sa propre nonchalance, il confia le repos de l'état & sa gloire au plus

grand général que Rome eût alors ; sçavoir Scipion l'Africain second du nom, qui fut fait consul pour la deuxiéme fois. L'abattement dans lequel Scipion trouva les troupes en arrivant en Espagne, & leur peu de discipline firent qu'il n'osa d'abord les engager à la moindre action, de peur de commettre l'honneur de la république & le sien. Mais leur aïant rendu par ses discours, par son exemple, & par quelques actions de sévérité, le courage, la discipline, & l'amour de la gloire ; il commença peu à peu à les mener contre l'ennemi, sans néanmoins rien donner au hazard.

An de R. 619.

V. Scipion l'Africain, second du nom, est envoïé en Espagne.

Il observa en divers petits combats qu'il livra aux Espagnols, qu'ils étoient aguerris & pleins d'audace : c'est pourquoi il changea son premier plan, qui étoit de tenir la campagne jusqu'à ce qu'il les eût réduits, & se détermina d'assiéger Numance. Il l'investit donc de toutes parts, & attendit patiemment, ou qu'elle se soûmît, ou qu'elle tombât d'elle-même. Les précautions qu'il avoit prises contre les sorties fréquentes

An de R. 620.

VI. Siége de Numance.

An de R. 620.

qu'il prévoïoit que feroient les Numantins, les rendirent toutes inutiles. Aïant tenté de toutes les manieres de s'ouvrir un paſſage, ſans le pouvoir, ils offrirent de mettre bas les armes, pourvû qu'on ne leur impoſât point de conditions honteuſes. Celles de ſe rendre à diſcretion, leur parurent auſſi dures qu'indignes. Et tout inférieurs qu'ils étoient aux légions par le nombre, ils demanderent au général Romain, de vouloir au moins leur livrer bataille, afin d'avoir l'avantage de périr les armes à la main. La propoſition fut ſuivie d'un nouveau refus. Alors animés d'un noble deſeſpoir, ils veulent vendre cherement leur vie, & après, s'être enyvrés des plus fortes liqueurs, ils ſortent furieux de leur ville, & viennent comme des lions fondre ſur les Romains. Ils furent repouſſés, & Scipion ſoûtint leurs efforts avec un courage & une conduite dont lui ſeul étoit capable. Les Numantins réduits au deſeſpoir, prirent alors le parti de mettre le feu à leur ville où ils ſe brûlerent eux-mêmes avec tous leurs effets. Il y a-

An de R. 621.

VII. Priſe de Numance.

voit quinze mois que Scipion tenoit Numance assiégée, & il en fit comme de Carthage, c'est-à-dire qu'il n'y laissa aucun monument de ce qu'elle avoit été. Sa ruine arriva treize ans après celle de Carthage, sous les consuls Mutius Scévola & Q. Calpurnius Piso, tous deux estimables par leurs grandes lumieres. L'Espagne n'avoit point encore été si soûmise aux Romains, qu'elle le fut depuis la destruction de Numance. Quelques années auparavant elle étoit déjà divisée en trois provinces, qui étoient l'Aragonoise, la Bœtique & la Lusitanique, & gouvernée par deux préteurs que le sénat y envoïoit, & qu'il changeoit tous les ans.

An de R. 621.

La révolte des esclaves de Sicile, réprimée avec quelque peine, & arrivée vers le tems de la ruine de Numance, fut honorée du nom de *guerre des esclaves*, à cause de sa durée. Lucilius ce fameux satyrique & le premier en ce genre d'écrire, fleurissoit alors. La sécurité à laquelle les Romains se livrerent après avoir subjugué tant de peuples, ne fut pas

LUCILIUS.

An de R. 621.

le plus grand mal que leur attirerent les prospérités. Fatales à ces vertus que Pyrrhus & Cyneas avoient tant admirées à Rome en la personne de Fabius, elles les firent disparoître. Il n'y resta presque plus ni modestie, ni frugalité, ni tempérance. La volupté & la débauche prirent leurs places. L'avarice auparavant inconnuë, & l'ambition toûjours punie jusqu'alors, s'y montrerent sans honte; en un mot la corruption se répandit par-tout. Ce n'est pas cependant que depuis ce tems-là Rome n'ait encore exécuté de grandes choses, qu'elle n'ait fait fleurir les sciences & les arts, & qu'elle n'ait produit même des hommes illustres & immortels. Mais la multitude des hommes vicieux étouffa le petit nombre des hommes vertueux. Les factions s'y répandirent, la fureur s'y mêla, & le sang du citoïen autrefois si respecté, fut versé par le concitoïen même.

VIII. Conspiration de Tiberius Gracchus.

Tiberius Gracchus, petit-fils par sa mere Cornelie du premier Scipion l'Africain, avoit (selon V. Paterculus) toutes les belles qualités

naturelles & acquifes qu'un homme peut avoir, quoique hautain, opiniâtre & vindicatif. Il avoit consenti au traité de Mancinus avec Viriatus, & se trouvant confondu dans les plaintes qu'on faisoit à ce sujet, il ne chercha qu'à se venger. Le sénat avoit blâmé la conduite de Mancinus & de Gracchus. Celuici devenu par cette seule raison ennemi des patriciens, se lia d'intérêt avec le peuple & se mit en état d'attaquer la noblesse par un endroit sensible. Il ne le pouvoit qu'imparfaitement, sans être tribun: il le devint par ses intrigues, & fit ensuite une loi, qui en défendant à tout particulier de posseder plus de cinq cens acres de terre, qui appartenoient de droit au public, ordonnoit en même tems que le surplus fut divisé au peuple.

An de R. 621.

Cette loi juste en soi étoit fondée sur la coûtume ordinaire aux Romains, de partager entre les citoïens en général les terres prises sur les ennemis, si elles étoient labourables; ou si elles étoient d'une autre nature, de les affermer par ordre

An de R. 621.

des censeurs, aux peuples d'Italie ou au commun peuple de Rome, qui en païoit le dixiéme quand le revenu consistoit en grains, ou le quint, lorsque le produit étoit des fruits, ou enfin une certaine rente fixe, lorsqu'il ne les labouroient pas. L'avarice soûtenuë de l'autorité avoit ravi l'usufruit de ces terres aux pauvres qui en vivoient, & en même-tems frustré le public d'une partie de ses revenus: les riches ne rendoient point compte au fisc des profits qu'ils tiroient de ces terres usurpées. Cette loi donc n'étoit que la confirmation de plusieurs autres précedentes, & n'avoit de suspect que l'intention du restaurateur. Les loix Licinia & Sempronia parloient en sa faveur; car elles n'avoient pour objet que de mettre un frein à la cupidité des riches. Il fit revivre la plus ancienne, & en déterminant le sens qu'elle devoit naturellement avoir, par cette simple addition, c'est qu'une portion de ces terres seroit laissée aux enfans de ceux qui en joüissoient, & que l'autre seroit séparée entre les plébeïens, les

les plus pauvres. Et d'autant que l'abus qu'il ſe propoſoit d'abolir pouvoit renaître, ſi le peuple n'avoit point de protecteurs, il fit créer trois magiſtrats annuels, nommez Triumvirs, pour veiller en tout tems à l'exécution de la loi qui venoit d'être renouvellée, & pour décider en cas de doute les procès, concernant les terres, entre les riches & les pauvres.

Il faut rendre cette juſtice à Gracchus qu'en touchant ces matieres épineuſes, il garda au commencement aſſés de moderation, & que la faute vint enſuite de la nobleſſe & des riches, qui marquerent tout le reſſentiment, dont l'avarice forcée de ſe déſaiſir eſt capable. N'oſant rien entreprendre contre ſa perſonne, parce qu'il étoit appuïé de la multitude, ils s'efforcerent de le décrediter auprès du peuple, en publiant par tout que ce nouveau légiſlateur ne vouloit qu'introduire l'Anarchie. L'eſprit & l'éloquence de Gracchus diſſiperent ce réproche, & il fit un jour un diſcours ſi pathétique ſur les injuſtices que ſouf-

An de R. 621.

froit le peuple, qu'il le pouvoit engager à tout, s'il eût eu un dessein determiné : mais cela lui manquoit. « Je ne cesse point, disoit-il, de m'é-
» tonner qu'à Rome la condition du
» commun peuple, soit pire que
» celle des bêtes les plus ennemies
» de l'homme. Quand elles se veu-
» lent livrer au repos, elles ont des
» retraites, des aziles certains. Des
» hommes qui veillent au salut de
» la patrie, qui s'exposent conti-
» nuellement pour sa tranquillité ou
» sa gloire, ne trouvent ni l'une ni
» l'autre à la suite de leurs travaux.
» Destituez de tous biens, à l'exce-
» ption de l'air & du soleil, dont
» ils ne jouissent que parce qu'on ne
» peut les leur ravir, ils ne subsi-
» stent qu'à peine. Et cependant é-
» coutez vos généraux, quand ils les
» haranguent un jour de bataille,
» ils leur parlent comme à des hom-
» mes heureux qui ont toutes les
» commodités de la vie. N'est-ce
» pas se mocquer d'eux, que de les
» exhorter à combattre pour leurs
» temples, pour leurs autels, pour
» leur patrie, heureux séjour de

leurs ancêtres & le leur propre? « Tout leur étant ravi, ils n'ont rien « à défendre ? Il eſt vrai, conti- « nuoit-il, qu'eux-mêmes ont con- « quis ces vaſtes contrées qui obéiſ- « ſent à la république ; mais en ſont- « ils plus riches? Et ces vaillans hom- « mes que l'on déſigne la veille d'u- « ne bataille par le nom de maîtres « du monde, y poſſedent-ils ſeule- » ment un pié de terre, qu'on ne leur « conteſte ? »

An de R. 621.

Le peuple qui ſe plaiſoit à entendre ces diſcours flateurs, ſe rempliſſoit d'amour pour Gracchus, & de haine pour la nobleſſe, & la nobleſſe d'antipathie envers lui & la multitude : & ce contraſte d'averſion & de faveur, ne faiſoit qu'échauffer davantage l'eſprit altier & bouillant du Tribun. M. Octavius un de ſes collegues, étoit un de ceux qui arrêtoit le plus l'effet de ſes reſolutions. Gracchus artificieux & violent trouva le ſecret de le priver de ſa charge, & de faire élire en ſa place Mucius, parce qu'il étoit de la faction du peuple. Il n'y avoit point encore eu d'exemple d'un ſem-

An de R. 621.

blable déplacement, & il fut trouvé odieux par une partie de ceux-mêmes qui affectionnoient le plus le nouveau légiſlateur, mais qui remarquerent dans ce procedé trop peu de reſpect pour une dignité que la commune opinion avoit en quelque ſorte conſacrée.

Gracchus s'apperçut lui-même qu'il avoit outré les choſes, & déplû à ſes amis comme à ſes ennemis; mais afin de regagner l'amitié des premiers, plûtôt alterée que perduë, il leur offrit de faire donner en leur faveur un plébiſcite ou un decret, qui les autoriſeroit à demander le partage de l'or & de l'argent qu'Attalus Philopator roi de Pergame avoit laiſſé avec ſon roïaume au peuple Romain. Si cette propoſition fut agréable au peuple, elle allarma étrangement le ſénat & la nobleſſe, qui ne trouvant aux maux que Gracchus leur préparoit, d'autres remédes que ſa mort, réſolurent de ſe défaire de lui.

Le ſénat s'aſſembla extraordinairement, à deſſein de déliberer ſi l'on défendroit la cauſe publique les

armes à la main : & l'on jugea à propos de le faire. Le consul Mucius Scévola fut chargé de commander les troupes de l'état ; mais il le refusa, ne voulant point être l'instrument principal d'une guerre civile. Scipion Nasica parent de Gracchus, ne put souffrir un refus si à contre-tems ; & relevant sa robe sous le bras gauche, avec une vivacité qui marquoit le mouvement de son ame, il leva la main droite, plein de colere, & s'écria : « Puisque le consul respecte si peu le bien public, je le défendrai moi ; que les bons citoïens me suivent, & viennent combattre avec Scipion pour la conservation des loix. »

An de R. 621.

Aussitôt il s'avance vers le Capitole, suivi des sénateurs, des chevaliers, & des citoïens les plus considérables, armez tumultuairement de tout ce que le hazard leur put fournir ; car ce n'étoit pas l'usage des Romains de porter des armes dans les villes. Ceux qui voulurent s'opposer dans les ruës à leur passage, furent les premieres victimes. Cet

An de R. 621.

exemple effraïa ceux qui n'en avoient pas encore servi, & la marche se continua sans obstacle. En arrivant au Capitole, ils rencontrent Gracchus qui haranguoit le peuple, pour se faire élire Tribun de l'année suivante. On attaque ses auditeurs & lui, on en tue trois cens, & lui même est assommé, tandis qu'il cherche à s'échaper. Les historiens remarquent que depuis l'expulsion des Rois, on n'avoit point encore vû dans aucune sédition verser le sang des citoïens, & qu'elles s'étoient toûjours terminées par une réünion des deux partis, qui cedoient également, en vûë de conserver le repos public: & la raison qu'ils rendent de cette difference, est que la cupidité & l'amour propre, passions inconnuës aux premiers Romains, régnerent chez leurs successeurs.

IX: Mort de Gracchus.

An de R. 622.

La guerre des esclaves en Sicile, dont nous avons parlé sur l'année précedente, n'avoit pû y être si promptement éteinte, qu'il n'en eût volé quelques étincelles ailleurs. Athenes & Delos s'en étoient ressenties, & l'Italie même n'en fut pas

exempte. Mais ces émotions ne méritoient pas d'être comparées aux troubles que la mort d'Attale roi de Pergame, & d'une partie de l'Asie, y causerent. Il avoit, par son testament, institué le peuple Romain son héritier. Aristonicus, fils naturel d'Eumenes frere d'Attale, prétendit qu'il avoit disposé de sa succession injustement, & se mit en possession des états léguez aux Romains, de la même maniere que s'ils ne l'avoient point été. Le sénat envoia contre Aristonicus le consul P. Licinius Crassus, qui lui livrant témérairement la bataille, la perdit avec la liberté. La condition de captif parut insuportable à Licinius; mais n'étant pas maître de s'en affranchir, parce qu'on l'observoit trop soigneusement, il donna exprès, un coup dans l'oeil d'un de ses gardes, afin de l'irriter & de s'attirer la mort; ce qui réussit à son gré.

An de R. 622.

An de R. 623.

X. Guerre contre Aristonicus.

Divers rois alliez des Romains, & qui avoient envoïé des troupes au consul, pouvoient appréhender le ressentiment d'Aristonicus, & se

An de R. 623.

réünir avec lui, dans la crainte de n'être pas secourus assés à tems. Le sénat ne leur donna pas le loisir de se repentir de leur attachement, & fit partir Perpenna aussitôt qu'on eut appris à Rome la défaite de Licinius.

An de R. 624.

Perpenna plus heureux que lui, vainquit Aristonicus qui n'avoit pas sçû profiter de sa victoire, l'obligea de s'enfermer dans Stratonice, l'y assiégea, & le contraignit par famine à se rendre. Perpenna étant mort de maladie dans le cours de ces prospérités, Aquilius fut declaré consul en sa place, & eut l'honneur de finir cette guerre.

An de R. 625. & suiv.

XI. Aristonicus vaincu, pris & étranglé.

Aristonicus servit au triomphe d'Aquilius; & le sénat devenant de jour en jour moins équitable, le fit ensuite étrangler dans sa prison. La fin de cette guerre & le renouvellement du lustre, arriverent presqu'en même tems, & environ quatre ans après la mort de Gracchus. Le dénombrement des citoïens contribuans aux charges de la republique, monta à 330820. hommes.

La mort de Gracchus devint une semence de révoltes, au lieu d'en

être le reméde ; le peuple idolâtre des ordonnances faites ou renouvellées par ce tribun, n'en pouvoit supporter ni l'abrogation, ni le délai d'exécution. Caïus Gracchus, frere de Tiberius Gracchus, élû triumvir avec Fulvius Flaccus & Papirius Carbo, fit de concert avec eux de nouvelles instances pour l'accomplissement des loix proposées. Mais les difficultés qui nâquirent sur la maniere du partage, sur l'estimation des terres, sur les calculs & les transports de proprieté de l'un à l'autre, donnerent tant de dégoût de ces loix aux peuples d'Italie, qui paroissoient en devoir retirer sans peine un prompt bénéfice, qu'ils se joignirent à Scipion. Mais comme il ne vouloit pas toûjours être en butte à l'aversion du peuple, au lieu de rejetter les demandes des triumvirs, il requit simplement que l'on remît en d'autres mains que les leurs, le soin de l'observation de ces loix. Le sénat approuva son avis, & chargea Sempronius Tuditanus de cet emploi. Ce consul qui le trouva embarrassant & ingrat, refusa la

An de R. 631.

An de R. 631.

commiſſion ; & ſous prétexte de la guerre d'Illyrie, il ſortit de Rome.

La multitude n'aïant plus perſonne à qui adreſſer ſes requêtes, depuis la retraite de Sempronius, s'en prit à Scipion, qu'elle accuſa de partialité, comme s'il eût préferé les Italiens aux habitans de la Metropole. Et parce qu'il témoignoit en toutes les occaſions que la ſévérité exercée contre Tiberius Gracchus, étoit un juſte châtiment des troubles qu'il avoit excitez dans la république, le peuple ne parloit plus de Scipion qu'en termes injurieux & menaçans. Une deſtinée dont on n'a jamais ſçû la cauſe, abregea ſes peines, & fut peut-être le prix de ſon zele : car ſes domeſtiques étant entrez le matin dans ſa chambre, où il s'étoit retiré de bonne heure la veille pour ſe préparer à parler au peuple, l'y trouverent ſans vie. On ſoupçonna cette mort de n'être pas naturelle, & bien de gens l'imputerent à ſa femme & à ſa belle-mere, qui étoit mere des Gracques. Neanmoins malgré l'eſtime que les honnêtes gens avoient pour Scipion, on

XII. Mort étrange de Scipion l'Africain.

n'approfondit point ce myſtere, & ſans doute que la haine du commun peuple pour lui en fut la cauſe.

An de R. 631.

On continuoit cependant à parler toûjours du partage que les poſſeſſeurs éloignoient par toutes ſortes d'artifices, ſans que l'on pût dire encore ce qui arriveroit d'une affaire ſi difficile. L'opinion la plus commune étoit, qu'elle tourneroit à l'avantage du peuple, & qu'on lui accorderoit encore les mêmes franchiſes qu'aux citoïens contribuans aux charges publiques & qui ſeuls étoient inſcrits aux livres des cenſeurs dans le tems du luſtre. L'idée du ſénat ne s'accordoit point du tout avec celle du peuple, car il étoit plus réſolu que jamais à ne lui rien donner de tout ce qu'il demandoit. Mais il arriva de-là, ce qui eſt aſſez ordinaire en de longues conteſtations, c'eſt qu'un tiers jouit de l'avantage que les deux parties ſe feroient ſeparement procurez, ſi elles avoient voulu s'accorder.

XIII. Projets de C. Gracchus.

Caïus Gracchus frere puîné de Tiberius, avoit eu l'adreſſe de ſe faire continuer tribun, afin de pou-

An de R 631.

voir exécuter les projets qu'il méditoit. Un des plus grands étoit d'entreprendre plusieurs sénateurs sur leurs malversations, soit en vendant des emplois qui se devoient donner gratuitement, soit en détournant les deniers publics. Si le jugement des accusez eût été renvoïé au sénat, dans les dispositions où il étoit, il n'auroit pas manqué de les absoudre, innocens ou coupables, & alors la honte d'une fausse dénonciation retomboit sur Caïus. Le tribun qui avoit prévû le danger, l'évita, en faisant les chevaliers commissaires de la recherche contre les sénateurs, ce qui commença à mettre les chevaliers en grande estime, & fit un changement considerable dans l'état consulaire.

XIV. Les chevaliers forment un nouveau corps.

Ces chevaliers ou *Equites* étoient aussi anciens que Romulus, qui les avoit instituez ; mais ne leur aïant donné, ni rang, ni autorité dans l'état, ils demeurerent en leur premiere condition, jusqu'au tems de Caïus Gracchus, qui les en tira, en les constituant juges de l'administration des sénateurs. Avant ce tems-là, il n'y

avoit que deux claſſes ou ordres de citoïens, ſçavoir les Patriciens, appellez ſimplement par le peuple, Sénatoriens, & les Plebeïens. Mais par le Plebiſcite de Gracchus, & principalement par les cabales de Ciceron bien des années aprés, il y eut un troiſiéme ordre diſtingué des précedens, je veux dire celui des chevaliers. Le premier étoit donc des patriciens & de ceux du peuple qui pouvoient devenir ſénateurs; le ſecond des plebeïens qui demeuroient toûjours tels; & enfin des chevaliers, qui bien que nez parmi ceux-ci, & diſtinguez ſimplement par leurs ſervices, en ſortirent pour former un corps à part.

An de R. 631.

Gracchus prit occaſion de publier la loi qui autoriſoit les chevaliers à connoître des abus que commettoïent les membres du ſénat, de ce qu'ils venoient de renvoïer abſous Aurelius Cotta, & Manius Aquilius coupables de prévarication dans l'exercice de leurs charges. Un pouvoir auſſi exceſſif en ſon origine que celui que Gracchus conferoit à ces nouveaux arbitres, auroit tourné plûtôt

An de R. 631.

à la charge de l'état qu'à son soulagement, si avec le tems on n'en eût arrêté le progrès. Ils avoient seuls le privilege d'être les fermiers de la république, & de tenir les douannes, ce qui leur fit donner le nom de publiçains ou de receveurs des deniers publics. Et comme le grand nombre de ces chevaliers ne permettoit pas qu'ils eussent tous part à ces sortes d'emplois, ceux qui y parvenoient, étoient en une extrême consideration. Ils se divisoient par compagnies, & en formoient autant de differentes, qu'il y avoit de provinces sujettes aux péages & aux tributs.

Caïus Gracchus en rendant des services effectifs au peuple, ne negligeoit rien d'ailleurs de ce qui marquoit quelque envie de lui plaire. Son application à rendre les grands chemins beaux & commodes, & à faire élever d'espace en espace des piliers de pierre, où la distance d'un lieu à l'autre étoit gravée, flata beaucoup le vulgaire sensible à ces sortes de choses, & redoubla l'attachement qu'il avoit déjà

pour ce commun bienfaiteur. Mais plus Gracchus s'insinuoit dans l'esprit de la multitude, plus il rencontroit de résistance à tout ce qu'il proposoit. Il voulut demander l'envoi d'une colonie de citoïens Romains à Tarente, & l'admission de tous les Latins au droit de la bourgeoisie. Le sénat qui en fut informé aussitôt, fit défendre aux Latins d'approcher de la ville, le jour que l'on devoit traiter de cette affaire; & afin de captiver à son tour les bonnes graces du peuple, il consentit à douze differentes colonies pour une seule que l'on desiroit.

An de R. 631.

Cette complaisance inesperée renversa tous les desseins de Gracchus. Mais il n'étoit pas homme à en demeurer là. Il passa en Afrique avec Flaccus, un de ses collegues; & tous deux y étant arrivez, voulurent établir une colonie au même lieu où étoit auparavant Carthage, & y rebâtir une ville sous le nouveau nom de Junonia. Mais ils ne purent faire réussir ce projet. Car aïant tracé plusieurs jours de suite le plan de leur prétenduë ville, & marqué par des bornes

An de R. 632.

XV. Gracchus veut rebâtir Carthage.

An de R. 632.

plantées, l'enceinte qu'ils lui vouloient donner, ils les trouverent ôtées tous les matins, soit que des loups les renversassent la nuit, comme quelques auteurs le rapportent, soit qu'elles fussent enlevées d'une autre maniere. Ce qui fit dire aux devins & aux augures, que le ciel n'approuvoit point l'entreprise.

An de R. 633.

Gracchus qui avoit été tribun deux fois de suite par un privilege singulier, voulut l'être une troisiéme fois. Mais cela ne se pouvoit sans d'étranges intrigues, & même sans bien des violences. Ses collegues scandalisez de celles qu'ils lui virent commettre pour parvenir à ses fins, se déclarerent contre lui, & firent élire en sa place Minucius Rufus, qui commença son ministere en abrogeant plusieurs des plebiscites de Gracchus. Le consul Opimius ennemi juré de celui-ci, & qui ne cherchoit que les moïens de le perdre; seconda Minucius, & tous deux ensemble perdirent enfin l'ambitieux protecteur du peuple. Caïus Gracchus, que son naturel ardent & des amis factieux porterent facilement aux

aux extrêmités, sans garder aucunes mesures, monta au Capitole suivi de ses partisans tous armez. En y montant il rencontra un bas officier de justice nommé Q. Antillius qui en descendoit par hazard. Cet homme voiant ces séditieux avancer, cria à M. Fulvius Flaccus & au reste de la troupe : « Où allez-vous citoïens « rebelles ? faites place à un honnête « homme. »

An de R. 633.

Son zele lui coûta la vie : mais sa mort affligea Gracchus, qui prévit qu'elle feroit tort à sa cause, aussi s'en justifia-t'il publiquement. Il en étoit innocent, mais Opimius ne se désistant point de l'en accuser & de le poursuivre, Gracchus qui ne se crut plus en sûreté au Capitole, se retira dans sa maison avec tous ses complices. Le consul l'y suivit de près, & de peur qu'il ne lui échappât, il posa des corps de garde à l'entour. Le jour venu, & Opimius ne craignant plus l'évasion des coupables, fit exposer le corps mort d'Antillius dans la place publique, afin d'animer le peuple contr'eux. Pour le sénat il étoit si disposé à les perdre,

An de R. 633.

qu'il revêtit promptement le consul du pouvoir nécessaire à détruire toute la faction, ou juridiquement ou les armes à la main.

Comme la révolte de Gracchus étoit manifeste, Opimius crut devoir agir par voie de fait. Sçachant que les rebelles s'étoient retirez au mont Aventin, afin de s'y mieux défendre, & qu'ils promettoient la liberté aux esclaves qui viendroient à leur secours, il alla les attaquer avant qu'ils pussent s'y fortifier. Et comme en ces occasions la perte du chef entraîne celle du parti, il fit publier, que quiconque lui apporteroit la tête ou de Caïus Gracchus, ou de Fulvius, recevroit en récompense autant d'or qu'elle peseroit. Une poursuite si vive ne laissa aucune esperance à Gracchus, qui afin de ne pas tomber vif entre les mains de ses ennemis, s'enfuit dans un bois au-delà du Tybre, où il ordonna à un de ses domestiques nommé Philocrate, de le tuer. Le domestique obéït, & ne voulant pas survivre à son maître se tua en même tems, & expira sur son corps. Un certain Septimuleius instruit le

XVI. Mort de C. Gracchus.

premier du lieu où Gracchus étoit mort, lui coupa la tête & l'apporta au conful. On prétend qu'afin de la rendre plus pefante, il en ôta la cervelle, & fit couler du plomb fondu dans la partie qu'elle occupoit. Fulvius crut pouvoir fe fauver chez un de fes amis, où il n'arriva pourtant pas, aïant été trahi & affaffiné en chemin.

An de R. 633.

La mort des chefs n'aïant pas paru à Opimius un facrifice fuffifant, trois mille perfonnes furent immolées à fon exceffive févérité. Il y avoit huit ans que Caïus Gracchus étoit entré dans le gouvernement, & douze ans que fon frere étoit mort. L'un & l'autre avoient tellement alteré les anciennes conftitutions, & troublé l'union, qu'il ne reftoit prefque plus rien de cette relation établie depuis tant de fiécles entre les patrons & les cliens, par le moïen de laquelle toutes les parties du corps politique fe rejoignoient. Auffi depuis le changement qu'ils voulurent introduire, l'état étoit demeuré chancelant, & expofé à tant de révolutions, que les defordres qu'ils prétendoient cor-

An de R. 633.

riger, sembloient moins dangereux que la réforme qu'ils affectoient d'y vouloir apporter. La mort de Caïus Gracchus arriva l'an 633. de la fondation de Rome, & le quatriéme de la 164. Olympiade, & 121. ans avant la naissance du Sauveur.

CHAPITRE XIII.

Depuis la fin de la sédition des Gracques jusqu'à la fin de la guerre civile en Italie, & la dictature perpetuelle de Sylla.

Espace de quarante-un ans.

An de R. 633.

LE peuple, joüet ordinaire de l'ambition des grands, n'eut pas plûtôt perdu son protecteur, qu'il retomba dans une oppression pire que celle dont on l'avoit voulu tirer. Car le sénat n'étant retenu par aucune crainte, révoqua tout ce que le tribun avoit fait à l'avantage des pauvres. La vente des terres conquises, mais possedées sans justes titres, étoit défenduë par une loi du premier des Gracques, & c'étoit avec raison, parce que le droit de vente suppose celui de proprieté, que l'on contestoit. Un des premiers decrets du sénat, après la mort du dernier des Gracques, fut une liberté entiere à tous possesseurs de ces biens d'en disposer à leur volonté ; ce qui ne se

I. Le plebiscite des Gracques aboli.

An de R. 633.

pouvoit faire qu'en ôtant aux pauvres la portion qu'ils avoient en vertu du précédent plebiscite. Et d'autant que si la loi de partage eût subsisté, l'autre auroit eu difficilement un plein effet, elle fut aussi annulée avec cette restriction pourtant, que ceux qui jouissoient des terres dont le partage avoit été proposé, païeroient au peuple qui en étoit exclu, un certain revenu. Une faveur si légére l'auroit consolé de la privation des fonds, si elle eût duré; mais ce n'étoit ni l'intention des législateurs, ni de ceux qui avoient usurpé les terres. Ainsi ce foible avantage bientôt retranché, laissa le peuple dans sa premiere misere.
* Les habitans de la Sardaigne aïant alors pris les armes contre la république, le consul Oresta passa dans cette isle, & par sa simple présence étouffa leur révolte. Les peuples de Fregella ville du Latium, voulurent secouer le joug de Rome : ce

* L'auteur pour ne pas interrompre l'histoire de la conjuration des Gracques, a renvoïé ici la guerre de Sardaigne & la révolte de Fregella qui arriverent l'an 627.

An de R. 633.

dessein bien au-dessus de leurs forces eut le sort qu'il meritoit. Opimius alors préteur assiégea, & prit leur ville & la détruisit, selon quelques auteurs ; d'autres croïent qu'elle subsiste encore, mais sous un autre nom.

II. Peste extraordinaire en Afrique.

Vers ce tems-là, une peste horrible ravagea l'Afrique, & y fit périr un très-grand nombre d'hommes & de bêtes. On attribua la cause de ce desastre à une quantité prodigieuse de sauterelles, qui après avoir couvert la terre, & corrompu les grains & les fruits, furent emportées par un vent impétueux dans la mer Mediterranée. Deux ans après, le consul Metellus conquit les isles Baléares, autrement Majorque & Minorque proche de l'Espagne, & en chassa les pirates qui en avoient fait leur retraite ordinaire, & qui infestoient de-là toute la Mediterranée.

An de R. 634. & suiv.

III. Guerre contre les Allobroges.

La guerre des Allobroges, peuples de la Savoïe & d'une partie du Dauphiné avoit commencé l'an 629. de Rome. Une nation des Gaules, au-delà des Alpes, que les auteurs nomment *Salii*, quoiqu'ils marquent peu

An de R. 634. & suiv.

sûrement le lieu qu'elle habitoit, avoit insulté les Massiliens, que nous nommons Marseillois, lesquels étoient sous la protection des Romains. C'en fut assez pour s'attirer les armes de la république. Fulvius envoïé contre les aggresseurs, les battit sans les réduire. Sextus Calvinus vint après, entra dans le païs des Saliens, & le soûmit. Teutomalus qui en étoit roi se retira chez les Allobroges, qui le reçurent avec humanité. La compassion & la générosité ne furent pourtant pas les seuls motifs de cette reception favorable : la jalousie qu'ils avoient des progrès des Romains dans les Gaules, y eut beaucoup de part. Ne voulant pas neanmoins s'attaquer directement à la république, ils s'unirent aux peuples de l'Auvergne & du Rouergue, & vinrent fondre sur les Heduens, habitans du pays d'Autun & anciens alliez des Romains.

Domitius Enobarbus reçût ordre du sénat de marcher contre les Allobroges. Ils ne refuserent point la bataille quand il la leur présenta, mais ils la perdirent, & eurent en cette occasion

An de R. 634. & suiv.

occaſion vingt-mille hommes tuez & trois mille priſonniers. On attribua leur défaite plûtôt aux elephans, dont les Romains ſe ſervoient en pluſieurs de leurs guerres, qu'à la valeur des légions; mais la victoire que remporta ſur eux dans la ſuite Fabius Maximus, petit-fils de Paul Emile, & adopté par Fabius, n'eut cette fois rien d'équivoque, & fut l'effet de la capacité du chef & de la valeur des troupes Romaines, s'il faut neanmoins ajoûter foi à des hiſtoriens, qui écrivant tous en faveur de leur nation, pouvoient la flater impunement, ſans crainte d'être démentis par des peuples qui ſçavoient combattre, & non écrire. Ils prétendent donc que dans la bataille que ce général livra aux Allobroges & à leurs alliez, il leur tua deux cens mille hommes, & fit priſonnier un de leurs Rois. De-là le ſurnom d'Allobrogique donné depuis à Fabius. Ce qui eſt conſtant eſt que les Romains depuis 629. juſqu'en 636. conquirent dans les Gaules aſſez de pays, outre ce qu'ils y avoient déjà, pour en faire ce

An de R. 640.

qu'ils appellerent la Gaule Narbonoise.

IV. Caton battu par les Gaulois de la Thrace, qui sont ensuite vaincus.

Un reste d'anciens Gaulois établis dans la Thrace, connus sous le nom de *Scordisci*, eurent la gloire de battre une armée Romaine commandée par C. Cato consul ; & ce n'auroit pas été le dernier de leur succès, s'ils avoient sçu en profiter. Mais s'étant relâchez de leur activité, & de leur premiere attention, ils furent repoussez dans leur païs par le préteur Didius & par le consul Drusus. Les Romains continuerent long-tems cette guerre, avec leur prospérité ordinaire. L'honneur qu'y acquit Minucius, lui merita un glorieux triomphe, auquel Metellus eut aussi part. Immediatement après la fin de ces guerres, on célébra le retour du lustre, & l'on y compta trois cens quatre-vingt quatorze mille trois cens trente-six citoïens sujets à la capitation.

An de R. 642.

Rome passa près de deux années sans qu'il y eut aucun mouvement considerable dans toute l'étenduë de sa domination. Ce calme fut enfin interrompu par une guerre de sept

années en Numidie, présentement le Bildulgerit. Les auteurs Latins ont nommé cette guerre, la guerre de Jugurtha, du nom de celui qui en fut l'auteur. Il étoit petit-fils de Maſſaniſſa ou Maſſiniſſa, ancien ami de la république, & qui la ſervit utilement contre les Carthaginois; mais il n'étoit pas ſon héritier immediat, aïant devant lui pour ſucceſſeur à la couronne de Numidie, Adherbal & Hiempſal ſes couſins germains, enfans de Micipſa dont il étoit le neveu, étant fils naturel de Manaſtabale frere de Micipſa, qui depuis l'avoit adopté. Le maſſacre d'Hiempſal fut le premier eſſai de l'ambition demeſurée de Jugurtha. Adherbal craignant le même ſort, leva des troupes, fut battu, & enſuite ſe retira dans les états des Romains, & puis ſe rendit à Rome.

An de R. 642.

V. Ambition de Jugurtha.

Jugurtha qui ne voïoit d'obſtacle à ſon ambition que du côté de Rome, s'étoit ſur-tout appliqué à connoître le caractere du ſénat en général, & enſuite celui de tous ceux qui le compoſoient. La paſſion do-

An de R. 642.

minante des sénateurs étoit la cupidité, source de tous les genres de corruption. Jugurtha envoia des ambassadeurs à Rome, pour se défendre des accusations d'Adherbal, & les chargea de riches présens pour les principaux du sénat. Ses liberalitez réussirent : car quoique le sénat, par un reste de pudeur, n'osât exclure du trône le legitime héritier, il ordonna que l'état seroit également partagé entre Adherbal & Jugurtha: & nomma des commissaires pour en aller faire le partage sur les lieux. Ces commissaires, à la tête desquels étoit Opimius, magistrat aussi avare que cruel, corrompus par les présens magnifiques de Jugurtha, gens sans foi & sans honneur, déclarerent le prince innocent du meurtre de Hiempsal, firent un partage inique, & donnerent à l'usurpateur la plus riche & la plus fertile contrée de la Numidie.

VI. Le sénat le favorise.

Jugurtha peu content de ce que son crime & ses largesses ne lui valoient que la moitié d'un royaume, envahit l'autre; & pour se défaire du seul concurrent qui lui restoit,

assiégea Adherbal dans Cyrte, (que nos Géographes appellent Constantine,) où ce prince s'étoit enfermé, l'y prit & le fit mourir dans les plus cruels tourmens. L'action blessoit trop visiblement l'autorité du sénat; car si la justice y eût été seule offensée, la vengeance auroit été moins prompte : mais dans cette circonstance il se crut obligé de faire passer en Afrique le consul Calpurnius Bestia. Il est certain que ce consul conquit en arrivant diverses villes sur Jugurtha, & qu'il ne tint qu'à lui de faire davantage. Mais le Numide plus assuré de vaincre avec l'or qu'avec le fer, l'arrêta par des liberalitez, & obtint même de lui une espece de paix. Le sénat blâma la conduite honteuse de Calpurnius & de M. Scaurus, qui accompagnoit le consul en qualité de lieutenant, d'avoir fait un pareil traité, & envoya le préteur L. Cassius en Numidie, mais moins à dessein d'y faire la guerre, que de persuader à Jugurtha de venir à Rome, & de l'y engager même sous la foi publique.

An de R. 642.

VII. Jugurtha se rend maître de la personne d'Adherbal, & le fait mourir.

An de R. 643.
VIII.
Jugurtha vient à Rome.

Cassius ne trouva en Jugurtha aucune répugnance à faire ce voïage. Il vint à Rome & y parut vêtu de deuil, & avec un air modeste & humilié. Aïant été admis à l'audience, un tribun du peuple nommé Bebius gagné comme les autres juges, mais qui vouloit pourtant imposer au vulgaire, voïant le Numide qui commençoit à parler, lui commanda de se taire ; ce qui fit plaisir à la multitude, & ne mortifia point l'accusé. Pendant le séjour de Jugurtha à Rome, Massina prince descendant de Massinissa, qui s'étoit sauvé d'Afrique, où il ne se croïoit point en sûreté, fut excité par le consul Posthumius Albinus à demander au sénat la couronne de Numidie. Jugurtha qui en fut incontinent averti, fit assassiner cet imprévû competiteur, & fit aussitôt partir l'assassin pour l'Afrique, où lui-même retourna bientôt après, par ordre du sénat. Son mépris pour ses juges étoit si grand, qu'à son départ de Rome il ne put s'empêcher de s'écrier : « O ville » mercenaire tu te vendrois toi-même » me si tu trouvois qui te pût ache-

An de R. 644.

ter. » Albinus suivit de près Jugurtha en Numidie, & y aïant demeuré quelques mois, il laissa le commandement de l'armée à Aulus Posthumius son frere. Au milieu de l'hiver il entréprit le siége de Suthul, une des plus fortes places de la Numidie, où Jugurtha tenoit une partie de ses trésors. Le roi Numide amuse le général Romain par differentes propositions de paix, & feint de jetter du secours dans la place. Aulus croïant d'avoir répandu la terreur parmi les Numides s'avance vers eux : Jugurtha l'engage dans des défilés dont il avoit fait occuper les avenuës. Les Numides chargent les Romains, dont les uns sont tuez & les autres cherchent inutilement le moïen de s'enfuir. Jugurtha contraignit le général Romain à se rendre à des conditions honteuses. Il accorda aux Romains la vie & la liberté, à condition qu'ils passeroient ignominieusement sous le joug, & qu'ils ne le troubleroient jamais dans la possession du roiaume de Numidie. Mais le sénat cassa bientôt ce traité honteux, & rappella le lâche Aulus.

An de R. 644.

IX. On lui déclare la guerre.

X. Il bat les Romains.

An de R. 645.

XI. Metellus passe en Afrique, & défait plusieurs fois Jugurtha.

Cæcilius Metellus parvenu au consulat eut le commandement de l'armée d'Afrique. Il y trouva les affaires en un état déplorable, & toute l'armée presque ruinée, faute de discipline. Il lui fallut près d'un an pour la rétablir ; après quoi la seconde année il attaqua & battit Jugurtha plusieurs fois, le poursuivit jusqu'au-delà de la Numidie, & le contraignit à se soûmettre & à demander la paix. Mais ce prince perfide n'en observa pas long-tems les conditions, & recommença ses hostilités.

An de R. 646.

XII. Portrait de Marius.

Metellus avoit alors en son armée C. Marius pour lieutenant. C'étoit un homme d'une figure affreuse, robuste & courageux, brave soldat, grand capitaine, ennemi de tous les plaisirs, d'une extrême frugalité, né pour le commandement, mais d'une ambition demesurée, & qui malgré la bassesse de sa naissance aspiroit aux plus grands emplois de la république. Croïant pouvoir s'élever aux dépens de Metellus son général & son bienfaicteur, il osa censurer hautement sa conduite. Et comme il y

avoit un grand commerce d'Utique à Rome, il disoit sans cesse aux marchands, dont la correspondance d'Afrique en Italie étoit la plus grande : que s'il étoit à la tête de l'armée, il voudroit en peu de tems se rendre maître de la personne de Jugurtha, le conduire mort ou vif à Rome & finir la guerre. Ces discours répétez produisirent des plaintes contre Metellus, que les marchands las de la guerre, firent passer jusqu'à Rome. Marius obtint de Metellus son congé, pour s'y rendre ; & là s'étant fait élire consul par ses brigues, il fut chargé de terminer la guerre de Numidie à la place de Metellus, qui versa des larmes en apprennant que son ingrat éleve alloit être son successeur. Metellus rappellé, trouva auprès du peuple la justice que lui refusoit le sénat, & en obtint à son retour le triomphe, & le surnom de Numidique.

An de R. 646.

An de R. 647.

Cependant Marius étant repassé en Afrique, y tint la parole qu'il avoit donnée, de mettre fin à la guerre de Numidie. Il commença sa campagne par la prise de Capsa,

An de R. 647.

ville opulente & forte, & par celle de Mulucha dans la Mauritanie Tingitane, dont Tanger est aujourd'hui la capitale. Jugurtha qui s'étoit attendu que ces deux places tiendroient plus long-tems, entra en défiance de ses forces, & eut l'habileté d'engager dans son parti Bocchus son beau-frere, roi de Mauritanie, dont la cavalerie nombreuse fatigua infiniment l'armée Romaine ; car on prétend qu'il avoit jusqu'à soixante mille chevaux dans la sienne. Marius venoit de former le siége de Cirthe, Bocchus entreprit de le faire lever. L'activité de sa cavalerie accoûtumée au climat, ne laissoit aucun repos aux légions, que l'air brûlant, la poussiere, & la disette d'eau faisoient déjà assés souffrir. Dans cet état elles eurent à soûtenir trois jours durant, un combat des plus rudes contre Bocchus & Jugurtha, qui vouloient ou périr ou délivrer Cirthe. La fortune des Romains parut en cette rencontre. Tandis qu'ils étoient accablez de soif & de lassitude, une pluïe abondante tomba tout-à-coup, rafraîchit les troupes alte-

XIII. Jugurtha se ligue avec Bocchus roi de Mauritanie.

rées, & gâta les armes des Maures, qui se servoient sur-tout de l'arc & des fléches, & les mit hors de combat.

An de R. 647.

Bocchus n'imputant qu'au hazard la déroute de ses troupes, ne quitta pas entierement la pensée de secourir la place; mais aïant perdu depuis neuf mille hommes de ses troupes dans une autre action, où Marius étoit en personne, il se repentit d'être entré en une guerre dont l'événement lui pouvoit être aussi fatal qu'à son beau-frere, & envoïa proposer à Rome de faire alliance avec le sénat. Ce prompt passage de la haine à l'amitié n'étoit pas ordinaire aux Romains; ils rejetterent l'union de Bocchus, & crurent faire beaucoup, que de lui pardonner le passé. Jugurtha trahi par Bocchus aïant été livré à L. Cornelius Sylla, questeur de l'armée de Marius, qui lui avoit amené des recruës d'Italie, & qui apprenoit à l'école de ce général l'art de le vaincre lui-même un jour, fut conduit avec ses deux fils à Rome, où n'aïant plus de présens à faire, il ne trouva

XIV. Prise & supplice de Jugurtha.

An de R. 647.

plus de ressource. Après avoir décoré le triomphe de Marius, & avoir paru chargé de chaînes à la suite de son char, le sénat le condamna à mourir de faim. Le bourreau lui déchira son manteau roïal, & le jetta tout nud dans un cachot, où il vécut six jours. Ainsi finit la guerre de Numidie.

An de R. 650.

XV. Guerre contre les Cimbres.

XVI. Leurs victoires & leurs conquêtes.

Le sénat redouté dans les trois parties du monde, n'imaginoit pas qu'un peuple qui lui étoit presque inconnu, alloit rappeller à l'Italie le souvenir des premiers Gaulois. C'étoient les Cimbres, peuple sorti, comme un essain, de la Chersonese Cimbrique, ou Danemark, lequel joint aux Teutons qui étoient leurs voisins, après avoir porté la terreur principalement dans les Gaules & dans l'Espagne, vainquit plusieurs consuls, & tua dans deux batailles quatre-vingt mille Romains ou alliez de la république, qui menaçoient de passer les Alpes. Le sénat effraïé des armes victorieuses de ces barbares, ne vit que Marius propre à leur opposer, & le nomma consul pour la seconde fois.

Les Cimbres étoient encore alors occupés à ravager l'Espagne. Marius ne jugeant pas à propos de les aller chercher si loin, aima mieux les attendre à leur retour. Les Toulousains à leur passage s'étoient joints à eux : Marius marcha contre ces nouveaux ennemis, & les battit. Ce fut en cette occasion que Sylla son lieutenant fit leur roi Copilus prisonnier. Durant que Marius traînoit exprès la guerre en longueur, afin de laisser diminuer les forces des Cimbres, on l'avoit continué dans le consulat & il remplissoit la quatriéme année, quand il sçut qu'ils s'étoient separés en trois différens corps, afin de pénétrer plus facilement en Italie. Pendant leurs divers mouvemens, son armée qui avoit entre elle & la riviere, le camp des Teutons & des Ambrons, (que les uns croïent être des peuples de la Gaule Narbonnoise, & d'autres, trois des cantons Suisses) se trouva si pressée de la soif, qu'il se détermina à leur donner bataille. Jamais on ne vit mieux qu'en cette action qui dura deux jours, combien des

An de R. 650.

An de R. 652.

An de R. 652.

troupes bien disciplinées & bien conduites ont d'avantage sur d'autres, quelque vaillantes qu'elles soient, quand l'ordre & la subordination leur manquent. Deux cens mille hommes des ennemis tués, quatre-vingt mille prisonniers, parmi lesquels étoit leur roi Teutobode, signalerent la victoire de Marius. Ce combat se donna au-delà des Alpes, près de la ville d'Aix en Provence.

XVII. Marius les taille en pièces, & leur tue deux cens mille hommes.

An de R. 653.

Une journée si malheureuse n'ôta pas aux Cimbres l'envie d'aller ravager l'Italie. S'étant rassemblés, ils y entrerent quoiqu'en hiver, malgré les neges qui couvroient les Alpes, & nonobstant les efforts du proconsul Quintus Luctatius Catulus, qui ne put les arrêter ni au cou des montagnes, ni au passage de l'Athesis, ou de l'Adige, proche de Verone. Il est vrai qu'ils n'y firent pas un long sejour, car Marius consul pour la cinquiéme fois, qui les suivoit de fort près, & qui joignit à propos Catulus, aïant accepté la bataille sur le défi qu'ils lui en firent, acheva de les détruire après une très-

XVIII. Il les défait encore, & leur tue cent quarante mille hommes.

opiniâtre résistance de leur part. Les femmes de ces Cimbres, aussi furieuses que leurs époux, se défendirent courageusement de dessus les chariots qui leur servoient de voiturres ; & quand elles virent que tout étoit désesperé, elles massacrerent leurs enfans & se tuerent ensuite elles-mêmes. Il périt cent quarante mille Cimbres ou Teutons en cette derniere bataille, & il y eut soixante mille prisonniers. Cette guerre commencée il y avoit douze ans, finit sous le cinquiéme consulat de Marius, & sous le premier d'Aquilius Nepos. Marius s'estimant assés récompensé du glorieux titre de conservateur de la patrie que chacun lui donnoit, se contenta d'un seul triomphe pour tous ceux qu'il méritoit. Son collegue finit cette année la seconde guerre des Esclaves en Sicile, qui duroit depuis quatre ans.

An de R. 653.

Quelque occupation que donnassent à Rome ces guerres étrangeres, il ne laissa pas de s'y élever des dissensions d'une conséquence bien dangereuse, par le rang & le crédit de ceux qui en étoient les auteurs.

An de R. 654.

XIX. Nouveaux troubles à Rome.

An de R. 654.

Saturninus un des amis de Marius, avoit été questeur à Ostie pendant une famine, & le sénat qui ne l'aimoit pas, avoit pris delà occasion de le rappeller, comme s'il n'y eût pas fait son devoir. Marius offensé de ce que le sénat n'avoit eu nul égard à sa recommandation dans l'affaire de Saturninus, autant par vengeance que par amitié, fit élire tribun celui que l'on avoit privé de la questure. Il exerça ce second emploi de même que le premier. Metellus, surnommé le Numidique, étant censeur, entreprit, après l'an expiré de la fonction de tribun, de le chasser du sénat, mais il en fut empêché par son collegue. Saturninus, depuis ce tems-là, ne regarda plus Metellus que comme un ennemi déclaré ; & ne pouvant lui marquer son ressentiment d'une maniere efficace, sans devenir tribun une seconde fois, il mit tout en usage pour l'être.

Le crédit & l'autorité de Marius en avoient déjà fait élire neuf, & Saturninus ne l'étoit point encore, par la concurrence de Nonius qui se

se trouvoit fort appuïé. Un crime ne coute rien à un ambitieux vindicatif. Saturninus fit assassiner son compétiteur, & applanit ainsi le chemin à l'emploi qu'il briguoit. Quand il eut l'autorité en main, il ordonna que l'on procederoit au partage des terres, que Marius avoit reconquisses dans les Gaules; & pressa le sénat de jurer que cette loi seroit exécutée. Metellus aïant refusé de prêter le serment, fut cité devant le peuple. Mais ne se croïant point en sûreté dans un lieu où Saturninus & Marius étoient les maîtres, il s'enfuit à Smyrne en Asie. Saturninus devenu tribun une troisiéme fois, ne pouvant souffrir que le préteur Glaucia, qui lui étoit dévoüé, trouvât en Memmius un rival pour le consulat, il s'en défit par la même voïe dont il s'étoit servi pour faire périr Nonius.

An de R. 654.

Des meurtres si fréquens exciterent des plaintes générales à Rome, & le sénat résolut d'en prendre vengeance. Saturninus reconnu auteur de deux assassinats remarquables, fut cité en jugement. Il comptoit

An de R. 654.

toûjours ſur la protection de Marius qui venoit encore d'être nommé conſul pour la ſixiéme fois. Mais celui-ci le voïant trop haï, & dans un déclin de crédit, l'abandonna par politique. Depuis bien des années, les conſuls dans des tems difficiles, jouiſſoient d'un pouvoir qui reſſembloit beaucoup à celui de la dictature, & ils le recevoient immediatement du ſénat, par cette formule ſi célébre dans l'hiſtoire Romaine: *Videant conſules ne quid detrimenti reſpublica accipiat*; c'eſt-à-dire, Que les conſuls veillent particulierement au ſalut de la république.

Marius à qui cet ordre s'adreſſa principalement, attaqua Saturninus & ceux de ſon parti dans une aſſemblée où ils ſe rencontrerent, & les réduiſit à ſe retirer au Capitole. L'eau qui leur manqua bientôt, les contraignit à ſe rendre, après avoir ſtipulé qu'on ne leur feroit aucun mal. Saturninus & Glaucia ne pouvoient ſe perſuader que Marius les voulut perdre, & ils ſe vantoient d'être les miniſtres & les inſtrumens

de ses plus secrets desseins. Mais c'étoit mal le connoître, que de compter sur lui en l'état où ils étoient. En effet sans se soucier ni de la parole qui leur avoit été donnée, ni de ses anciens engagemens avec eux, il les laissa impitoïablement massacrer par les chevaliers, qui tomberent sur eux à l'improviste & les assommerent. Leur mort causa le retour de Metellus, que son fils eut le crédit de faire rappeller, avec l'applaudissement universel du peuple.

An de R. 654.

L'esprit & les sciences qui se cultivent rarement dans les troubles & pendant la guerre, fleurissoient neanmoins à Rome dans ce tems-là, & la poësie y parvint presque à sa perfection, si l'on en juge par les ouvrages du fameux Lucréce, poëte admirable en son genre, & inférieur en peu de chose à Virgile.

LUCRECE.

L'ordre des chevaliers avoit acquis tant d'autorité par la loi de Gracchus, qui leur donnoit droit de juger, au préjudice du sénat qui l'avoit toûjours eu, que les patriciens résolurent de la faire abolir. Ils alleguoient pour raison que les

An de R. 662.

An de R. 662.

chevaliers tenant à ferme tous les revenus publics, & en disposant à leur volonté, il arrivoit qu'ils devenoient tout à la fois juges & parties en leur propre cause, ce qui blessoit toutes les régles de l'équité. Drusus un des tribuns, homme vertueux & plein de bonnes intentions, étoit naturellement porté à rendre au sénat ses premiers droits, mais la crainte de s'attirer l'inimitié des chevaliers le retenoit. Pour suivre son penchant, sans offenser directement le second ordre, après avoir représenté combien le nombre des sénateurs étoit diminué, il proposa de remplacer ceux qui manquoient par autant de chevaliers, & d'accorder en même-tems à ces nouveaux magistrats le droit de juger, tel que l'avoient les sénateurs anciens.

An de R. 663.

Les deux partis se trouverent offensez de cette proposition & Cepio, un des collegues de Drusus, irrité de ce dessein entra fierement au sénat, & accusa les principaux membres de malversation dans leurs charges, & d'y être parvenus par des voïes injustes & honteuses. Drusus

qui perseveroit toûjours dans sa résolution, & qui agissoit selon ses premieres vûës, entreprit de faire executer la loi *Agraria*; & afin que les peuples alliés & confédérez de l'Italie n'en fussent pas blessez, il les flata de la franchise, c'est-à-dire du privilege de citoïens Romains. On ne sçauroit croire combien un telle promesse attira d'étrangers à Rome, & la contradiction qu'elle y fit naître. Un des consuls nommé Marcius Philippus s'étant opposé à la loi du partage, les étrangers perdirent le respect dû à sa dignité, & un d'entr'eux eut la témérité de lui donner un soufflet, ce qui excita un étrange tumulte. Drusus cependant ne pouvant faire passer la loi de la division des champs, tâchoit au moins à tenir la parole qu'il avoit donnée aux Italiens: mais comme il s'en retournoit chés lui, suivi d'une multitude extraordinaire, il fut assassiné à l'entrée de sa maison, où il tomba mort en proferant ces belles paroles: « Je n'ai jamais connu d'autres intérêts que ceux de la « république, & personne ne lui se- «

An de R. 663.

XX. Le consul Philippe reçoit un soufflet.

An de R. 663.

» ra jamais plus sincerement attaché » que moi. »

La mort injuste de Drusus ne demeura pas impunie, & bientôt elle fut cause de la guerre que les auteurs Latins ont nommée, la guerre des Alliés en Italie, *bellum sociale*, ou *Italicum*. Il y avoit déjà long-tems que ces peuples supportoient impatiemment, que le sénat perseverât à leur refuser le droit de cité, ou de bourgeoisie, qui leur avoit été comme promis dès le tems de Gracchus. Drusus venoit de faire revivre cette esperance, & ils la perdoient par sa mort. Ce n'est pas qu'ils n'eussent encore quelques amis à Rome, mais ces amis leur devenoient inutiles dès qu'ils se déclaroient, par ce que les chevaliers les faisoient incontinent exiler, & qu'ils intimidoient d'ailleurs ceux qui étant moins courageux que les premiers, étoient pourtant intérieurement portez à maintenir la bonne cause, quand ils le pourroient sans danger. Elle paroissoit d'autant meilleure aux alliés, que la république devoit en partie ses conquêtes à leur valeur ; puisque

XXI. Guerre des Alliés.

ses armées où ils étoient toûjours le double des Romains, ne subsistoient alors que par les étrangers, comme on les nommoit, & que c'étoit une ingratitude évidente, de frustrer d'une récompense dûë & promise, ceux qui contribuoient plus que les citoïens-mêmes à la gloire de l'état. Afin donc de se faire justice les armes à la main, tous les peuples d'Italie se liguerent ensemble, & pour gage de leur constante union, s'envoïerent reciproquement des ôtages. Les plus diligens à se mettre en campagne furent les Lucaniens, les Apuliens, les Marses, les Peligniens, & sur-tout les Samnites irréconciliables ennemis des Romains.

An de R. 663.

La conspiration de tous ces divers peuples fut tenuë si secrete, que le sénat ne l'apprit que fort tard, & d'une maniere assés confuse. Il importoit infiniment d'en pénetrer le fond & les circonstances, & pour cela, on dépecha des agens secrets par toute l'Italie. Un d'entr'eux arrivé à Asculum, ou Ascoli au roïaume de Naples, s'apperçût qu'on envoïoit delà un ôtage à une autre vil-

An de R. 664.

An de R. 664.

le voisine, & en donna aussi-tôt avis au proconsul Servilius. Il ne tarda pas de se rendre à Asculum, où il fit quelques reprimandes aux habitans de leurs demarches mysterieuses & de leurs complots. Au lieu de s'en justifier, ils se jetterent sur le proconsul, le tuerent, & n'épargnérent aucun des Romains qui se trouverent dans leur ville.

Après un tel éclat, ne voïant plus de sûreté qu'en leur commune conféderation, ils déclarerent hautement leur ligue & quel en étoit le motif. Et pour garder quelques dehors de bienséance, ils envoïerent au sénat un long mémoire de leurs griefs, & le moïen de les faire cesser. Le sénat ne daigna pas y jetter les yeux, & répondit à ceux qui l'avoient présenté, qu'on n'obtenoit point de graces les armes à la main, & qu'il falloit les meriter par un repentir sincere. Les députés ne promirent rien, & ainsi la guerre fut déclarée. Les deux consuls avec Marius, Sylla & plusieurs officiers généraux revêtus de l'autorité proconsulaire, reçûrent ordre de marcher

en

en diligence aux ennemis, afin de les prévenir. Ils partirent suivis de cent mille combattans, & trouverent ceux qu'ils alloient attaquer aussi forts qu'eux.

An de R. 664.

La guerre fut vive & cruelle, & une de ses premieres victimes, fut le consul P. Rutilius tué dans une embuscade que lui avoient dressée les Marses. Les Romains battus dans toutes les rencontres, tant que la campagne dura, confirmerent ce que les peuples d'Italie redisoient sans cesse, que sans eux Rome n'auroit pas fait tant de conquêtes, & que les armées de la république subsistoient plus par eux que par les Romains. On en put moins douter que jamais, quand il fallut rendre les légions complettes, & enrôler pour cela les esclaves nouvellement affranchis. Cette nécessité, qui auparavant n'arrivoit qu'après de longues guerres, allarma beaucoup le peuple; mais ce qui le découragea davantage, fut quand il vit le corps mort du consul, & ceux de plusieurs officiers de distinction, qu'on rapportoit du camp pour

XXII. Les Romains sont battus.

leur rendre les honneurs funébres.

An de R. 664.

Le sénat s'étant apperçû de l'impression que ce triste spectacle avoit faite sur l'esprit de la multitude, ordonna par un decret, qu'à l'avenir on enterreroit à l'armée ceux qui y auroient été tuez. Les ennemis trouverent cette loi si sage, qu'ils la reçûrent chés eux presque aussitôt qu'à Rome. Marius aïant cessé d'être consul, n'avoit pû servir qu'en qualité de lieutenant de Rutilius. Il lui succeda depuis au commandement; non pas seul toutefois, parce qu'il eût d'abord Cœpio pour collegue. Mais ce dernier qui eut dans la seconde campagne un sort pareil à celui de Rutilius, en donnant comme lui dans une embuscade que lui tendit Popilius un des généraux alliés, ce dernier, dis-je, étant mort, toute l'autorité se réunit à Marius, qui rendit alors de grands services à sa patrie. Sylla imita son exemple, & se distingua beaucoup cette même année.

An de R. 665.

La suivante, sous le consulat de Pompeïus Strabo pere du grand Pompée, & de Porcius Cato, le sé-

nat par eſtime & par reconnoiſſance envers ceux des Italiens qui n'avoient point pris les armes contre Rome, leur accorda les priviléges qu'il avoit ſi conſtamment refuſez aux autres, & qui étoient le ſujet de la guerre. Cette grace faite ſi à propos, affermit dans le devoir ceux qui dans la ſuite auroient ſans cela pû s'en écarter, & laiſſa aux autres quelques remords du parti qu'ils avoient pris. La conceſſion cependant ne fut pas abſoluë, car ceux qui en jouirent ne furent incorporez dans aucune des trente-cinq tribus, & n'eurent droit de ſuffrage que depuis; ce qui produiſit dans la ſuite de mauvais effets.

Caton pendant ſon conſulat, donna de grandes preuves de ſa capacité militaire & de ſon courage dans toutes les rencontres. Les louanges qu'il en reçut le rendirent ſi préſomptueux, qu'il ſe comparoit perpetuellement à Marius. Le jeune Marius zelé pour la gloire de ſon pere, s'irrita de ce paralelle, & tua indignement le conſul dans un combat contre les Marſes, lorſque le géné-

An de R. 665.

ral chargeoit les ennemis. Pompée venoit de remporter une victoire sur les Picentins & sur les peuples d'Asculum, il avoit fait ensuite le siége d'Asculum, qu'il ne prit qu'après une longue & vigoureuse défense. Cette ville, coupable d'avoir consenti des premieres à la confédération contre Rome, porta plus qu'aucune autre la peine de sa témérité. Les principaux habitans furent foüettez publiquement par l'ordre du vainqueur, ensuite mis à mort. Pompée heureux dans le reste de la campagne, ainsi que dans le commencement, gagna une grande bataille contre les Marses, leur tua dix-huit mille hommes: & fit trois mille prisonniers.

XXIII. Victoires de Pompée & de Sylla.

An de R. 666.

Sylla de son côté se distingua autant que Pompée, battit les Samnites en campagne, & les força deux fois en deux differens camps. Il mit lui-même le prix à ses victoires, & les croïant dignes du consulat, il le demanda & l'obtint. C'est à lui que l'on dût principalement l'honneur d'avoir terminé glorieusement une guerre si funeste aux deux partis,

que Paterculus a remarqué que trois cens mille hommes de la plus brillante jeunesse d'Italie y périrent. Ce qu'il y eut de singulier & de noble dans le procedé des Romains, c'est que la guerre étant finie, ils accorderent aux Italiens ces mêmes priviléges qu'ils leur avoient refusez d'abord. Cette guerre dura environ trois ans.

An de R. 666.

XXIV. Guerre contre Mithridate.

Rome n'eut pas le tems de goûter la tranquillité qu'elle avoit lieu d'esperer de son courage & de sa générosité: car la guerre d'Italie ne faisoit que finir, quand deux autres, dont la seconde naquit de la premiere, l'obligerent d'armer tout de nouveau. Celle-ci fut contre Mithridate, roi de Pont dans l'Asie Mineure. C'étoit un des plus renommez prince de son siécle, sçavant, riche, courageux, maître d'un grand état, d'une ambition sans bornes, actif & capable des plus vastes desseins. Il avoit toûjours très-peu ménagé les Romains, & étoit aussi devenu l'objet de leur aversion. Ce qui les détermina surtout à la guerre contre lui, c'est qu'il ve-

An de R. 666.

noit d'engager Tygrane roi d'Armenie à rompre avec eux, & que lui-même, ſans égard aux nations de l'Aſie qui étoient ſous leur protection, il avoit ravagé la Bithynie, la Phrygie, la Myſie, la Lycie & la Pamphilie. Un peuple auſſi jaloux de ſa réputation que l'étoit le peuple Romain, ne put ſouffrir ces inſultes. Le ſort de la guerre avoit mis entre les mains de Mithridate Q. Opicius & Aquilius; & ſoit que celui-ci lui eût déplu davantage, ou qu'il fût plus malheureux que l'autre, il l'avoit fait mourir avec dériſion, en ordonnant qu'on lui versât de l'or fondu dans la bouche; ce qui formoit contre les Romains un reproche d'avarice & de corruption, d'autant plus inſupportable que de jour en jour il devenoit plus vrai.

La guerre fut donc déclarée au roi de Pont, & le commandement de l'Armée d'Aſie fut donné à Sylla alors conſul avec Q. Pompëius Rufus. Mais comme en attendant il reſta avec une partie des légions en Italie, afin d'y aſſurer la tranquillité avant ſon

An de R. 666.

départ, Marius toûjours ambitieux, aidé des intrigues du tribun Sulpicius, obtint d'être substitué à la place de Sylla, & d'être nommé général de l'armée. Il ne s'agissoit plus que de se maintenir dans ce rang, au préjudice de celui auquel il appartenoit de droit. Marius s'imagina qu'il le pourroit en s'insinuant dans l'amitié des Italiens, & crut que le meilleur moïen étoit de leur offrir les mêmes priviléges, dont les trente-cinq tribus étoient déjà en possession.

Cette promesse, qui étoit au-dessus du pouvoir d'un particulier, causa des desordres infinis à Rome, où le fils de Q. Pompéïus, qui étoit aussi gendre de Sylla, fut tué dans une émotion populaire arrivée à cette occasion. Sylla averti de ce qui se passoit à Rome y revint aussi-tôt, après avoir eu la précaution de faire promettre aux légions qui étoient à ses ordres de ne point servir sous d'autres que sous lui, & de ne lui pas laisser ravir l'honneur d'une expédition, où ils rencontreroient

tout ensemble & l'utile & l'honnête.

An de R. 666.

Pompée, collegue de Sylla, se declara en sa faveur, & le parti des consuls prévalant à celui de Marius & à ses intrigues, il fut obligé de s'enfuir de Rome, lorsqu'ils y entrerent tous deux. Voilà le commencement de cette seconde guerre, occasionnée par celle de Mithridate.

XXV. Marius exilé & proscrit.

Sylla devenu maître de Rome par la retraite de Marius, & de tous ceux qui étoient attachez à lui, commença à rétablir l'ordre dans le sénat & à faire proscrire Marius, le tribun Sulpicius, & tous ceux généralement qui avoient paru dans leurs interêts: ce qui emportoit la confiscation de leurs biens réunis au fisc. Les autres citoïens ou amis de Sylla, ou qui étoient demeurez neutres entre lui & son rival, ne souffrirent en aucune maniere de ce changement, ou y trouverent même des avantages.

Sylla ne s'étoit assuré de Rome qu'afin d'aller sans obstacles à l'expedition d'Asie. Elle devenoit chaque jour plus nécessaire, parce que

Mithridate profitant de l'abſence du général Romain, avoit étendu ſes conquêtes juſqu'en Grece. Le conſul en partant laiſſa de ſi bons ordres que le ſénat continua à pourſuivre Sulpicius & Marius avec autant de vivacité, qu'il l'auroit fait lui-même. Le premier plus occupé de ſa vengeance que de ſa conſervation, fut pris & mis à mort immédiatement après le départ de Sylla. Pour Marius jamais il ne s'étoit trouvé plus en péril de ſa vie, que pendant ſa proſcription. Cherché avec un ſoin incroyable par ſes ennemis, il s'étoit caché dans les marais de Minturne, ville à l'extrémité de la Campanie, & y avoit été découvert. Sa tête étant miſe à prix, un Gaulois reçut ordre d'aller la lui couper; reſolu de remplir ſa commiſſion, le Gaulois eſt ſoudain touché de reſpect à la vûë de Marius, qui conſervoit dans ſa miſere un air haut & majeſtueux, & il s'en retourne ſans oſer lever le bras ſur lui.

An de R. 667.

XXVI. Il paſſe en Afrique.

Marius échappé de ce danger, ne reſta pas long-tems à Minturne, & paſſa en Afrique, où Cethegus &

An de R. 666.

d'autres mécontens s'étoient déja retirez, en attendant l'occasion de retourner en Italie. Durant l'exil de Marius, Pompéïus Rufus fut envoyé pour commander l'armée en la place de Pompéïus Strabo. Mais les légions affectionnées à Strabo tuerent celui qui venoit lui succeder. Ainsi le goût ou le caprice étoient dans ce tems de confusion l'unique régle de l'obéissance.

An de R. 667.

XXVII. Il est rappellé par Cinna.

Cornelius Cinna, & Cneïus Octavius furent consuls après la mort de Rufus; & le premier, à ce que l'on présume, rappella Marius & tous les exilez par envie de plaire au peuple. Son collegue qui avoit des vuës toutes differentes & plus de crédit que Cinna, lui ôta le consulat & le donna à Lucius Merula. Cinna hors d'état de se venger d'une violence si inouie, s'adressa aux peuples d'Italie, leur promit les priviléges entiers, dont on les flatoit depuis si long-tems, & voulut leur persuader que ses malheurs venoient uniquement de trop de zele pour leurs intérêts. Il y a apparence qu'ils le crurent, puisqu'ils l'aiderent dès-lors d'une somme

d'argent qui lui servit, & à Marius aussi, pour lever un grand corps de troupes.

An de R. 667.

Aussi-tôt que Cinna se crut assez fort, il prit le chemin de Rome, où cette nouvelle porta l'étonnement & la fraïeur. L'éloignement de Sylla ne permettoit pas aux consuls d'en attendre aucun secours: ils implorerent celui de Metellus qui commandoit un corps d'armée près du Samnium; mais n'étant pas convenus ensemble des conditions, il s'engagea à Marius. Pendant que ce secours se negocioit, Appius Claudius tribun dans l'armée des consuls pensoit à livrer la ville aux troupes de Cinna, qui y étoient déjà entrées du côté du Janicule, quand Octavius & le proconsul Pompéïus Strabo, mort depuis d'un coup de foudre, les en chasserent.

XXVIII Marius se saisit des magasins de Rome.

C'eût été perdre du tems que de s'opiniâtrer devant Rome. Marius alla se saisir de toutes les places où les Romains avoient leurs magazins, pendant que Cinna gagnoit par finesse ou par la promesse de la liberté, les esclaves qui en connoissoient tout

An de R. 667.

le prix, & qui se rendoient en foule auprès de lui. Le sénat ne sçachant plus quel remede apporter aux maux qui menaçoient la capitale, députa vers Cinna & Marius, & leur fit dire, que l'on ne s'opposeroit point à leur entrée à Rome, s'ils vouloient y venir avec un esprit de paix & sans vouloir opprimer les citoïens. Cinna avant que de répondre à cette proposition, prétendit devoir être traité en consul, parceque son abdication avoit été forcée; & il fallut lui passer ce cérémonial, que le sénat avoit sans doute prévû. Il y eût bien plus de difficulté sur le fond de la négociation que sur le préliminaire. Car lorsque les deputez presserent les deux chefs de jurer qu'ils ne répandroient point le sang des citoïens, Cinna refusa de le faire, & promit simplement que ni directement, ni indirectement il ne feroit la cause de la mort d'aucun homme.

Marius debout auprès de Cinna, durant qu'il contestoit avec les deputez sur le serment qu'ils lui demandoient, ne disoit pas un seul

mot : mais son air sombre & ses regards farouches exprimoient aussi fidelement que ses paroles l'auroient pû faire, les sentimens de son ame & les fureurs qu'il méditoit. A la fin obligé de parler, il feignit de s'adoucir, & affectant un respect extraordinaire pour les loix, il dit, qu'il ne refusoit point sa présence à Rome si elle étoit utile ; mais qu'en étant proscrit par un decret, il en falloit un nouveau pour le réhabiliter; qu'autrement il seroit exposé tous les jours à perdre la vie ; & que lui-même étant rigide observateur des loix, même les plus injustes, il n'y voudroit pas contrevenir, tant qu'elles ne seroient point abrogées par de meilleures.

An de R. 667.

Leur retour aïant été conclu à ces conditions équivoques, ils suivirent de près les députez. L'entrée de ces généraux à Rome confirma ce que leurs discours présageoient. Plus de sûreté pour quiconque étoit soupçonné de ne les avoir pas favorisez. On massacroit, on pilloit, comme dans une ville prise d'assaut ; & le consul Octavius lui-même, malgré

XXIX. Cruautez de Marius & de Cinna.

An de R. 667.

la parole de Cinna & de Marius, fut tué par la ſeule raiſon qu'il refuſoit d'abdiquer; on planta ſa tête ſur les roſtres avec celle de Marc-Antoine, le plus grand orateur que Rome eût encore vû, & que les ſoldats envoïés pour lui ôter la vie ne tuerent qu'à regret. C'étoit l'aïeul de celui qui fut triumvir avec Auguſte. Bien d'autres grands hommes eurent le deſtin d'Octavius & d'Antoine, ſans que la vertu, la naiſſance, la dignité ou l'âge puſſent les en garantir. La mort même n'arrêtoit point la cruauté de ces impitoïables ennemis. Ils ſe plaiſoient à voir les chiens & les vautours ſe repaître des cadavres privez de la ſépulture, que perſonne n'oſoit leur donner. Aucun ami de Sylla ne fut épargné, ſa maiſon fut démolie, ſon bien fut vendu à l'encan, & il fut lui-même déclaré ennemi de la république. Merula & Q. Catulus accuſé d'avoir exercé le conſulat, qui leur avoit été conferé ſans l'avoir brigué, furent citez comme coupables; mais tous deux par une mort volontaire épargnerent à leurs perſécuteurs la

honte de devenir leurs bourreaux.

An de R. 667.

Comme tout étoit permis à ces deux tirans, ils oserent se nommer consuls eux-mêmes, ce qui n'avoit point d'exemple, Marius âgé de soixante-dix ans mourut un mois après la seconde année de la guerre civile, aussi odieux aux Romains qu'il en avoit été cheri & respecté. Grand capitaine, grand politique, & le premier qui eût été honnoré de sept consulats; il seroit difficile de décider s'il a été plus célébre par ses victoires que par ses cruautez.

XXX. Mort de Marius.

Sylla son rival se signaloit en Asie, pendant que Rome pleuroit son absence, ne sçachant pas encore qu'il lui feroit verser des larmes à son retour. Il y avoit tant de tems que Mithridate exerçoit impunement ses hostilitez sur des peuples qui étoient sous la protection de Rome, qu'il commençoit à croire qu'elle redoutoit de le venir attaquer si loin. L'approche de Sylla desabusa ce prince sans l'intimider, & comme s'il eût voulu mériter de plus en plus la haine des Romains; il fit égorger contre le droit des gens

An de R. 667.

quatre-vingts, ou ſelon quelques auteurs, cent cinquante mille ſujets de la république établis en Aſie. A force d'étendre ſes conquêtes, il avoit épargné une partie du chemin à Sylla. Ce général remporta proche d'Athenes une premiere victoire ſur Archelaüs un des généraux de Mithridate, qui l'attendoit-là pour le combattre à la tête de ſix-vingt mille hommes, dont à peine dix mille ſe ſauverent.

XXXI. Victoires de Sylla remportées ſur Mithridate.

Une autre défaite ſuivit de près celle-là, & fit perdre au roi de Pont, la Grece, la Macedoine, l'Ionie, l'Aſie, & tous les autres païs, qu'il s'étoit ſoûmis. Ce prince auſſi malheureux ſur mer que ſur terre, y perdit un combat naval & tous ſes vaiſſeaux. Sa fierté diminua par cette ſuite d'adverſitez; & il ſe montra diſpoſé à la paix. En un autre tems Sylla auroit continué la guerre, & il y alloit de ſa gloire. Mais ſoit qu'il manquât d'argent pour faire ſubſiſter ſes troupes, comme il le prétendit, ou ſoit, comme il eſt plus vrai-ſemblable, qu'il fût impatient d'aller ſe venger de ſes ennemis

à

à Rome, il ne parut pas éloigné de l'accommodement. Ces dispositions reciproques produisirent un prompt traité, dont les conditions furent : Que Mithridate payeroit les frais de la guerre, & qu'il n'auroit point d'autres états que ceux qu'il avoit héritez de son pere.

An de R. 667.

Sylla fier d'avoir fini une guerre de cette importance en moins de trois ans, ne pensa qu'à repasser en Italie. En s'y en retournant, il prit Athenes, d'où il enleva la belle bibliotheque d'Apellicon, natif de Teïum en Paphlagonie, & dans laquelle se trouverent tous les ouvrages d'Aristote, & de Théophraste, livres auparavant inconnus à Rome.

XXXII. Lettre menaçante de Sylla au sénat.

Etant encore en chemin il écrivit au sénat, & lui fit un détail des services qu'il venoit de rendre à la république; & à la fin de sa lettre, il s'y plaignoit du procedé ingrat de Marius & de ceux de son parti, à l'égard d'un homme qui se sacrifioit au bien de l'état ; il déclaroit en même tems, qu'il venoit venger & le public & se venger lui-même de tant d'outrages ; mais qu'il sçauroit épargner les

An de R. 667.

vrais citoïens anciens & nouveaux. Le sénat appréhenda l'effet de ces menaces, qui pouvoient être fatales à ceux qui s'étoient involontairement joints à Marius; & afin de les prévenir, il députa vers Sylla pour traiter avec lui du genre de satisfaction qui lui conviendroit, & pour sçavoir où se borneroient ses demandes. Cependant on commença par défendre à Cinna d'enrôler personne, de peur que le nombre des troupes ne servît qu'à répandre plus de sang. Mais lui qui ne voïoit d'apparence de se maintenir que par la force, allégua des raisons spécieuses, & continua ses levées. La vérité étoit qu'il vouloit être élû pour l'année suivante consul avec Cn. Papirius Carbo, & qu'ils cherchoient l'un & l'autre à s'exempter de la nécessité de revenir candidats à Rome, lorsque Sylla pourroit y être maître.

XXXIII. Cinna leve des troupes pour les opposer à Sylla.

An de R. 670.

Cinna après avoir pris cette précaution, fit embarquer ses troupes pour la Dalmatie, à mesure qu'elles arrivoient, parce que Sylla s'en revenoit par là. Un vent contraire les aïant fait rentrer au port, elles chan-

gerent de résolution, & dirent toutes qu'elles ne serviroient point contre leurs compatriotes, & leurs amis. Cinna s'imagine qu'il n'a qu'à parler & qu'elles obéiront. Il s'avance à cet effet; mais un évenement inopiné termine en ce moment sa vie & ses projets. Il étoit précedé d'un officier, qui rencontrant par hasard un soldat en chemin, le pousse & le frappe. Le soldat rend le coup à l'officier, & ce crime capital est cause que l'on arrête celui qui l'a commis. Les troupes alors se mutinent, & Cinna est tué dans le tumulte. Il étoit consul pour la quatriéme fois, digne d'un meilleur sort, si la fin de sa vie n'eût effacé le mérite de ses premieres années. Carbo demeura seul en charge le reste de celle-cy.

An de R. 670.

XXXIV. Cinna est tué.

Sylla avoit cependant reçû les propositions du sénat; mais les trouvant trop vagues & au dessous de ce qu'il jugeoit lui être dû, il avoit répondu fierement, qu'il ne vouloit point de réconciliation avec Cinna & Carbo, gens injustes & sans foi, qui l'avoient fait déclarer ennemi de l'état, quand il lui rendoit les plus

XXXV. Replique de Sylla à la réponse du sénat.

An de R. 670.

grands ſervices ; que ſi le peuple de Rome leur pardonnoit tous les maux dont ils étoient les auteurs, il ne s'y oppoſoit point : mais qu'un homme qui en avoit ſoixante mille à ſon commandement, étoit plus propre à défendre ceux qui ſe refugieroient auprès de lui, que Carbo & Cinna ne le feroient à protéger ceux qui auroient la crédulité de ſe fier à eux. C'étoit en dire aſſés pour ſe faire entendre. Il demandoit auſſi la reſtitution de ſes biens, & celle des dignités & des honneurs dont on l'avoit injuſtement privé.

Les députés du ſénat s'en retournoient à Rome lui rendre compte de leur commiſſion ; mais apprenant à leur arrivée à Brunduſe, la mort de Cinna, ils revinrent ſur leurs pas prendre de nouveaux ordres de Sylla. Il voulut les porter lui-même, & s'embarqua avec toute ſon armée, qui paſſa la mer ſur ſeize cens vaiſſeaux de tranſport. Il trouva à Brunduſe Metellus Pius qui s'étoit retiré de Rome pour éviter la perſécution de Marius & de Cinna, & Pompée depuis ſurnommé le Grand, qui ſe

joignirent à lui. Ce dernier devint en peu de tems son favori. Cethegus lié auparavant d'intérêt avec Cinna, s'attacha alors à Sylla, qui lui pardonna & l'admit même en sa familiarité.

An de R. 670.

C. Junius Norbanus & L. Cornelius Scipio consuls après Carbo, s'unirent avec lui contre Sylla pour la défense de la liberté publique. La fortune seconda mal leurs bonnes intentions. Norbanus qui commandoit en chef vers Canuse, proche de Cannès, y perdit sept mille hommes dans un combat contre un des généraux de Sylla, & s'enfuit à Capouë. Scipion aussi malheureux que Norbanus, sans l'être de la même maniere, fut trahi par ses troupes & livré avec son fils à Sylla, qui les renvoïa tous deux généreusement sans leur faire aucun mal. Il voulut après la déroute de Norbanus se réconcilier avec lui : mais celui-ci n'osa se fier à la parole de son ennemi, & ne daigna pas répondre à ses offres.

An de R. 671. XXXVI. Succès de Sylla.

C'est alors principalement que l'Italie ressentit tous les desordres

An de R. 671.

d'une guerre civile, Sylla & Carbo faisant chacun de leur côté d'affreux ravages. Le dernier introduit dans Rome par ruse, eut le crédit d'obtenir un decret contre Metellus & les partisans de Sylla, qui furent une seconde fois proscrits. Les deux factions ne pouvoient guére subsister sans le secours des villes d'Italie, & l'été se passa à négocier & à tâcher de les attirer chacun à soi. Ce petit calme auroit paru doux, s'il n'eût encore été troublé par le desastre arrivé au Capitole, que le feu consuma sans qu'on pût l'arrêter ni sçavoir qui l'y avoit mis. Il y avoit quatre cens trente ans qu'il étoit bâti, & qu'il étoit l'objet de la vénération des Romains.

XXXVII. Embrasement du Capitole.

An de R. 672.

L'année 672. on élut Cn. Papirius Carbo & le jeune C. Marius, âgé de vingt-sept ans, consuls. Elle ne fut pas plus heureuse que la précedente aux prétendus défenseurs de la liberté. Metellus dès l'entrée de la campagne défit Corinnus lieutenant de Carbo; & Sylla après avoir vaincu le nouveau consul Marius le poursuivit si vivement, qu'il

le contraignit à s'enfermer dans Préneste. Il y fut promptement assiégé, & presque sans espérance de secours. Aussi féroce que son pere, & sur le simple soupçon que plusieurs sénateurs se réjouiroient de son malheur, il écrivit au préteur Brutus qui étoit à Rome de n'épargner aucun des patriciens qui auroient quitté son parti. Brutus exécuta fidélement cette barbare commission : ainsi de quelque côté que Rome jettât les yeux, elle ne voïoit que des ennemis & des bourreaux.

An de R. 672.

Metellus avoit sçu profiter de l'avantage remporté sur Corinnus, & avoit combattu Carbo avec le même succès qu'il avoit eu contre son lieutenant. Pompée avoit aussi acquis de la gloire, & gagné une bataille contre Marcius autre général sous les consuls. Sylla ne jugea rien d'impossible après tant de prospérités, & marcha plein de confiance à Rome. Il y entra presque sans opposition : car ceux qui étoient dévoüés au parti opprimé prévoïant ce qui alloit arriver, avoient fui aux premiers bruits de la défaite de leurs chefs.

An de R. 672. XXXVIII. Sylla vient à Rome.

L'entrée de Sylla à Rome jetta l'épouvante dans tous les esprits : mais l'on commença à s'y rassûrer, quand on vit sa vengeance se borner à faire vendre publiquement les biens des fugitifs, & qu'il s'excusa même au peuple d'être obligé d'en venir là. Lorsqu'il eut réglé toutes choses à Rome selon ses vûës, & qu'il se fut assûré de la ville, en y laissant une forte garnison, il se rendit à Clusium où ses lieutenans généraux cherchoient à engager une action avec Carbo, qui se tenoit de son côté sur la défensive. C'étoit tout ce qui convenoit le mieux à sa fortune ; mais le siége de Préneste continuoit. Carbo fit avancer huit légions vers la place, avec autant de diligence & de secret qu'il lui fut possible, espérant de la délivrer. Il se trompa dans son projet : Pompée averti de sa marche, alla à sa rencontre, l'attaqua, défit sans peine une partie des nouvelles légions de Carbo, & dispersa l'autre.

La fuite avoit sauvé le plus grand nombre ; Carbo les rassembla, & aïant été joint par Norbanus & par le

le corps qu'il commandoit, ils pré-ſenterent tous deux la bataille à Metellus, qui la gagna, leur tua dix mille hommes, & fit ſix mille priſonniers. La déſertion ſe mit dans les troupes qui leur reſtoient, & elles paſſerent dans l'armée de Sylla, quand elles ſçurent que les Gaules & le païs qui eſt en deça des Alpes à notre égard, ſe déclaroient pour lui. Norbanus, après la perte de la bataille, s'étoit ſauvé promptement à Rhodes. C'étoit mettre un grand trajet entre Sylla & lui; il ne ſe crut pas néanmoins encore hors de danger, & la crainte d'être trahi & livré à un ennemi irréconciliable, lui fit prendre le parti de ſe tuer lui-même. Si Carbo n'imita pas ſon exemple, il ne témoigna gueres plus de courage; car bien qu'il eût encore ſous Cluſium un corps d'armée de trente mille hommes, & d'autres troupes en divers endroits, il paſſa auſſi précipitamment en Afrique, que ſi toute reſſource lui eût manqué.

An de R. 672.

XXXIX. Norbanus eſt défait, & ſe tuë lui-même.

Carinas & Marcius plus audacieux, & qui comptoient principalement ſur quelques légions de Samnites,

An de R. 672.

toûjours en réputation de valeur, entreprirent de dégager Marius en forçant les lignes de Preneste. Quand ils furent à portée de mieux juger de l'état de la place, ils trouverent qu'il étoit impossible de la secourir, autrement que par une diversion du côté de Rome. Mais Sylla se mit entre Rome & eux, & les attaqua proche la porte Colline. Ce fut la plus sanglante bataille de toute cette guerre civile, & où la victoire fut la plus balancée; mais enfin Sylla la gagna. Marcius & Carinas furent pris, & leurs têtes envoïées au camp devant Preneste. Ce spectacle fit perdre le courage aux habitans qui se rendirent à Lucullus. Marius ne voulut pas survivre à ce malheur, & se tua lui-même. On apporta sa tête à Rome, & on la mit dans le lieu le plus élevé de la place publique. Preneste fut abandonnée au soldat victorieux, qui ne fit nul quartier aux Samnites, & qui n'épargna de toute la faction de Marius qu'un petit nombre de Romains. Narbo aïant été pris quelque tems après, toute l'Italie resta assujettie à Sylla.

XL. Bataille sanglante où Sylla est victorieux.

XLI. Prise de Preneste.

Carbo, demeuré seul de tous les chefs de son parti, avoit rassemblé quelques troupes en Afrique. Pompée envoïé pour le combattre, l'en chassa, le suivit en Sicile, puis en Corcyre, où il le prit, & lui fit trancher la tête, qu'il envoïa à Sylla. Rome éprouva bientôt que le vainqueur ne l'avoit jusqu'alors épargnée que par politique; car ne voïant plus d'obstacles à sa vengeance, il s'y abandonna sans réserve. Et ne voulant pas que l'on ignorât quel étoit son dessein, il convoqua le peuple, & lui fit entendre que comme il prétendoit contribuer au bonheur de ceux qui s'étoient soûmis de bonne foi à lui, il vouloit aussi apprendre aux autres combien il pouvoit rendre malheureux ceux qui l'avoient offensé.

An de R. 672.

XLII. Pompée fait trancher la tête à Carbo

Il ne tint que trop exactement sa parole à ceux-ci, & dans le seul champ de Mars, à l'endroit que l'on appelloit *Villa Publica*, on tua six mille hommes. Le massacre fut aussi grand dans les maisons que hors la ville, & Sylla auroit poussé la barbarie plus loin sans Confidius, qui

XLIII. Vengeance & cruauté de Sylla.

An de R. 672.

lui representa que s'il vouloit être le maître des Romains, il ne devoit pas les détruire tous. Comme si cette remontrance l'eût touché, & qu'il eût eu dessein de ne plus punir qu'un reste de coupables, il fit la liste de ceux qu'il vouloit encore perdre, & sur cette liste se trouverent quarante sénateurs & seize cens chevaliers: ce ne fut pas tout, il l'augmenta à differentes fois, & n'en effaça personne. Et de peur que la fuite ou la retraite ne lui dérobassent quelques-unes de ces victimes, il promit des récompenses à ceux qui deviendroient les instrumens de sa fureur, & menaça de mort ceux qui fourniroient une asile aux proscrits.

Cette cruelle précaution fut cause qu'il ne s'en sauva presque aucun, & il y en eut même de massacrés aux piés de Sylla, lorsque ces malheureux lui demandoient grace. Par son ordre on arracha les yeux au frere de Marius; & afin qu'il languît dans les tourmens, on lui coupa à différentes fois les mains & la langue. Jule César, gendre de Cinna, & qui étoit encore fort jeune, courut

risque d'être au nombre des objets de sa colere : son beau-pere avoit accoûtumé de dire à son sujet, qu'il lui sembloit voir en la personne de de ce jeune Romain, plusieurs Marius ensemble.

An de R. 672.

XLIV. Sylla dictateur perpetuel.

Sylla finit cette sanglante tragédie par la mort des deux consuls ; & sortant ensuite de Rome, il commanda au sénat de créer un *Interrex*. Il fut obéï, & Valerius Flaccus fut revêtu de cette dignité. Ce nouveau gouverneur, selon les ordres qu'il en avoit, representa au senat la nécessité de remédier aux désordres de l'état, & de créer pour cela un dictateur, dont le tems ne fut point limité comme autrefois, & il insinua en même-tems que c'étoit Sylla qu'il falloit choisir. On n'osa s'y opposer, & Sylla fut proclamé dictateur, pour autant de tems qu'il voudroit l'être. Il y avoit 122. ans que la dictature avoit cessé. Celle de Sylla qui mit fin à la guerre civile qui avoit duré six ans, commença l'an 672. de la fondation de Rome, quatre ans après la mort de Marius, ce qui concourt avec la troisiéme an-

An de R. 672.

née de la 174. Olympiade, de la 429. des rois chassés ; la 248. depuis le commencement de l'empire des Macedoniens, & l'an 80. avant la naissance de Jesus-Christ.

CHAPITRE XIV.

Depuis la dictature arbitraire de Sylla, jusqu'au Triumvirat de César, de Pompée & de Crassus, ruine de l'Etat consulaire, & le premier pas à la puissance imperiale.

Espace de vingt-deux ans.

An de R. 672.

LA dictature de Sylla fut un veritable gouvernement monarchique ; car bien qu'il permît d'élire les consuls, suivant l'ancienne coûtume, ce n'étoit que pour déguiser le changement arrivé à la constitution de l'état, dont il vouloit conserver l'image après sa destruction. Il regna seul, toûjours environné de vingt-quatre licteurs ou huissiers, qui portoient les haches & les faisceaux ; & d'une garde ordinaire à l'exemple des premiers rois. Il abrogea les loix anciennes, & leur en substitua de nouvelles, conformes à son projet. Le consulat remis en honneur, ne s'accorda plus qu'à ceux qui avoient passé par les autres em-

I. Nouvelles loix de Sylla.

An de R. 672.

plois publics : & le tribunat déclaré incompatible avec d'autres fonctions, ôta à ceux qui l'avoient possédé l'esperance de s'élever au rang des sénateurs. Les chevaliers au nombre de trois cens, eurent entrée au sénat : & dix mille esclaves de ceux qui avoient appartenu aux proscrits, furent affranchis & incorporez au reste du peuple, & nommez Corneliens, du prénom de leur bienfaicteur. Pour marquer sa reconnoissance aux 23. légions qui l'avoient si bien servi, & se les attacher davantage, il leur assigna beaucoup de terres que l'on divisa entre les soldats.

La guerre recommencée contre Mithridate par la faute de Murena, ne changea rien aux dispositions du gouvernement. Sylla en quittant l'Asie, y avoit fait Murena son lieutenant. Il étoit plus ambitieux que sage ; & l'envie de rentrer à Rome en triomphe, fut l'unique cause de l'infraction du traité. Mais elle ne lui réussit pas. Le roi de Pont eut l'avantage sur lui, & sçut ensuite faire sa paix avec Rome la seconde année de la guerre.

An de R. 675.

Sylla en renouvellant les consuls la seconde année de sa dictature, voulut en être un lui-même, (ce que les empereurs Romains imiterent dans la suite,) & il s'associa Cécilius Metellus. Le peuple déjà formé à l'adulation, voulut le continuer dans le consulat lorsqu'il eut fini le tems destiné à cette fonction, mais il le refusa, & fit élire deux autres consuls. Et comme s'il eût été las des grands emplois & d'une vie tumultueuse, il abdiqua ensuite la dictature, ce qui étonna tout le monde. La surprise augmenta, quand on vit ce même Sylla, encore fumant du sang versé de ses concitoïens, & qui venoit de changer à son gré la face de l'état, offrir de rendre compte de ses actions, ainsi que l'auroit pû faire un particulier, à qui la conscience n'auroit rien reproché. Il est naturel de penser qu'après ce que l'on avoit éprouvé, nul ne proposa de l'admettre à sa justification; il n'y eut qu'un jeune homme assés hardi pour lui dire, que son exemple ne seroit jamais imité; & que qui-

II. Sylla consul, refuse d'être continué, & abdique la dictature.

An de R. 675.

conque auroit exercé la dictature comme lui, seroit peu tenté de l'abdiquer.

An de R. 676.
III.
Mort de Sylla.

Sylla délivré du fardeau de l'autorité, se retira à la campagne, où il s'abandonna à une vie voluptueuse & sensuelle. Elle fut courte, car il mourut à Puteoli bientôt après sa retraite, aïant le corps rongé de pourriture & de vers. Telle fut la fin de Cornelius Sylla, dont la mort presque aussi fatale que la vie, causa encore de grands troubles à la république. Les deux consuls appuïez de leurs factions, se disputant l'honneur de ses obséques, celle de Q. Lutatius Catulus plus forte que celle de M. Emilius Lepidus, l'emporta. Il fit porter en grande pompe par toute la ville le corps de Sylla, & au lieu de l'inhumer ensuite selon l'usage, il le fit brûler publiquement, afin de lui épargner la même ignominie qu'à Marius, que Sylla fit déterrer exprès, & jetter ensuite à la voirie.

IV.
Catulus & Lepidus ex-

L'esprit de parti & d'opposition entre les consuls, continua après les funérailles de Sylla. Catulus vou-

lant maintenir les légions dans la possession des terres que le feu dictateur leur avoit données, Lepidus prétendit qu'il falloit les rendre aux premiers proprietaires. Le sénat qui craignoit tout de leur division, fit jurer à l'un & à l'autre, que l'épée ne décideroit point de ce differend. Lepidus qui ne se crut obligé au serment qu'autant que son consulat dureroit, n'attendoit qu'une nouvelle élection pour commencer la guerre ; ce qui lui étoit facile, parce qu'il conservoit encore le commandement de la province que le sort lui avoit donnée. Le sénat l'aïant revoqué, Lepidus proposa de faire entrer à Rome les troupes qu'il ramenoit de son département ; ce que Catulus & Pompée ne lui permirent pas. On prit les armes : Lepidus livra un combat, fut vaincu, & s'enfuit en Sardaigne où il mourut, n'aïant pas survêcu plus d'un an à Sylla.

An de R. 676. citent de nouveaux troubles.

V. Lepidus est vaincu, & meurt.

Sa mort n'éteignit point la discorde. Le parti de Cinna subsistoit encore en Espagne, & Sertorius un des plus grands capitaines de son tems l'y soûtenoit avec succès. Il s'y

An de R. 679.

An de R. 679.

étoit retiré dès qu'il avoit vû Sylla maître de l'Italie, y avoit composé un sénat de trois cens de ses amis, afin de l'opposer à celui de Rome, & aïant, avec le secours des Celtiberiens, battu Metellus, & joint les troupes de Lepidus aux siennes, il menaçoit de porter la guerre en Italie. Le sénat envoïa Pompée en Espagne contre Sertorius. Pompée n'avoit alors que vingt-six ans, & avoit à combatre un capitaine très-experimenté & très-brave. Cependant ses victoires en Afrique & en Sicile reparoient le défaut de l'âge, que l'on n'avoit point consulté dans les premiers commandemens dont il fut honoré, sans avoir été ni consul ni préteur, comme il ne l'étoit point encore lorsqu'il alla en Espagne.

VI. Pompée est envoïé contre Sertorius.

Il y fut près de deux ans sans remporter aucun avantage sur Sertorius. Quoiqu'il eût eu plus de bonheur contre Perpenna & Herculeus généraux de Sertorius qu'il battit séparément, il fut neanmoins réduit à demander de nouveaux secours au sénat, qui lui en envoïa. S'il enleva

depuis quelques places à Sertorius, il est certain qu'il n'en retira qu'un mediocre honneur.

An de R. 679.

Le sénat désiroit si passionnement la fin de cette guerre, qu'il ne discontinua point de fournir à Pompée & à Metellus tout ce qui pouvoit les faire réussir. Comme rien ne leur manquoit, ils s'ouvrirent enfin un chemin dans les contrées de l'Espagne soûmises à Sertorius, mais avec tout cela ils eurent besoin de lui même pour le perdre. Devenu voluptueux & cruel, les plaisirs & la vengeance l'occupoient tour à tour, & il ne se soucioit plus de la gloire. Sa conduite lui fit des ennemis domestiques & étrangers. S'étant composé une garde toute de Celtiberiens, au préjudice de ceux qui s'étoient dès le commencement attachez à sa fortune, cette imprudence lui coûta la vie. Perpenna jugeant que Sertorius haï de ceux-mêmes de son parti, devoit bientôt succomber, afin de n'être point enveloppé dans sa ruine, la lui prépara lui-même. La bonne chere étoit devenu une des grandes passions de Sertorius.

VII. Sertorius est assassiné.

An de R. 679.

Perpenna l'invita à un somptueux repas, où il l'enyvra, & l'assassina.

VIII. Perpenna lui succede, est pris par Pompée & condamné à mort.

Quelque odieux qu'il se fût rendu par des vices long-tems cachez, il n'avoit pas laissé d'acquerir un grand nom, & les Espagnols qui l'avoient observé de plus près, le nommoient le second Annibal. Ils ne se mirent point en devoir de venger sa mort; & Perpenna reconnu pour son assassin, obtint par ses intrigues de succeder au commandement de l'armée. Défait & pris par Pompée, aussi-tôt que déclaré général, il fit bien connoître qu'il étoit indigne de ce rang. Aussi lâche dans sa captivité que dans le combat, il offrit pour racheter sa vie, de réveler tous les secrets de son parti. Pompée plus sage & plus généreux méprisa l'offre; le condamna à mort & fit bruler tous ses papiers, de peur qu'ils ne donnassent sur ses complices de funestes & d'odieuses lumieres, capables de plonger la republique dans de nouvelles horreurs. On dût à cette action de prudence la fin d'une guerre qui avoit duré quinze ans en Espagne. Terentius Varro le plus

VARRON.

docte de tous les Romains, étoit alors consul avec Cassius Varus.

An de R. 679. IX.

Guerre contre Mithridate.

Un an avant la fin de la guerre civile, on avoit une troisiéme fois repris les armes contre Mithridate, dont les forces jointes à celles de Tygrane roi d'Arménie, formoient cent quarante mille hommes de pié & seize mille chevaux. N'aïant trouvé qu'une très-legere resistance, parce que depuis la derniere paix faite avec lui, on avoit rappellé en Europe la meilleure partie des légions, il conquit sur la république toute la Bithynie, que le roi Nicomede avoit laissée par testament au peuple Romain. Lucinius Lucullus consul avec Aurelius Cotta dans le tems de cette invasion, eut selon l'ordre établi, la commission de la guerre d'Asie. Son trajet fut si prompt, qu'à peine la nouvelle de sa nomination se sçavoit, quand il y arriva. Son débarquement ne changea rien au dessein du roi de Pont, qui continua le siége de Cysique dans la Propontide.

Toute l'armée s'imaginoit que Lucullus alloit entreprendre de for-

An de R. 680.

cer les lignes de Mithridate; mais il n'en fit rien, & par un dessein nouveau il assiégea dans son camp celui qui assiégeoit Cysique. Le roi de Pont sentit bientôt que le général Romain avoit pris le bon parti. La famine & la maladie se mirent dans l'armée Asiatique; & le roi afin de ménager le peu de vivres qui lui restoient, renvoïa sa cavalerie & ses malades en Bithynie. Tout le détachement n'y arriva pas même entier, aïant été en partie coupé & défait par un autre que Lucullus fit à propos.

Mithridate ne put tenir plus longtems devant Cysique, & leva le siége si brusquement, que cette action ne put passer pour une retraite : si elle en fut une, elle ne pût être plus malheureuse.

Eumachus, un des généraux de Mithridate, avoit eu plus de bonheur dans ses expeditions, que son maître devant Cysique. Il ravagea sans obstacle toute la Phrygie, soûmit la Pisidie & l'Isaurie; & il en auroit fait autant de la Cilicie, sans Dejotarus un des gouverneurs de la Galatie, qui arrêta enfin ses conquêtes.

Ce-

An de R. 680.

Cependant Lucullus ne cessoit point de poursuivre le roi de Pont, quoi qu'on lui mandât des succès d'Eumachus, ne doutant point que la ruine de Mithridate ne devînt tôt ou tard celle de ce général.

X. Exploits de Lucullus.

Lucullus étoit heureux dans toutes les occasions. Après avoir remporté plusieurs avantages sur terre, il gagna plusieurs batailles sur mer, fit prisonniers divers officiers généraux de Mithridate & le poursuivit lui-même si vivement, qu'il auroit eu le même sort que ses chefs, s'il ne se fut sauvé sur un petit vaisseau corsaire, qui enfin au travers de bien des dangers, le porta dans ses états. Lucullus en allant l'y chercher, reprit la Bithynie & la Paphlagonie, qui étoient sur son chemin.

Mithridate rentré dans son roïaume, remit sur pié de nouvelles troupes, envoïa demander du secours à Tygrane & à tous les princes d'Asie qu'il crut portés à lui en donner, & qui lui en fournirent assés pour se remettre en campagne, avec quarante mille hommes de pié & quatre mille chevaux. Il la commença d'une ma-

An de R. 680.

niere glorieuse, battit une fois ou deux les Romains, & leur devint redoutable. Mais la fortune après l'avoir favorisé un peu de tems, l'abandonna. Lucullus tailla en pieces une partie de sa cavalerie, & peu de tems après remporta sur lui une si grande victoire, que ce prince desespérant de sauver ses états, se retira chés Tygrane, qui le fit recevoir avec tous les égards dûs à un grand roi malheureux, mais sans vouloir le voir, de peur d'irriter les Romains, s'il paroissoit lié avec lui.

Tout le Pont se soûmit à Lucullus, hormis quelques places qui demandoient de trop longs siéges, & qu'il n'attaqua point. La conquête d'un si grand païs, & la fuite de Mithridate, acquirent au général Romain une si haute réputation, que Machare roi de Bosphore lui envoïa en présent une couronne d'or, pour marque qu'il souhaitoit d'être son ami & son allié. On en étoit à la quatriéme année de la guerre d'Asie, quand celle contre Spartacus finit en Europe; ou pour mieux dire en Italie, après avoir fait verser beaucoup

de sang pendant trois années.

C'étoit un gladiateur échapé avec soixante & dix autres de l'école d'escrime qui étoit à Capoue, où ils étoient exercés dans leur art, avant que d'être produits sur l'Arene au peuple Romain, avide de ce cruel & barbare spectacle. Il ramassa çà & là tant de vagabonds, qu'il en fit un corps assés considérable pour tenir la campagne devant les troupes que l'on détacha d'abord contre lui. Et comme dans un grand état il y a toûjours des hommes inquiets, prêts à favoriser les mouvemens qu'ils n'osent commencer eux-mêmes, Spartacus se vit bientôt à la tête de soixante & dix mille hommes, dont la devise étoit, *liberté.* Plus d'un général Romain perdit contre ces vils rebelles la gloire acquise dans une plus noble guerre : le gladiateur eut l'honneur de battre deux consuls.

An de R. 681. XI. Guerre contre le gladiateur Spartacus.

Licinius Crassus proconsul dans la Pouille, que ses richesses autant que sa naissance ont fait connoître, arrêta par une seule victoire les prospérités de Spartacus, qui n'aïant de

An de R. 682. 683. XII. Il est vaincu par Crassus,

An de R. 682 683.

& périt dans un combat.

ressource qu'en son courage, fut tué après des actions d'une étonnante valeur, secondées par celles de ses compagnons. Ce qui resta n'osa plus paroître, faute de chefs, & périt de misere ou dans les supplices.

L'année de la mort de Spartacus fut celle du lustre, où contre ce que l'on devoit attendre après des massacres infinis, & des guerres qui sembloient avoir épuisé Rome & toute l'Italie, on trouva encore quatre cens cinquante mille citoïens libres & contribuans aux charges de la république.

An de R. 684.

Lucullus continué dans le gouvernement d'Asie, poursuivit Mithridate en Armenie, & l'envoïa redemander à Tygrane, qui étoit un des grands monarques de l'Asie, mais d'une hauteur & d'un orgueil extrême. Vainqueur de plusieurs princes dont il avoit conquis les états, il les tenoit à sa suite, s'en faisoit accompagner à pié, quand il alloit à cheval, comme d'autant de domestiques, & les obligeoit, lorsqu'il montoit sur son trône, de se tenir debout devant lui les mains ploïées sur la

poitrine, ce qui est dans l'Orient une marque de sujétion. Un prince si vain & si altier, dût être extrêmement blessé de la proposition des Romains, & être bien surpris, lorsqu'il apprit en Phrygie, où il avoit porté la guerre, que l'ambassadeur de Lucullus l'attendoit, chargé de lui demander Mithridate. Il revint neanmoins sur ses pas afin de lui donner audience en sa capitale, n'osant, tout fier qu'il étoit, manquer d'égards pour un ministre de la république.

XIII. Guerre contre Tygrane roi d'Arménie.

Il auroit mieux fait pour son repos d'éviter de le voir, que de lui parler d'une maniere si propre à irriter celui qui l'envoïoit. S'il se fut contenté de dire, que la générosité & l'ancienne amitié ne lui permettoient pas d'abandonner & de livrer à ses ennemis un prince dépoüillé & malheureux, il y auroit eu dans cette réponse autant de prudence que de noblesse; mais il ajoûta qu'il ignoroit qui étoit ce Lucullus dont il voïoit un ambassadeur à sa cour, & qui étoit si peu instruit des usages de l'Orient, qu'il ne sçavoit pas que l'on

An de R. 684.

n'écrivoit point au roi d'Arménie sans lui donner le titre de roi des rois.

Si Lucullus ignoroit ce qui étoit dû à Tygrane, Tygrane ignoroit aussi quel étoit l'ennemi qu'il s'attiroit. Il ne tarda pas à l'apprendre : car un courrier lui étant venu annoncer que Lucullus avoit passé l'Euphrate, suivi de deux légions & de trois mille chevaux, & qu'il s'avançoit dans le païs, comme s'il eût eu des forces bien supérieures ; cette nouvelle, que Tygrane n'attendoit pas, le transporta de fureur, & ne consultant que sa passion, il fit pendre celui qui la lui apporta. Comme elle n'étoit pourtant que trop vraie, il détacha à l'instant Mitrobarzane officier de réputation pour fatiguer Lucullus dans sa marche avec deux mille chevaux, & envoïa Manceus un de ses généraux à la tête d'un camp volant, afin de couvrir Tygranocerta que l'on achevoit de fortifier, pendant que lui-même rassembloit ses troupes, qui arrivoient de toutes parts.

On jugera facilement de la puissance du roi d'Arménie, lorsque l'on

sçaura qu'il entra en campagne, (après avoir rappellé ses deux détachemens, dans la supposition que Lucullus n'oseroit faire le siége de Tygranocerta) qu'il entra, dis-je, en campagne avec deux cens cinquante mille hommes de pié, & cinquante mille chevaux. Lucullus ne s'épouvanta point de cette multitude d'hommes, & au grand étonnement de Tygrane, il vint assiéger Tygranocerta, avec autant de confiance que si l'ennemi eût été bien loin, ou hors d'état de secourir la place. Mithridate, dans un conseil que tint le roi d'Arménie, n'étoit point d'avis de donner bataille, mais de séparer l'armée en différens corps, qui en se saisissant de tous les passages, feroient périr de faim celle des Romains, qui ne pouvoient pas encore avoir toute la subsistance nécessaire pour un long siége. Mais Tygrane qui n'avoit pas l'expérience de Mithridate, & qui comptoit que le petit nombre devoit être accablé par le plus grand, fut d'avis de marcher droit à Lucullus, & dit en raillant : Que si les Romains venoient à lui comme

An de R. 684.

ambaſſadeurs, ils avoient trop de monde; mais qu'ils en avoient trop peu, s'ils avoient intention de lui faire la guerre.

An de R. 685.

Le général Romain, qui jugeoit de la témérité & de la préſomption de Tygrane par tout ce qu'il avoit dit ou fait devant & après la déclaration de la guerre, n'avoit point douté qu'il ne le vînt attaquer, ſeulement par vaine gloire, & s'étoit campé ſur une éminence, à deſſein de profiter des mouvemens qu'il lui verroit faire. Afin de lui faire naître l'occaſion du combat, il fit avancer une partie de ſa cavalerie pour eſcarmoucher, prévoïant que les ennemis romproient leurs rangs, afin de l'envelopper : ce qui arriva en effet. Dès qu'il eût vû qu'ils ſe mettoient en action, il tomba d'abord ſur leur bagage, qui pour ſe couvrir s'approcha du corps d'armée, & y jetta la confuſion par le mélange de la cavalerie & de l'infanterie, qui preſſées l'une par l'autre, furent expoſées tout le jour à un carnage affreux, dans l'impuiſſance de ſe défendre. Tygranocerta auroit pû, après la

la perte de l'armée de Tygrane, arrêter encore quelque tems les légions Romaines,& suspendre leurs progrès; mais des Grecs mécontens, qui étoient dans la place, la livrerent à Lucullus.

An de R. 685. XIV. Défaite de Tygrane.

L'Armenie étoit si peuplée, & les états de Tygrane étoient d'une si vaste étenduë, qu'il remit promptement une armée sur pié, dont il donna le commandement à Mithridate. Tous deux se proposoient d'investir Lucullus dans son camp : mais l'extrême vigilance du général Romain aïant rompu leurs mesures, on demeura de chaque côté dans une espece d'inaction, qui força les uns & les autres à se retirer, parce que les vivres leur manquerent. Tygrane s'avança dans le milieu du pays, & Mithridate rentra dans le Pont, ayant toûjours derriere lui Lucullus, qui le poursuivoit. Ce général avoit laissé Fabius à la garde des pays conquis sur Mithridate, qui le défit, aussi bien que Triarius autre lieutenant de Lucullus, auquel il tua sept mille hommes. Ces deux petites victoires ne le rassurant pas

An de R. 686.

An de R. 686.

assez contre la crainte qu'il avoit de Lucullus, il emporta avec lui tout ce qu'il put de meilleur, consuma le reste pour ne rien laisser à l'ennemi, & gagna au plûtôt la basse Armenie.

Ces précautions l'auroient difficilement sauvé des mains de Lucullus, si les intrigues de Glabinus tribun du peuple, n'eussent élevé au consulat Acilius Glabrio, qui se fit ensuite nommer général de l'armée d'Asie en la place de Lucullus. Car la nouvelle de ce changement s'étant répanduë dans l'armée, l'ancien général n'y eût plus d'autorité; Mithridate & Tygrane s'en apperçûrent & en profiterent.

XV. Glabrio prend la place de Lucullus.

Glabrio plus pressé de destituer Lucullus que de se mettre à la tête des troupes, à son arrivée en Asie, envoïa lui signifier, que le sénat mécontent de ce qu'il avoit prolongé la guerre au lieu de la finir, le révoquoit, & défendoit aux officiers & aux soldats, sous peine de confiscation de leurs biens, de lui obéïr davantage. Un ordre si sévere le fit abandonner généralement de tous

ceux qui avoient quelque chose à perdre, & ne lui laissa que ceux à qui il étoit plus necessaire qu'ils ne lui étoient utiles. La déposition de Lucullus fut très-avantageuse à Mithridate, qui recouvra presque tout son roïaume, & fit un grand dégât dans la Cappadoce, pendant que Glabrio joüissoit tranquillement en Bithynie de l'honneur de général, sans presque en faire les fonctions. Cette révolution arriva la septiéme année de la guerre.

An de R. 686.

Pompée déjà célébre, acheva de gagner l'estime des Romains par une occasion qui se présenta naturellement, de faire paroître ses vertus militaires. Les Pirates qui avoient été d'un si grand secours à Mithridate dans ses malheurs, en ayant tiré une grande récompense, s'aviserent de faire un métier de leur brigandage, qui jusqu'alors étoit peu de chose, & s'étant rassemblés de diverses nations, ils se donnerent un rendez-vous général dans la Cilicie. Là voyant que la guerre continuoit, ils résolurent de s'enrichir aux dépens des deux partis. Comme l'on

An de R. 687.

XVI. Guerre contre les Pirates.

An de R. 687.

n'étoit point encore en garde contre eux, ou qu'il devenoit difficile de s'en défendre, par le ſecours mutuel qu'ils ſe prêtoient, ils ſe rendirent à la fin ſi redoutables, qu'il n'y avoit plus de ſûreté à la mer, pas même en rangeant les côtes, parce qu'ils ſe ſervoient de vaiſſeaux qui tiroient peu d'eau, & avec leſquels ils approchoient ſi près de terre, qu'ils y étoient auſſi-tôt que ceux qui eſperoient s'y ſauver en s'échouant eux-mêmes. Leur audace, qui d'abord procedoit plûtôt de leur multitude que d'un veritable courage, ſe convertit en valeur avec le tems & par le ſuccès. Car ils battirent plus d'une fois des eſcadres de la république envoyées contr'eux pour leur donner la chaſſe. Orgueilleux de ces avantages, ils oſerent faire des deſcentes juſqu'en Italie, où ils enleverent quelques femmes de qualité, & ſurprirent même des troupes de terre, dont ils emporterent les drapeaux.

Le peuple de Rome indigné de l'indolence du ſénat qui ne remédioit point au mal, engagea le tribun

An de R. 687.

Gabinius à créer pour trois ans, par une loi nouvelle, un général de mer, (que nous nommerions Amiral, si ce nom trop moderne le permettoit,) qui auroit sous lui des lieutenans, & à qui l'on fourniroit ce qui seroit nécessaire pour une guerre maritime. Cette nouvelle charge conferée à Pompée reveilla la jalousie du sénat contre lui, parce que sa commission portoit, que son pouvoir s'étendroit indifferemment sur toutes sortes de personnes, jusqu'à cinquante milles loin de Rome; clause estimée nécessaire, afin que nul ne pût y être dispensé de contribuer aux frais de l'armement. Le sénat cependant, pour concourir au bien public, permit à Pompée de choisir quinze de ses lieutenans parmi les sénateurs, & d'enrôler autant d'hommes pour la flotte, qu'il jugeroit à propos.

XVII. Pompée est élû général de la mer.

Le peuple qui regardoit cette guerre comme son ouvrage, fut aussi celui qui y contribua d'avantage. Il accorda jusqu'à cinq cens vaisseaux, cent vingt mille hommes de pié, cinq mille chevaux, six mille talens Atti-

An de R. 687.

ques, & le droit de prendre dans le sénat vingt-cinq lieutenans & deux questeurs ; par où l'on peut juger & de la puissance des corsaires, & de celle qui alloit la détruire.

La maniere dont Pompée disposa de ce formidable armement, montra autant de sagesse que d'experience. Il divisa sa flotte par escadres avec ordre aux chefs de parcourir tous les ports, baïes, rades & détroits où se retiroient les corsaires, afin que poussez séparement par celles qui les rencontreroient, on put tomber de plusieurs endroits sur ces Pirates, à qui on ôteroit par-là tout moïen de se sauver. Pompée veilloit sur ces diverses escadres ; & son activité à aller çà & là, & à observer ce qui se passoit, fit qu'en quarante jours il parcourut par lui, ou par ceux qui étoient sous son commandement, toutes les mers d'Afrique, de Sardaigne, de Corse & de Sicile ; & que tous les Pirates qui échapperent à sa poursuite, se retirerent en Cilicie leur premier asile. Il n'étoit ni possible ni nécessaire que sa flotte entiere se rejoignit pour attaquer

XVIII. Il détruit les Pirates.

là les Corsaires. Il y alla, suivi de soixante galeres, & les contraignit tous à se rendre, quoiqu'ils eussent résolu, avant que de les avoir vûës, de le combattre. Et comme en ces rencontres la terreur fait plus que l'épée, il ajoûta à la gloire d'avoir dompté les Pirates, celle de soûmettre en quarante jours la Cilicie. Les Pirates qui s'étoient rendus à lui, étoient environ vingt mille. Il ne put se résoudre à détruire tant d'hommes, mais il ne trouvoit pas sûr de les renvoïer. Il prit un sage temperament : il les fit transporter fort avant dans les terres, bien loin de la mer, & leur y donna des champs & des maisons où ils s'arrêterent. Ceux qui comparerent son expédition avec celle de Metellus en Crete, à qui elle acquit le surnom de *Creticus*, exalterent autant la clemence de Pompée, qu'ils admirerent qu'en trois ou quatre mois, il eut par sa conduite & son courage, fait périr dix mille Corsaires, pris sur eux quatre cens navires & cent vingt forts, & fini en si peu de tems une guerre qui pouvoit occuper

An de R. 687.

un autre général plusieurs années.

An de R. 687.

Pompée ne faisoit que d'achever cette expédition, lorsque le tribun Manilius proposa pour loi, que Pompée seroit à l'avenir généralissime de toutes les armées Romaines, qu'il auroit le gouvernement de l'Asie, & l'administration absoluë de la guerre contre Mithridate & Tygrane. Quelque merite que pût avoir celui auquel on préparoit tant d'honneurs, la loi n'en étoit pas moins offensante à l'égard de plusieurs généraux qui commandoient avec réputation. Aussi elle n'étoit pas tant de la part du tribun une envie de récompenser la vertu, ou de mieux servir la patrie, qu'une bassesse par laquelle il vouloit regagner la bienveillance de Pompée qu'il avoit perduë, lorsqu'il avoit quelque tems auparavant tâché d'introduire la loi, qui donnoit aux esclaves affranchis les mêmes priviléges qu'à leurs maîtres.

La noblesse en général s'irrita du decret proposé, comme injurieux à ceux qui étoient d'une naissance à prétendre aux premiers emplois, &

en particulier à Lucullus & à Glabrio: elle ne put surtout digerer la clause sous-entenduë en ce decret, qui étoit de faire la paix & la guerre indépendemment du sénat. Le peuple au contraire trouvoit cette singularité de son goût, & y fut bien confirmé, lorsqu'il vit Ciceron alors préteur, faire en une assemblée publique l'éloge de Pompée, & prouver qu'il convenoit non-seulement au bien de la république d'avoir quelqu'un revêtu d'un pouvoir semblable à celui qui étoit porté par la loi, mais qu'il étoit encore d'une indispensable nécessité, de le conferer à Pompée supérieur aux plus grands hommes du monde, en valeur, en conduite, en crédit & en succès, & fameux en tant d'endroits de l'univers par une infinité d'actions qui tenoient du prodige. Ce panégirique fit l'impression que faisoient d'ordinaire les discours de Ciceron: & lorsque l'on vint au scrutin, la loi passa presque sans opposition. On dit même que Jules César, qui n'étoit encore que questeur, l'appuïa de son suffrage. Il est vrai que l'on ajoûte,

XIX. Pompée est élû généralissime des armées de la république en Asie.

An de R. 688.

que ce fut dans l'esperance qu'elle lui feroit un jour avantageuse à lui-même.

Pompée impatient d'exercer un emploi qu'il approchoit tant de la suppréme puissance, s'embarqua aussi-tôt pour l'Asie. En y arrivant, il envoïa faire à Mithridate des propositions de paix; mais elles furent rejettées de ce prince, qui se croïoit certain du secours des Parthes. Quand il vit cependant que Phraate, au lieu de lui donner les troupes qu'il lui avoit promises, traitoit avec les Romains, il pensa aussi à faire de même, & dépêcha des ambassadeurs à Pompée, pour sçavoir si le premier refus n'avoit rien changé aux dispositions où le général Romain étoit d'abord. Il témoigna les mêmes qu'auparavant, & ne demanda que deux choses; que le roi de Pont desarmât, & (ce que les Romains omettoient rarement en leurs traitez) qu'il rendît les légionnaires deserteurs. Quelque pût être le sentiment de Mithridate, il fut contraint de promettre à ses soldats indignés de ces deux conditions, & qui menaçoient de ne lui

An de R. 688.

plus obéïr s'il les recevoit, de demeurer irréconciliable ennemi de la république Romaine, qu'il méprisoit, parce qu'il étoit convaincu qu'elle ne vouloit conquerir que par avarice.

Après ce second refus, Pompée s'avança dans la Galatie où Lucullus faisoit sa residence, & là ils eurent ensemble une vive dispute. Lucullus soûtenoit que la guerre étoit finie ; & que si la république envoïoit des commissaires, c'étoit pour régler les affaires civiles, & la forme du gouvernement propre de la province. Et comme Pompée tournoit ces reponses en railleries, ils en vinrent aux invectives : Lucullus lui reprocha son ambition dereglée, & l'autre l'accusa de chercher plûtôt à s'enrichir dans le commandement, qu'à acquerir de la gloire. Pompée avoit une autorité si peu limitée, que pour ne contester pas davantage, il ordonna par un édit public, que personne ne prît plus les ordres de Lucullus. On obéit à la défense, & Lucullus ne pouvant plus demeurer avec honneur en Asie, s'en retourna à Rome,

An de R. 688.

où le sénat, par des marques infinies d'estime, le consola de tous les chagrins qu'il avoit reçûs de Glabrio, & en dernier lieu de Pompée. Il apporta du Levant des richesses prodigieuses, & un grand nombre d'excellens livres, dont il composa une bibliotheque publique. C'est à lui que l'on doit les premiers cerisiers qu'on ait vûs en cette partie de l'Europe, & dont les greffes venoient du Pont. Le goût qu'il prit au luxe en ces climats voluptueux, le suivit à Rome, & tout ce qu'il fit dans la suite s'en ressentit : édifices, meubles, repas, tout étoit chés lui exquis & somptueux.

Le vœu de Mithridate d'être l'éternel ennemi des Romains, l'engageoit à d'extrêmes soins. Il en étoit capable, & il les prit de maniere à embarrasser Pompée. Car aïant levé une armée nombreuse, il ne s'appliqua qu'à couvrir ses états, sans hasarder aucune action. Et afin de tenir plus long-tems l'ennemi éloigné, il consuma tous les vivres & tous les fourages qu'il ne put enlever, dans tous les lieux où l'armée Romaine

devoit passer avant que de s'approcher de lui. Cela étoit bon pour le Pont : mais il ne songeoit pas qu'il laissoit découverte la basse Armenie, qui étoit une partie de ses états. Pompée profita de cette faute & marcha de ce côté-là. Mithridate y craignit quelque révolution subite & vint au secours des païs exposez. Le général Romain ne vouloit que cela : pendant que le roi de Pont se disposoit à investir le camp des Romains pour l'affamer, les légions bloquerent le sien, par une enceinte de huit mille de circuit. Le roi qui en craignit la suite, averti d'ailleurs que Marcius avoit joint Pompée, se retira precipitemment, après avoir fait tuer tous les malades de son armée, & ceux qui auroient nui à sa retraite.

XX. Mithridate est vaincu par Pompée.

Toute prompte qu'elle fut, Pompée instruit à tems par ses espions le suivit de si près, qu'il l'atteignit avant qu'il eût traversé l'Euphrate. Il étoit nuit lorsque les deux armées se rencontrerent, dans l'impuissance d'éviter la bataille. Mais la lune qui éclairoit, quoique prête à se coucher, &

An de R. 688.

que les Romains avoient à dos, allongeant leurs ombres, trompa les Afiatiques, qui les croïant plus proches, tirerent de trop loin & uferent vainement leurs fleches. Les Romains qui connurent l'erreur, s'approchant fans danger, chargerent l'ennemi, & firent un grand carnage. Mithridate malheureux fans perdre courage, s'ouvrit un paffage à la tête de huit cens chevaux, dont trois cens feulement échapperent avec lui. Il erra long-tems dans les bois, n'ofant fe fier à la plaine. A la fin, lorfqu'occupé de fes malheurs, il marchoit à pié, tenant lui-même fon cheval par la bride, il remarqua un débris de bagage qu'il réconnut être de fon armée, & que trois mille hommes de fes troupes efcortoient, après s'être raffemblez.

Il fe fervit de cette efcorte pour fe rendre dans une de fes plus fortes places, où étoit renfermé fon tréfor. Il écrivit de ce lieu à Tygrane, pour lui demander encore une fois un azile en fes états : mais Tygrane allegua la révolte d'un de fes fils, qui prenoit prétexte de lui faire la

guerre, de ce qu'en recevant le roi de Pont chés lui, il y avoit attiré les armes des Romains. Mithridate ne voïoit plus de retraite pour lui que dans la Colchide, qu'il avoit conquise depuis peu de tems; mais ne connoissant point assés les dispositions de ses nouveaux sujets, il ne fit pas un long séjour parmi eux, & surtout depuis qu'il se vit poursuivi de Pompée. Incertain après cela du chemin qu'il devoit prendre, il passa enfin chés les Scythes, qui le reçûrent avec humanité, & lui promirent de l'aider à recouvrir son roïaume. Il avoit mené avec lui quelques-unes de ses filles, qu'il maria à divers princes de la Scythie divisée en plusieurs souverainetés, qui se trouverent honorez de l'alliance d'un grand roi, quoique malheureux. Assuré de leur attachement, il se crut aussi fort que jamais, & forma des projets plus dignes d'un grand cœur, que faciles à exécuter. Car il ne se proposoit pas moins avec les forces de ses nouveaux alliez, & avec ce qu'il rassembleroit de ses propres troupes, que de traverser rapidement la Thra-

An de R. 688.

XXI. Mithridate forme le projet d'aller attaquer les Romains en Italie.

An de R. 688.

ce, la Macedoine, la Pannonie, & d'aller attaquer les Romains en Italie, lorſqu'ils s'y attendroient le moins,

Pompée qui n'avoit plus trouvé le roi de Pont en Colchide, étoit retombé ſur l'Armenie, où il n'entra pas ſans peine, parce que les Albanois & les Iberiens lui dreſſerent de frequentes embuches, qu'il évita néanmoins. Tygrane accablé de malheurs domeſtiques, qui le contraignirent à faire mourir deux de ſes fils ſoulevez contre lui, & à ſe mettre en campagne pour reſiſter au troiſiéme, qui à la fin ſe retira au camp des Romains, ne vouloit plus de guerre, ſur-tout avec la république : de ſorte qu'il réſolut d'envoïer des ambaſſadeurs à Pompée pour lui demander la paix. Mais ce général prévenu par le fils de Tygrane, refuſa de donner audience à ſes miniſtres. Cet affront ne le rebuta point, & perſuadé que la ſoumiſſion & la confiance gagneroient un ennemi généreux, il commença par ordonner au gouverneur d'Artaxata que Pompée aſſiégeoit, de rendre cette place, & alla enſuite

An de R. 688. XXII.

Tygrane va trouver Pompée & fait sa paix.

ensuite se remettre lui-même entre les mains de Pompée, qu'il pria d'être l'arbitre entre son fils & lui. Le général Romain après les avoir oüis l'un & l'autre, jugea que le pere devoit retenir la plus grande partie des états dont il avoit toûjours été en possession, & que le jeune prince auroit le reste. Cependant pour favoriser le fils en quelque chose, il lui adjugea encore tous les païs que le pere avoit conquis sur ses voisins, & condamna Tygrane à six mille talens pour les frais de la guerre.

Quoique le roi d'Armenie perdît en ce partage, outre une somme extraordinaire, la Syrie, la Phénicie, & ce qui est depuis l'Euphrate jusqu'à la mer, il se soûmit pourtant à ce jugement rigoureux. Le fils au contraire ne voulut point consentir à ce partage, & menaça de se faire justice lui-même, dût-il en coûter la vie à son pere. Pompée pour punir son insolence, le fit mettre en prison. Quant à Tygrane, il témoigna être content de ce qui avoit été réglé, & cherchant aux dépens de

An de R. 688.

ses richesses à se concilier la bien-veillance des Romains, il combla de présens les officiers & les soldats des légions. Cette liberalité lui merita le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. Pompée rendit en même tems la Cappadoce à Ariobarzane, & y ajoûta les païs de Gordiene & de Sophéne, situez dans l'Arménie majeure, Cabala ville de Cilicie & quelques autres places. Offensé de l'audace des peuples d'Albanie & d'Iberie, qui l'avoient attaqué sur son passage en Armenie, il les contraignit à lui demander pardon & à lui laisser des ôtages.

Darius roi des Medes & Antiochus roi de Syrie abusoient de leur puissance pour opprimer sans cesse leurs voisins, ou directement ou par les secours qu'ils donnoient à leurs ennemis; ce qui étoit une sorte de mépris des Romains, sous la protection de qui ils étoient. Pompée ne pouvoit châtier ces princes qu'en passant le mont Taurus. Il le passa & Phraate roi des Parthes qui venoit d'entrer en armes dans la Gordiene, à la priere du fils de Tygrane,

An de R. 689.

surpris que rien ne fût inaccessible aux armées Romaines, envoïa au camp de Pompée lui dire, qu'il alloit sortir des lieux qu'il venoit d'envahir. Il s'étoit faussement imaginé qu'il ne dépendoit que de lui d'avoir la paix. Mais il apprit par le retour de ses ambassadeurs, qu'il étoit au pouvoir de Rome de la donner, & qu'Afranius un des généraux de Pompée avoit ordre de chasser les Parthes de la Gordiene, & de la céder à Tygrane.

An de R. 689.

Phraate fier & belliqueux, crut qu'il en avoit trop fait que de rechercher Pompée vainement, & entra en Arménie avec une grande armée. Tygrane qui n'avoit pas dequoi lui resister, s'adressa à Pompée comme à celui qui devoit être son défenseur. Mais Pompée après quelques réflexions, n'osant entreprendre une guerre de si grande importance sans l'avis du sénat, nomma des ambassadeurs pour travailler à la reconciliation des deux rois, plûtôt que de prendre parti en faveur de l'un contre l'autre. Antiochus avoit eu d'abord dessein de se join-

An de R. 689.

dre au roi des Parthes ; mais consíderant qu'il avoit obligation à Lucullus de la possession de Syrie, il changea de sentiment, & abandonna ses intérêts à Pompée.

Cette soûmission ne lui réüssit point : Pompée qui le voïoit hors d'état de se défendre des Juifs s'ils l'attaquoient, ou des courses des Arabes, ne lui accorda presque rien de ce qu'il esperoit ; & afin de justifier cette conduite à leur égard, il lui dit : Qu'après les grandes dépenses que les Romains avoient faites dans la guerre contre Tygrane, il ne seroit pas juste qu'un autre en eût tout l'avantage. Neanmoins de peur de le mécontenter tout-à-fait, il lui accorda cette partie de la Syrie, appellée Comagene : mais bientôt après la reduction des Ituréens & des Arabes, qui ne tarda pas, toute la Syrie devint une province Romaine.

Mithridate détrompé des vaines esperances que lui avoient données les Scythes, ou plûtôt de celles qu'il avoit lui-même trop legerement conçûës, se regla enfin sur l'exem-

An de R. 689. & ſuiv.

ple de tant d'autres monarques, & envoïa encore une fois demander la paix à Pompée, mais par des ambaſſadeurs : car ſon grand courage ne pût s'abbaiſſer juſqu'à l'y faire aller lui-même, comme Pompée le ſouhaitoit, ce qui rendit ſa foible ſoûmiſſion inutile. Un noble deſeſpoir aïant pris la place d'un vain deſir de la paix, il ne penſa plus qu'à périr les armes à la main. Ses ſujets qui aimoient plus la vie & moins la gloire, prirent une reſolution differente de la ſienne, & pluſieurs d'entr'eux auſquels un de ſes fils ſe joignit, s'étant révoltés en faveur des Romains, furent punis de mort, avant qu'ils puſſent en tirer aucun ſecours.

Une defection prête à devenir générale, ſans que les ſupplices puſſent l'arrêter, n'empêcha pas Mithridate de reprendre le premier deſſein qu'il avoit formé de paſſer en Europe, & au défaut des autres nations ſur leſquelles il ne comptoit plus, de s'aller joindre aux Gaulois, & de porter la guerre en Italie. Il ne trouva en ſes ſoldats aucune envie de le ſuivre ; &

An de R. 689. & suiv.

quand ils l'auroient eûë, ils en auroient été détournez par la révolte de Pharnace fils de Mithridate, qui au mepris de son pere venoit de se faire proclamer roi.

XXIII. Révolte de Pharnace contre Mithridate son pere.

L'amour de la vie est si naturel, qu'il fait imaginer des douceurs dans la vie la plus malheureuse. Celle de Mithridate l'étoit ; & cependant il en oublie l'amertume, & demande à son fils dénaturé qu'il lui permette au moins d'aller passer le reste de ses jours hors de ses états qu'il lui ravit. Pharnace refuse cette derniere consolation à son pere, & prononce contre lui ces horribles paroles : « Qu'il » meure. » Mithridate pour comble d'horreur les entend sortir de la bouche de ce fils : & transporté de douleur & de rage, il lui répond par cette imprécation ; « Puisses-tu oüir un » jour de la bouche de tes propres en- » fans ce que profere maintenant la » tienne. » Passant ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, il lui fait avaler du poison, en donne à ses filles, à ses concubines, & enfin en prend lui-même. Mais le trop frequent usage qu'il avoit fait de di-

An de R. 691. XXIV. Mithridate se tuë.

vers antidotes, & sur-tout de celui qui porte son nom, rendant inutile l'effet ordinaire du poison, il se perce de son épée, & pour finir plûtôt sa vie, il appelle un Gaulois nommé Bitœus, qui à sa priere acheve de le tuer.

An de R. 691.

On ne sçauroit nier que Mithridate n'ait été par son merite personnel, comme par l'étenduë de ses états, un des plus grands monarques de l'Asie. Il joignoit beaucoup de valeur à beaucoup de genie & d'experience. Il avoit quelque chose de la férocité d'Annibal, & comme lui il se sentoit une aversion invincible pour les Romains. Il soûtint vingt ans la guerre contr'eux à deux diverses fois, & la derniere guerre dura onze années. Les Romains en partagerent tous les perils avec lui, & le redouterent. Après avoir conquis ses roïaumes, ils subjuguerent ou rendirent tributaires tous les princes de l'Asie, excepté les Parthes.

Pompée avoit laissé à ses lieutenans le soin de veiller à la conservation des états qu'il venoit d'enlever à Mithridate, & il continuoit d'as-

An de R. 691.

ſujettir l'Orient. Il étoit à Jericho proche de Jeruſalem, quand il apprit la mort du roi de Pont. Hyrcan roi de Judée qu'Ariſtobule ſon frere venoit de détrôner, avoit été trouver Pompée à Damas pour lui demander ſa protection, & l'engager à s'avancer juſqu'en Paleſtine. L'uſurpateur s'étoit auſſi rendu auprès du général Romain, dans le deſſein de ſe le rendre favorable. Ils furent ſurpris l'un & l'autre d'être reçûs de Pompée avec une bonté & une politeſſe que les Romains n'avoient pas d'ordinaire à l'égard des rois étrangers, & peut-être auſſi de la promeſſe qu'il leur fit d'aller à Jeruſalem terminer leur querelle, lorſqu'il auroit réglé une affaire preſſante. Il vouloit parler de la réduction de la Syrie & du Pont en province Romaine ; ce qui exigeoit un changement de loix & de gouvernement.

XXV. Pompée vient dans la Judée.

Fidéle à ſa parole il paſſa en Judée, quand il eut donné ſes derniers ordres pour la Syrie. Il connut bientôt Ariſtobule, malgré le ſoin qu'il avoit pris de ſe déguiſer à Damas, & il lui manda de le venir trouver

à

à Jericho. Ce prince y vint, & eut la foibleſſe de mettre entre les mains de Pompée les meilleures places de la Judée,aïant le deſſein de défendre ce qu'il ne cedoit pas. On pénétra ſon intention, & alors Ariſtobule, pour ne plus laiſſer de ſoupçons, livra Jeruſalem aux Romains. Mais en abandonnant ſa capitale, il n'en retira point la garniſon.

An de R. 691.

Elle ne ſe crut pas obligée de ſuivre les ſentimens d'un prince aſſes injuſte pour uſurper la couronne & trop lâche pour la défendre. Elle ſe retira dans le temple, s'y fortifia & y ſoûtint un ſiége. Pompée ne doutant pas qu'elle ne fût d'intelligence avec Ariſtobule, le fit arrêter. Le ſiége qui dura trois mois, pendant leſquels on célébra toûjours régulierement les ſacrifices, coûta la vie à douze mille Juifs, & finit enfin par la priſe de cette forte citadelle. Pompée y entra, ſuivi d'une foule de gens de guerre, qui virent dans le ſanctuaire ce qui devoit être caché aux yeux des profanes. Mais Pompée défendit à ſes ſoldats d'en rien emporter. Il rendit à Hyrcan la grande prêtriſe

XXVI. Il aſſiége le temple de Jeruſalem.

An de R. 691.

& les états dont il avoit été dépossedé par son frere : mais ce ne fut plus à titre de roïaume, ni avec pouvoir de porter le diadême, symbole de la roïauté dans tout l'Orient. Il imposa aussi un tribut à la Judée, & emmena avec lui Aristobule. Tout ceci se passa la troisiéme année depuis que Pompée eut le département d'Asie, & soixante & un ans avant la naissance de Jesus-Christ.

XXVII. Conjuration de Catilina.

Rome en troublant le bonheur de tant de peuples, par son ambition, ses injustices & ses victoires, se trouva elle-même sur le bord du précipice & dans le plus grand danger, par la conspiration de Lucius Sergius Catilina, patricien d'une très-illustre naissance, mais homme sans mœurs & sans religion ; d'une débauche outrée, à qui les plus noirs attentats ne coûtoient rien ; plus hardi qu'habile, plus ambitieux que politique, plus capable de former de pernicieux desseins que de les conduire ; avide tout ensemble & prodigue. Il avoit été accusé publiquement d'inceste avec une Vestale, & soupçonné d'avoir été l'assassin de

ſon propre fils : mais l'argent prodigué à ſes accuſateurs l'avoit ſauvé. Devenu indigent après avoir conſumé un grand patrimoine, il ſe permit tout ce qu'il jugea propre à réparer ſa fortune, & digne par ſa naiſſance des premieres charges de la république, il oſa prétendre à toutes. Il avoit été queſteur, lieutenant général, & avoit commandé en Afrique en qualité de préteur. Il s'étoit depuis préſenté deux fois pour le conſulat, & en avoit été exclu, parce qu'il étoit ſuſpect & odieux. Ciceron aïant été ſon concurrent depuis peu, & aïant été élû conſul, Catilina ſe déchaîna contre lui, & lui reprocha qu'il étoit étranger & homme nouveau : parce qu'il n'étoit pas né à Rome, & qu'il n'étoit que de l'ordre des chevaliers. Il pouſſa même le reſſentiment plus loin, & entreprit de le faire aſſaſſiner.

Comme on le connoiſſoit dangereux, qu'il avoit déjà été d'une conſpiration avec Piſon, & qu'il menaçoit toûjours de ſe venger de ſes ennemis, on veilla ſur ſa conduite, &

An de R. 691.

on fçût enfin qu'il formoit le deffein de perdre les confuls & le fénat, de mettre le feu à Rome, & de fe rendre maître du gouvernement. On apprit qu'Aurelius Cotta, & Manlius Torquatus, déchus auffi bien que lui de leurs prétentions au confulat, étoient de la conjuration : que P. Cethegus & C. Lentulus Sura adopté par un autre Lentulus de l'illuftre maifon des Corneliens, tous deux préteurs & par conféquent fort à craindre, y entroient. Lentulus l'homme du monde le plus effronté & le plus vicieux, s'appuïoit fur une prédiction attribuée aux Sybilles, qui promettoit l'empire de Rome à trois Corneliens. Il prétendoit par cette raifon fucceder au pouvoir de Cornelius Sylla & de Cornelius Cinna, qui avoient l'un & l'autre affervi leur patrie.

Quelque grand que fût le nombre des conjurés, qui croiffoit de jour en jour, ils garderent tous un fecret rigoureux. Plufieurs femmes dignes d'une pareille fociété, s'engagerent dans ce parti ; & principalement celles à qui leurs appas furannés ne four-

nissoient aucunes ressources pour les dettes qu'elles contractoient en faveur de plusieurs jeunes gens, qui exigeoient d'elles une espece de restitution de ce qu'elles avoient autrefois acquis par une prostitution intéressée.

An de R. 691.

Toute la circonspection des conjurés à cacher leur dessein, ne put enfin l'empêcher d'éclater. Ce fut par l'imprudence d'un des conspirateurs, nommé Q. Curius, sénateur déposé pour des actions indignes, & homme aussi indiscret que débauché. Amant passionné de Fulvia, femme d'une naissance illustre, agréable & spirituelle, il lui révéla toutes les intrigues de Catilina, & la plûpart des noms de ceux qui étoient entrés dans le complot. Fulvia peu discrete fit part du secret à quelques personnes qui en avertirent Ciceron. Comme le consul avoit beaucoup de pénétration, après s'être entretenu avec elle & ensuite avec Curius, il devina plus qu'ils ne lui en dirent. Il apprit alors certainement le lieu, le tems, le nombre des conjurés & ceux à qui ils en vou-

XXVIII. Elle est découverte par Fulvia.

An de R. 691.

loient particulierement. Ils ne lui dissimulerent point qu'il devoit être la premiere victime, & que L. Varganteïus sénateur & un chevalier, nommé C. Cornelius, avoient resolu de le tuer dans sa maison, sous prétexte de lui rendre visite.

XXIX. Conduite de Ciceron.

Ciceron ne perdit point de tems: il mit des corps de garde dans tous les endroits suspects de Rome, & convoqua le sénat dans le temple de la Concorde. Les précautions que l'on vit prendre au consul, l'assemblée extraordinaire du sénat, les récompenses promises en général à ceux qui viendroient révéler des choses très-importantes à l'état, furent les premieres nouvelles qu'on eut à Rome du danger qui menaçoit la république. Elles y répandirent une fraïeur universelle. La confiance disparut, l'ami fut soupçonné d'être l'ennemi, & la crainte d'un danger inconnu en fit naître d'imaginaires.

Catilina espérant ou de se justifier, ou de cacher mieux son dessein, vint au sénat comme les autres. Mais tous les sénateurs s'éloignerent de

An de R. 691.

lui, & les places voiſines de la ſienne demeurerent vuides. Ciceron ému par la préſence d'un homme qui avoit conſpiré ſa mort, fit un diſcours véhement où il expoſa le projet de Catilina, ſa vie, ſes débauches, & finit en diſant : « Scipion Naſica, « dont la mémoire eſt encore pré- « tieuſe à tous les gens de biens, fit « mourir T. Gracchus ſon proche « parent, pour une légere ſédition à « Rome; & nous qui ſommes con- « ſuls, nous ſouffrirons lâchement « un homme qui ne reſpire que le « ſang & le meurtre, & qui voudroit « pouvoir renverſer le monde entier. « Non, cela ne ſera point reproché « à Ciceron. Je te commande donc, « Catilina, de ſortir préſentement « de Rome, toi & tes complices, & « puiſſe-tu y trouver avec eux tous « les maux dont tu menaces ta pa- « trie. »

Après que Ciceron eut ceſſé de parler, Catilina ſe leva, & affectant un air modeſte & touché, il demanda en grace au ſénat, de ne point ajoûter foi à des calomnies inventées avec ſi peu de vraiſemblance qu'el-

An de R. 691.

les se détruisoient d'elles-mêmes. « Quelle apparence, dit-il, qu'un » homme de mon rang, dont les ser- » vices, aussi bien que ceux de ses » ancêtres, sont des preuves écla- » tantes de son affection héréditaire » pour la patrie, cherchât dans la » ruine de Rome des avantages chi- » meriques ? » Il appuya fort sur ce raisonnement, & finit par tourner Ciceron en ridicule, assaisonnant ses railleries de beaucoup de sel & de malignité. L'auditoire néanmoins ne lui fut point favorable : & Catilina honteux de parler inutilement, sortit furieux, les yeux égarés & d'un air menaçant. Il passa le reste du jour à Rome, & en partit la nuit, escorté de trois cens hommes bien armés, précedés de licteurs qui portoient les haches & les faisceaux, comme s'il eût été revêtu de la premiere magistrature. S'étant arrêté en Hetrurie, il rassembla les troupes qu'il avoit levées, parce que comptant que, selon le complot, Lentulus & Cethegus mettroient le feu à Rome en différens endroits, il devoit revenir sur ses pas

pour profiter de la conjoncture.

An de R. 691.

Plus Ciceron se donnoit de mouvement pour prévenir le desordre qu'il craignoit, & plus les conjurés redoubloient leurs efforts, pour grossir leur parti. Ils avoient espéré d'y attirer les Gaulois, par le ministere des envoïés des Allobroges, qui étoient alors à Rome. Mais ces envoïés fidéles à la république, allerent trouver Q. Fabius Sanga, dont ils étoient les cliens, (car tous les sujets ou alliés de la république avoient dans le sénat un protecteur,) & lui déclarerent la proposition qui leur avoit été faite. Cet avis donné à propos à Ciceron, lui servit de nouvelle preuve de la mauvaise intention de ceux qu'il accusoit.

Le consul assembla le peuple, dès qu'il sçût le départ de Catilina, & lui fit part de la conjuration; il le félicita d'être délivré d'un si méchant citoïen, & lui fit comprendre que la malignité des conjurés n'étoit point à craindre. Le sénat d'intelligence avec Ciceron, déclara par un rescript, Catilina ennemi de la république, & C. Manlius aussi, pour

An de R. 691.

s'être joint à lui en Hetrurie. Lentulus convaincu d'avoir voulu suborner les envoïés des Allobroges, & de les avoir entretenus de la prédiction des Sybilles, fut déposé de la préture.

Il n'étoit plus tems de rien cacher au peuple de tout ce qui avoit rapport à la conspiration. Ciceron le convoqua donc encore, & lui exposa dans une harangue, qui est la troisiéme sur ce sujet, les particularités de la conjuration, & en même tems la conviction & l'instruction du procès de Lentulus, de Cethegus, de L. Statilius, de L. Cassius Longinus, & de plusieurs autres coupables, ou déjà arrêtés, ou qui le devoient être incessamment. Ciceron assembla ensuite le sénat, afin de délibérer sur ce que l'on feroit des prisonniers. Mais au milieu de la séance, on entendit un bruit extraordinaire dans les ruës, excité par les esclaves & par les partisans de Lentulus & de Cethegus, & par une vile populace, qui tous ensemble s'efforçoient de briser les portes de derriere de la maison des préteurs, afin de déli-

vrer les prisonniers. Ciceron que l'on vint avertir du tumulte, sortit du sénat, redoubla les corps de garde, puis rentra & recueillit les opinions.

An de R. 691.

XXX. Le sénat délibere sur la punition des conjurés.

Elles étoient uniformes sur la nécessité de la punition, mais elles différoient sur la maniere. D. Junius Silanus, désigné consul pour l'année suivante, & obligé par conséquent à parler le premier, conclut à la mort. & son sentiment fut celui de plusieurs. T. Nero opina différemment, & Jule Cesar appuïant son avis, soûtint par un discours très-éloquent, que la clémence étoit préferable à la rigueur, quand il s'agissoit de citoïens : que s'il y avoit des peines proportionnées à leur crime, il approuveroit le sentiment de Silanus, mais que l'énormité de la faute étant audessus de tous les supplices qui se pouvoient inventer, il falloit se borner à ceux que les loix ordonnoient : qu'aussibien la rigueur des tourmens, comme l'expérience l'avoit montré, ne produisoit pas toûjours la terreur : que par cette raison, la loi Porcia n'ordonnoit que

An de R. 691.

l'exil contre les crimes capitaux. « Si » donc elle n'ordonne, disoit-il, que » cette peine ; pourquoi innover » quand il n'y a qu'à la suivre ? Vou- » lons-nous être plus sages que nos » vertueux ancêtres ? »

Déjà le discours de Cesar ramenoit à la douceur une bonne partie de ceux qui opinoient à la mort, quand M. Porcius Cato petit-fils de celui qui est si connu sous le nom de Caton le censeur, prit la parole, & dit : « Que ne s'étant jamais laissé sé- » duire par des vûës criminelles, on » ne devoit pas trouver étrange qu'il » ne pût pardonner aux autres les » crimes que leurs passions dereglées » & une ambition inquiette leur fai- » soient commettre. Que A. Manlius » Torquatus avoit autrefois con- » damné son fils à la mort, pour a- » voir combattu après une défense » générale de son pere : & que si un » sujet de si belle espérance avoit é- » té immolé à l'amour & au respect » des loix, il ne comprenoit pas que » l'on délibérât encore, s'il falloit » punir de mort des parricides alte- » rés du sang de leurs concitoïens. »

Ciceron qui se vit appuïé d'un suffrage qui alloit lui en rendre plusieurs, harangua une quatriéme fois, afin de déterminer le sénat à la punitions des conjurés. En commençant son discours, il feignit d'être irrésolu, & de balancer entre la sévérité & la clemence, puis, comme un homme qui se détermine soudain, il avoüa qu'il se rendoit aux raisons de Caton : qu'il n'entroit ni cruauté ni colere dans le parti qu'il prenoit, mais un pur amour du bien public. Qu'il falloit faire réflexion qu'il ne s'agissoit pas d'un Tiberius Gracchus aspirant à être une seconde fois tribun, ni d'un Caïus Gracchus qui demandoit pour le peuple un partage promis, ni de Saturninus homicide de Memmius ; mais qu'il s'agissoit de réprimer des incendiaires, qui vouloient perdre Rome, le sénat, le peuple, en un mot des complices de Catilina. Que leur conjuration déjà connuë au-delà des Alpes, devoit être incessamment étouffée, de peur qu'elle ne fît avec le tems des progrès qu'il seroit difficile d'arrêter.

An de R. 691.

Ciceron persuada à son ordinaire; Les coupables furent condamnés à mort, & le consul alla sans differer faire executer l'arrêt, & revint en suite apporter au sénat la nouvelle de l'execution. La maniere dont Cesar avoit opiné, fit soupçonner qu'il avoit quelque part à la conjuration; mais on n'en eut aucune preuve convaincante.

XXXI. Ils sont condamnés à mort, & exécutés.

An de R. 692.

Catilina averti que ses complices à Rome avoient été pris & punis de mort, vouloit se refugier dans les Gaules pour y lever de nouvelles troupes; mais il n'eût pas le tems de le faire. C. Antonius proconsul plus diligent que lui, l'attaqua en deçà des Alpes, & avant même qu'il eût reçu aucun secours étranger. Catilina aïant bien moins de troupes que le général de la république, se disposa à la bataille avec autant de courage, que s'il eût eu des forces égales à lui opposer. Il combattit toujours au premier rang, & avec la fureur d'un homme qui veut vaincre ou périr. Il fut tué dans le combat, & aucun de ses soldats ne demandant de quartier, ils périrent

XXXII. Catilina est defait, & tué dans le combat.

tous les armes à la main, sans reculer, & chacun dans l'endroit où son général l'avoit placé. Ciceron avoit eu tant de part à tout ce qui venoit d'arriver, qu'il en meritoit tout l'honneur. Le titre de pere de la patrie qu'il reçut du sénat, à la sollicitation de Caton, fut bien glorieux pour lui, & peut-être l'auroit-il été davantage, s'il s'en fut moins vanté. Le peuple entra avec joie dans les sentimens du sénat, & repeta plusieurs fois : que s'il étoit redevable de sa prosperité, de ses richesses, de sa puissance aux grands hommes dont la memoire étoit si chere aux Romains; il devoit bien autant à Ciceron qui les lui conservoit, & qui l'en faisoit joüir tranquillement.

An de R. 692.

L'ambition de quelques particuliers causa bientôt de nouveaux troubles. Cesar d'une naissance très-illustre, ne faisoit que de sortir de la questure & de l'édilité, qui ne s'exerçoient toutefois que successivement, & dans cette derniere charge, il s'étoit acquis l'amitié du peuple par des édifices publics, & par la

XXXIII. Ambition de Jule Cesar.

An de R. 692.

magnificence des jeux, que chaque édile devoit donner en quittant ces charges. Il avoit eu celle de préteur immédiatement après, & c'est ainsi que la fortune le conduisoit à l'empire. * La préture lui paroissant trop peu de chose, il brigua la grande prêtrise, & l'emporta par des largesses fort audessus de ses biens, sur plusieurs prétendans, tous plus anciens que lui dans les magistratures. Il est vrai qu'il leur étoit bien supérieur du côté de l'esprit, du sçavoir, & sur-tout de l'éloquence.

Sa préture n'eut rien de singulier que l'action scandaleuse de Clodius d'une famille noble & ancienne, mais d'une vie infâme, & la part qu'y eut Cesar. Clodius amoureux de Pompeïa fille de Pompée & femme de Cesar, ne trouvant point d'occasion favorable pour voir sa maîtresse, prit le tems de la solemnité, que l'on appelloit de la bonne Déesse, autrement *Fauna*, ou *Senta*, où jamais aucun homme n'étoit admis, & se glissa dans le temple en habit

* Cesar obtint la grande Pretrise avant que d'avoir été préteur.

de

de femme. L'impieté retomboit ſur Clodius, & l'opprobre ſur Ceſar, qui diſſimula le crime, & repudia Pompeïa ſans avoüer la cauſe du divorce. Et comme on le préſſoit un jour de la dire, il ne fit que répondre, qu'il ne ſuffiſoit point à la femme de Ceſar d'être exempte de galanterie, & qu'il ne falloit pas même qu'elle en fût ſoupçonnée.

An de R. 692.

La reputation de Pompée & ſon credit rendoient encore Ceſar plus jaloux de lui, qu'il ne l'étoit, avant que d'avoir renoncé à ſon alliance. C'eut été trop entreprendre, que de vouloir renverſer une fortune & une puiſſance auſſi-bien établie. Il ſe propoſa de s'en faire une pareille, & avant que ſa préture expirât, il obtint le gouvernement d'Eſpagne, à peu près par les mêmes voies qu'il avoit obtenu la grande prêtriſe. Ses prodigalités paſſées mettoient des obſtacles inſurmontables à ſon départ, auquel ſes créanciers s'oppoſoient vivement. Craſſus étoit de ſes amis & infiniment riche, mais intraitable ſur l'interêt. Tertulla ſa femme aimoit éperdument Ceſar,

XXXIV. Il obtient le gouvernement d'Eſpagne.

An de R. 692.

qui lui representa l'embarras où il étoit, & la pria de l'en tirer. Elle persuada à son mari de répondre pour Cesar, & il le cautionna de huit cens trente talens.

Délivré de ses créanciers, il se mit en chemin, & ce fut en arrivant à Gades ou Cadix, que voiant la statuë d'Alexandre, il dit en versant des larmes : « A l'age où je suis il » avoit conquis le monde, & je » n'ai encore rien fait de mémora- » ble. » Un desir de la gloire si vif n'étoit pas un de ces mouvemens passagers, dont plusieurs hommes sont capables. Toute la vie de Cesar fait connoître que l'ambition & l'amour de la gloire n'ont jamais été portées si loin. Ce général, au lieu de s'appliquer en Espagne à une simple administration de la justice, à l'exemple de ceux qui l'avoient immediatement précedé, pénétra les armes à la main dans des païs reculés, & encore inconnus aux Romains. Son application à s'enrichir dans ces lieux abondans en or & en argent, sous le specieux prétexte de vouloir remplir le trésor public

épuisé, lui donna dans la suite le moien d'imiter le heros qu'il admiroit.

An de R. 692.

Pompée absent depuis cinq ans, revint à Rome couvert de gloire, très-peu de tems après le depart de César. Pour prévenir les soupçons qu'il eût fait naître, s'il y fut entré à la tête d'une armée accoûtumée à vaincre & à imposer des loix, il la congedia en arrivant en Italie. Cette modération fort rare alors, & qui ne pouvoit avoir aucune mauvaise intention, fut louée comme elle le meritoit. Quelques éclatans qu'eussent été les triomphes précedens de Pompée, après avoir soumis à la république deux parties du monde, celui qu'on lui accorda pour la conquête de la troisiéme l'emporta de beaucoup sur les autres. Il dura deux jours entiers, qui ne suffirent pas à représenter tout ce qui s'étoit passé en Asie depuis cinq ans. Quinze peuples subjugués, huit cens villes prises, mille autres rétablies & repeuplées, formoient par leur seule représentation un spectacle, où l'on passoit continuellement d'une

XXXV. Triomphe extraordinaire de Pompée.

An de R. 692.

surprise à une autre. Entre les prisonniers qui décoroient le triomphe, paroissoit le fils de Tygrane roi d'Armenie, avec sa femme & une de ses sœurs, Zotima propre épouse de Tygrane, Aristobule roi usurpateur de la Judée, une sœur de Mithridate, mere de cinq fils qui étoient avec elle, & plusieurs femmes Scythes de la premiere qualité. Les ôtages des Albanois & des Iberiens, & enfin ceux du roi de Comagene, fermoient la marche des captifs. On y voïoit des trophées superbes, qui étoient les images des batailles que Pompée avoit gagnées en Asie. L'or, l'argent & les pierreries rapportées d'Asie & destinées au fisc, furent étalées avec art, & firent voir tout le luxe Asiatique. Leur prix excedoit vingt mille talens (qui font environ soixante & dix millions, monnoïe de France) & ce qui prouve que ce n'étoit là qu'une partie des richesses qui revenoient à la république de tant de conquêtes, c'est que dans l'état arrêté des comptes du produit de cette derniere guerre, on trouva le fisc

augmenté d'un tiers, & que ce tiers montoit à cent vingt mille talens : il faut ajoûter à ces sommes immenses, celles qui furent distribuées aux simples soldats, dont chacun eut pour gratification près de six cens francs en argent, & les officiers davantage à proportion de leur rang.

An de R. 692.

Un grand merite n'est pas longtems sans ennemis. Ceux qui venoient d'admirer Pompée, commencerent à le craindre, & ensuite à le haïr. Et quand il demanda au sénat, selon la coûtume, de ratifier ce qu'il avoit réglé & statué en Asie, & de lui accorder des terres, qui distribuées servissent de recompenses aux soldats, il y rencontra mille oppositions. Ce n'est pas tout : aïant procuré par son crédit le consulat à Metellus surnommé Creticus, & à Afranius, le premier le païa d'ingratitude, en haine de ce que Mutia sa sœur venoit d'être repudiée de ce général, qui la soupconnoit d'une intrigue amoureuse avec César; & l'autre, uniquement adonné aux plaisirs, acquit si peu d'autorité dans le

XXXVI. Sa gloire lui fait des ennemis.

An de R. 692. & suiv.

sénat, que son bienfaicteur n'en put tirer aucun service.

Caton d'un autre côté s'opposa à toutes ses prétentions ; Lucullus en fit de même, & obtint du sénat que les decrets abrogés par Pompée reprendroient leur premiere force, & qu'au contraire ceux qu'il avoit faits, n'en auroient plus. Ne pouvant seul résister à tant d'envieux, il se lia avec les tribuns, qui lui avoient aussi bien qu'à César, l'obligation de leur rétablissement après la mort de Sylla. Flavius un d'eux voulant plaire à Pompée ; proposa de nouveau la recompense militaire, à laquelle Lucullus avoit mis le plus d'obstacles. Metellus trop ardent, combattit opiniatrément la demande du tribun : des parolles on vint aux coups ; il y eut du sang repandu, & Flavius bien appuïé, fit conduire Metellus en prison. Le sénat sensible à cet affront, voulut en tirer raison : ce qui ne lui fut pas possible, parce que Flavius fit dresser son tribunal contre la porte. Mais le sénat fit abattre le mur de la prison. Le peu-

ple accoûtumé à juger ſur les apparences, crut que cette action de hauteur étoit un ſigne de ſupériorité en ceux qui la faiſoient, & ſe ralentit. Pompée remarqua ce prompt changement du peuple, & recommanda aux tribuns d'aſſoupir l'affaire. Alors il comprit, mais trop tard, le tort qu'il avoit eu de licencier ſes troupes, & combien dans un état il y a peu de reſpect, quand la force manque.

XXXVII. Ceſar revient en Italie, & demande le triomphe & le conſulat.

Le tems d'un nouveau conſulat approchoit, quand Céſar, repaſſa d'Eſpagne en Italie. Il n'ignoroit rien de ce qui étoit arrivé à Rome en ſon abſence, ni des mécontentemens de Pompée. Il ſe regla ſelon les conjonctures, & conclut en lui-même qu'il n'y avoit pour lui que deux moïens de s'élever, l'un de s'unir au ſénat; l'autre de ſe rendre néceſſaire au parti oppoſé. Ses ſervices en Eſpagne méritoient le triomphe : il en écrivit avec confiance au ſénat, & lui marqua en même tems qu'il prétendoit au conſulat. Céſar ne devoit pas cependant ignorer que ces deux choſes

An de R. 692. & suiv.

étoient incompatibles par les loix; parce qu'il étoit défendu à celui qui demandoit le triomphe d'entrer à Rome, & qu'au contraire il falloit être dans la ville pour postuler le consulat. Il ne l'ignoroit pas en effet, & c'est pourquoi dans sa lettre au sénat, il le prioit de l'exempter du cérémonial ordinaire, insinuant habilement que ce que l'on regardoit comme des choses essentielles au triomphe & au consulat, n'étoient que de simples cérémonies, dont on devoit dispenser un homme tel que lui. Caton héritier de la morale rigide de son aïeul, attaqua vivement l'interprétation que César vouloit donner aux loix. Il prouva que c'étoit en abuser que d'en dispenser, & protesta contre toute innovation. Le sénat suivit son avis, & César n'aïant plus que l'option sur deux honneurs differens, préfera celui qu'il avoit merité, à celui pour lequel il falloit supplier.

Le jour de l'entrée de César à Rome s'étant passé dans la solennité & dans la joie, il ne s'y occupa

An de R. 694.

pa plus que de ſon élévation. Il trouva que Pompée y avoit un parti qu'il n'étoit pas aiſé d'abattre, & il s'attacha à lui. Pompée eut une joie extrême de ſe voir ſoûtenu d'un homme du merite de Céſar, qui lui promettoit de faire confirmer tous les nouveaux réglemens faits en Aſie. Une union étroite ſe forma entr'eux, & dès ce moment là, ils ſe pouvoient vanter l'un & l'autre d'être les maîtres de la république. Craſſus étoit ſi fort ami de Céſar, qu'il ſe laiſſa facîlement perſuader de ſe joindre à lui & à Pompée, & il y alloit de tout pour Craſſus de ſuivre ce conſeil, parce qu'il ſe ſentoit trop foible ſans eux, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne put en attendre, engagé dans une même cauſe. Pompée & lui étoient brouillés ; ils ſe racommoderent, & tous les trois jurerent de ſe ſervir mutuellement, & de ne rien faire qui pût préjudicier à leur cauſe commune. Voilà ce que les hiſtoriens appellent le premier triumvirat, & l'époque de la deſtruction du pouvoir conſulaire & populai-

XXXVIII. Triumvirat de Pompée, de Céſar & de Craſſus.

An de R. 694.

re, qui fut forcé de flechir sous une autorité que le genie, le crédit & les richesses de ces trois grands personnages mettoient hors de toute atteinte: car Crassus avoit ainsi que ses collegues, beaucoup d'esprit & d'éloquence, assés de courage, & des biens immenses. César avoit alors quarante ans, & Pompée environ quarante-sept.

Ainsi Rome après avoir soûmis tant de nations, donné des loix à plus de la moitié du monde, passa elle-même de la liberté à la servitude, par sa négligence à réprimer des abus infinis, dans son gouvernement & dans ses habitans; & elle se vit plongée par sa faute dans des calamités, qu'elle n'avoit point encore éprouvées, quoiqu'elle en eût déjà essuïé d'assés grandes. Ce triumvirat trop remarquable pour n'en fixer pas le tems, commença l'an 694. de la fondation de Rome: & 3945. de la création du monde: la premiere année de la 180. Olympiade: 449. ans après l'expulsion de Tarquin: 330. depuis la prise de Rome par les Gaulois: 270. de-

puis l'établiſſement de l'empire des Macedoniens par Alexandre, & 86. ans après la ruine de Carthage. Alors l'empire Romain comprenoit l'Italie entiere, la Gaule Ciſalpine : une partie de la Tranſalpine : l'Eſpagne, l'Afrique, c'eſt-à-dire ce que l'on en connoiſſoit : la Grece, l'Illyrie, l'Aſie mineure, l'Armenie, la Meſopotamie, la Medie, la Syrie, la Judée, & une infinité d'Iſles.

An de R. 694.

Fin du Second Tome.

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans ce second Volume.

N

Fin de la Table du Tome second.

176. le Mariage precipité de massinissa ne laissant point lieu de doute de la violence de son amour, il semble que Cipion auroit peu user a son egard de la meme generosité dont il se servit a l'egard de la prisoniere Espagnolle qu'il avoit a son amant, d'autant que sa pretention que son allié luy eut du remettre comme prisoniere une epouse qu'il cherissoit tendrement me paroit assez indiscrete en egard a l'amitié et meme a la politique car si massinissa eut eu autant plus de courage il n'eut jamais consenti a luy livrer son epouse ni vive ni morte, et au contraire se fut levé contre luy plustot que d'en venir a cette extremité; d'ailleurs ne semble-t-il pas plaisant que Cipion non content de paroitre continent veuille que les autres le deviennent par force? car au bout du conte que luy importoit-il que massinissa habitat ou non pour sa femme. elle fut ne dirai ou ennemie du nom romain; mais quelle honte a Cipion de s'en prendre ainsi a une femme, et combien plus glorieux ne luy eut-il pas été de la pardonner quand bien meme c'eut été un homme et un des premiers Generaux?

177. tant d'amour et de si nobles sentiments meritoient bien un autre moyen et un ennemy moins barbare!

203. on peut bien dire que les deux freres Cipion vainquirent en affrique et en asie, mais non qu'ils vainquirent l'asie et l'afrique.

209 cela ne fut sceu cependant qu'apres les instances que le [illegible] luy en avoit fait faire; ce [illegible] fit peu d'honneur et a l'un et a l'autre.